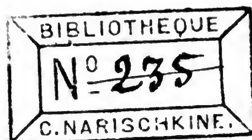
SAINT-PETERSBOURG ET LA RUSSIE EN 1829: TOME PREMIER

Jean-Baptiste May




EX LIBRIS C. NARISCHKINE


BIBLIOTHEQUE
N° 235
C.NARISCHKINE.

SAINT-PÉTERSBOURG

ET

LA RUSSIE.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, N. 6.

SAINT-PETERSBOURG

ET

LA RUSSIE

EN 1829,

PAR J.-B. MAY.

Tome Premier.

PARIS.

LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL;
P. LEDOUX, BOULEVARD DES ITALIENS, N. 19.

1830

PRÉFACE.

Assez d'auteurs venus avant moi ont décrit la Russie, les uns comme géographes, les autres comme peintres de mœurs. Je ne me prononcerai pas sur l'exactitude des premiers, et si je tombe en quelques points d'accord avec les seconds, ce n'est assurément pas que j'aie jamais reçu aucune influence de leurs opinions. Je dis ici ce que j'ai vu, ce que je pense. Je ne voudrais pas dans les circonstances actuelles me faire l'apologiste de notre gouvernement, à plus forte raison en parlant des Russes, de gens qui ne

peuvent rien sur ma liberté, m'expliquerai-je sans ménagement et sans crainte. Ils fixent en ce moment l'attention du monde entier; on les redoute, quand on devrait leur faire la loi. Si la politique européenne, plus franche, plus noble, était animée par l'esprit du bien général, cette nation, dont la force épouvante chaque état en particulier, serait tenue en tutelle par tous; on la contraindrait à changer ses institutions, ses mœurs, avant de se dire l'égale des empires civilisés. Qu'est-ce en effet que la nation russe? Le sait-on? y pense-t-on? Cent mille familles qui se croient quelque chose, et cinquante-quatre millions de brutes, à face d'homme, qu'on vend, qu'on donne, qu'on échange et qu'on fouette, comme on le ferait d'un cheval ou d'un bœuf. En retraçant de pareils tableaux, je me suis abandonné, je l'avoue, à beaucoup d'indignation, mais est-il donc possible de raconter froidement les actes du

despotisme, quand naguère, témoin de leur atrocité, l'image s'en représente à la pensée avec toutes ses révoltantes couleurs? Que les ambitieux d'honneurs, de fortune, flagornent le pouvoir pour en obtenir de honteuses faveurs, qu'ils prodiguent un infâme encens à ceux qu'ils craignent ou sollicitent, leur exemple ne m'entraînera pas. Je sais très-bien qu'en montrant de la haine pour la tyrannie, je blesse les vues de certains personnages, grands par leurs places dans mon propre pays, mais les intérêts de la nation m'importent davantage. C'est pour elle que j'écris, afin qu'elle maintienne ses droits et ne souffre jamais l'arbitraire aux mains de ceux qu'elle honore de hautes fonctions administratives.

Une des plus vastes subdivisions du globe est gouvernée par un homme qui s'en dit le seul maître, et la multitude, sans âme, sans

courage, est assez vile pour adorer cette usurpation! Elle tremble devant un atôme qu'un souffle anéantirait; on lui persuade que Dieu l'a fait naître esclave; elle se prosterne devant les imposteurs, et n'élève aucun doute sur la légitimité de leurs priviléges. Deux conditions lui sont d'abord imposées, le travail et l'obéissance sans bornes. Dès qu'elle a satisfait les exigences de ses maîtres, on lui permet tous les vices, parce qu'en acceptant la servitude, elle a renoncé de fait à la dignité de sa nature. Les êtres malheureux, soumis à de pareilles lois, ne peuvent donc pas s'appeler *des hommes*. Leur condition les prive de ce titre, puisqu'ils ne font rien pour s'en affranchir. Il n'y a rien de moral, d'intellectuel, quand des entraves insurmontables arrêtent sans cesse la volonté et réduisent l'individu à l'état passif. Partant, rien de ce qui doit essentiellement distinguer l'homme des animaux et lui donner la su-

périorité sur eux. Le jour où le peuple russe comprendra l'abaissement injuste où le plonge un despotisme dont il peut se délivrer par droit et par force, il cessera d'être nul pour devenir infâme, s'il ne se révolte pas.

Le despotisme, sous quelque forme qu'il se présente, est intolérable par cela seul qu'il est despotisme. Tous les hommes naissent égaux; nul ne peut sans crime aliéner la liberté d'un autre, à moins qu'une agression ne l'oblige à se garantir des tentatives faites contre sa sûreté. La noblesse héréditaire, les rangs assignés par le nom transmis peuvent être, en ménageant les termes, qualifiés d'absurdités. En bonne administration, le génie, les vertus (je n'entends ce dernier mot que dans le sens qui tourne à l'avantage de la chose publique) devraient seuls établir les distinctions. Si le règne d'institutions parfaites n'est point admissible, il n'en faut

pas moins travailler à détruire les vices de celles qui sont en vigueur. La dictature, dont l'exercice peut être confié en temps de crise au plus capable, doit cesser aussitôt que les dangers ont disparu. C'est un assez grand honneur que de sauver sa patrie sans prétendre l'asservir, et tel, à qui d'utiles actions ont mérité la couronne civique, ne doit plus inspirer que la haine, quand il impose comme lois ses volontés, fussent-elles, même d'après une conviction intime, dans l'intérêt général; car celui qui lui succédera pourra bien hériter de son titre, mais non pas de sa probité. Il est donc pitoyable et funeste d'abandonner aux mains, soit d'un seul individu, soit de ceux qui composent l'aristocratie, un pouvoir sans responsabilité. La nation seule est souveraine; un roi, ne peut s'en considérer ni comme le maître, ni comme le chef; il n'est que son premier magistrat.

Attaché plus que jamais aux principes de la liberté depuis que j'ai vu des esclaves, mon principal but, en publiant cet ouvrage, est de propager les sentimens qui m'animent, en exposant à nu ce que j'ai remarqué d'avilissant et d'odieux chez un peuple soumis à l'arbitraire : je le montre *tel qu'il est;* on le jugera.

SAINT-PÉTERSBOURG

ET

LA RUSSIE

EN 1829.

CHAPITRE PREMIER.

FAMILLE IMPÉRIALE RUSSE RÉGNANTE.

Si de sages institutions régissaient les hommes ; si les dépositaires du pouvoir légal étaient dans l'impossibilité bien reconnue d'user de l'arbitraire, il ne serait plus d'ambitieux. Égaux toutes les fois qu'il s'agirait de justice ; sans moyens d'interpréter diversement, chacun selon son intérêt, le langage des lois ; sans espoir de faire triompher l'adresse du droit et de la vérité ; gouvernans, gouvernés, rangés dans la même cathégorie sociale, formeraient bientôt une famille dont

jamais aucun orage ne viendrait troubler l'union. Malheureusement il n'en est pas ainsi : personne ne veut paraître injuste, et pourtant, aveuglés que nous sommes par les passions lorsqu'il est question de nous-mêmes dans des cas importans, de quels violens débats l'évidence qui nous blesse n'est-elle pas l'objet? Si, guidés par une force d'attraction, de sympathie, nous prenons la défense d'autrui, souvent contre toute équité, de quelle partialité ne devons-nous pas être coupables quand il s'agit de nos propres affaires!

A tout bien considérer, l'ambition peut n'être dans le principe que le désir de marcher à la liberté, de se soustraire à la gêne, aux vexations auxquelles la dépendance nous expose. Placé quelque peu au-dessus des autres, on veut s'élever davantage, puis monter encore afin d'avoir toujours moins de supérieurs. Ceux qui ont senti l'oppression, une fois hors de la ligne commune, se montrent pour l'ordinaire extrêmement avides de distinctions et d'honneurs : plus ils étaient obscurs, humiliés, plus leur soif d'autorité devient ardente, et le superbe mépris dont, à leur tour, ils accablent leurs subordonnés,

leur semble une réparation des outrages qu'ils ont supportés naguère. C'est ainsi que les meilleurs naturels se dégradent à l'école du despotisme; l'âme n'obéit plus à de généreux penchans; elle s'abrutit, ou devient envieuse, impitoyable à l'excès. L'audace qui se voit entourée d'hommages doit croire à la légitimité de sa puissance : quelle estime peut faire un tyran du peuple imbécille qui tremble sous ses regards et vient adorer ses caprices?

Terre féconde en commotions politiques, la Russie, toujours victime des abus de la force, n'en remet pas moins par coutume à ses souverains un pouvoir dont elle ne devrait que redouter l'usage. Fanatisée par d'absurdes traditions, recevant de génération en génération les préjugés qui la maintiennent dans l'ignorance et la barbarie, au lieu d'imiter l'exemple des nations affranchies par elles-mêmes d'une honteuse servitude, elle se donne des maîtres, les déifie, rampe à leurs pieds; puis, détrompée de ses illusions, finit souvent, dans un délire contraire, par briser sur le front de l'idole les chaînes qu'elle en a reçues avec amour. De leur côté, la plupart des *autocrates*, aussi moralement in-

formes que les hordes soumises à leur sceptre, n'ont jamais compris que de la civilisation progressive dépendaient la sûreté, la gloire et la prospérité générale. Facilement abusés par le culte ridicule d'une aristocratie insatiable de faveur et de priviléges, l'atmosphère d'encens qui les entoure dérobe à leurs yeux le tableau des actes révoltans qui se commettent en leur nom. En auraient-ils connaissance, que leur importe le sort du peuple? Les êtres qui le composent sont-ils d'une nature si perfectionnée? Cette vile multitude n'est-elle pas trop honorée de travailler pour ses maîtres? Elle a tendu ses mains aux fers de l'esclavage, elle doit les supporter sans murmure.

Il faut l'avouer cependant, ce n'est pas chez le *peuple* proprement dit que les mouvemens de révolte sont le plus à craindre. Bon, patient, soumis, des excès de cruauté seuls peuvent le porter à la vengeance; encore ne s'y livre-t-il que spontanément, et non jamais après l'avoir méditée. Là, comme partout, il ne demande pas qu'on lui fasse du bien; sa reconnaissance est infinie pour le mal qu'on ne lui fait pas, et sans plainte il se

soumet à toutes les exigences qu'il peut humainement satisfaire; mais de temps à autre (et trop rarement sans doute), pour combattre l'odieux d'un système contraire à toutes les lois divines, de nobles champions de la liberté, abjurant les prérogatives que leur donne la naissance, affranchissent leurs serfs, les élèvent à la dignité d'homme, les rehaussent à leurs propres yeux en les traitant comme des frères, et préparent ainsi la révolution si désirable que chaque portion du globe, éclairée sur ses vrais intérêts, ne manquera pas de subir à son tour.

Alexandre était fort mal à son aise sur le trône des tsars. Sa bonté naturelle l'éloignait des mesures violentes dont les despotes sont obligés de se servir pour maintenir leur puissance en imprimant la terreur. Plus d'une fois le souvenir du crime qui l'avait fait empereur vint tourmenter son âme, et flétrir ses prospérités: non qu'il eût armé le bras des assassins, ce n'est pas lui qu'on doit en accuser; mais connaissant leur projet, le plus sacré des devoirs lui prescrivait de défendre le sang d'un père, et sans doute le remords d'avoir lâchement écouté l'ambition pour

étouffer le cri de la nature suffit pour le jeter dans cette mélancolie, ce besoin de solitude et de repentir dont ses dernières années furent empreintes. Aimé du peuple dont il désirait le bonheur, mais sans énergie pour le vouloir, il ne s'attira que le mépris des grands, toujours vainement menacés dans leurs prétentions. Dénué de talens pour la guerre, de tact et de force en politique, moins que médiocre en administration, l'amour parut être la seule passion véhémente de ce prince, qui dans tout le reste se laissait aveuglément conduire par sa mère. Fuyant le faste et ses ennuis, sortant presque toujours sans suite, à pied, ou dans un simple traîneau, la plupart des beautés de Saint-Pétersbourg, connaissant exactement les heures de ses promenades accoutumées, cherchaien à se trouver sur son passage, et ne négligeaient rien pour s'attirer des regards dont l'expression pouvait leur annoncer une haute fortune. Combien de gens qu'on appelle nobles, avilis, ruinés par le désordre et des vices de tous genres, spéculant sur les charmes d'une épouse aussi méprisable qu'eux, l'ont envoyée ainsi quêter un complément de déshonneur pour se repaître de l'in-

fâme salaire qu'ils en espéraient! Que de soins, que de peines se sont donnés des mères, que je m'abstiendrai de qualifier, pour dégrader leurs filles et briller aux dépens d'une semblable prostitution! Trop souvent ces manœuvres ont été couronnées par le succès; trop souvent les places les plus importantes, obtenues par d'insignes bassesses au lieu d'être la récompense du mérite, loin de concourir à la splendeur, au bien-être de la nation, ont travaillé à sa ruine, et le gouvernement même d'une province est devenu la proie de misérables chargés de dettes et d'ignominie.

Dédommagé autant que possible par la sollicitude éclairée d'Élisabeth, épouse d'Alexandre, le malheur trouvait en elle un appui constant et plein de courage. Si l'on veut se faire l'idée d'un ange sur la terre, il faut se représenter cette femme. Dédaignée par son mari, humiliée par ses préférences, obligée de fléchir sous l'orgueil et l'omnipotence de l'impératrice Marie, jamais un murmure ne révéla ce que sa douleur avait d'amer. Plus à plaindre au faîte des grandeurs que si le sort l'eût fait naître et vivre dans l'obscurité,

l'abandon, l'isolement auxquels elle fut condamnée n'eurent pour adoucissement que le témoignage d'une conscience pure et généreuse; souffrant avec résignation et toujours prête à secourir la souffrance, oubliant ou plutôt bravant ses propres chagrins pour alléger ceux d'autrui, sans vanité, sans haine, pleine de bienveillance, de sensibilité, son existence fut toute consacrée à des œuvres qui lui mériteraient des autels si les hommes en élevaient à la vertu. La secte manichéenne l'aurait considérée comme le principe du bien. Alexandre, abusé par le calme et la résignation d'Élisabeth, n'en recevant ni reproches ni importunités, ne croyait qu'à son indifférence, et se livrait sans scrupule aux faciles plaisirs qui seuls apportaient quelque relâche au spleen dont il semblait possédé. Vers la fin de sa vie, mieux informé sur des sentimens qu'on lui cachait par dignité, il se rapprocha d'une femme qui n'aurait jamais dû perdre sa tendresse, reconnut ses torts, et n'en demanda pas long-temps le pardon sans l'obtenir. Les esprits philantropes espéraient beaucoup de cette réconciliation; Alexandre projetait toujours le bien, son

épouse le lui aurait fait exécuter. C'est à ce moment que la mort sut l'atteindre. Cette fin prématurée, sans antécédens qui pussent la faire prévoir, dut paraître singulière, et le fut en effet; mais dans un pays où la justice distributive est si prompte, si menaçante, on se garde bien de vouloir chercher à soulever le voile qui couvre de sanglans mystères; le temps seul peut le déchirer. Ce souverain savait du reste parfaitement apprécier l'attachement des gens de cour, tourbe ingrate, jalouse et vaniteuse, qui ne croit jamais ses prétendus services assez largement payés. Le seul ami véritable qu'il eût peut-être, le seul qui fût à lui de corps et d'âme, était, il faut le dire, son cocher, esclave *à barbe*, qui, sous les dernières livrées de la servitude, cachait de précieuses qualités. Adroit, infatigable, vigilant comme le lynx, pendant les fréquens voyages de son maître on ne le voyait pas s'abandonner un moment au repos; il semblait ne plus exister pour lui-même, et s'il n'avait fallu que du courage pour mettre à couvert les jours de l'empereur, Iwan les aurait sauvés. Plus d'une fois la justesse de ses aperçus, la clairvoyance de sa raison, ex-

primées avec la modestie que sa haute mais secrète faveur ne l'empêcha pas de conserver, prévalurent à bon droit sur les opinions de conseillers en titre, et bon nombre de grands personnages firent à ce *mougik* de profondes révérences et d'humbles prières pour qu'il daignât s'occuper de leurs intérêts.

Sous l'empereur actuel, le système de caporalisme, si accrédité du temps de Paul, a repris toute sa vigueur. Aveugle et déplorable manie! Quelles espérances cinquante millions de sujets doivent-ils concevoir de celui que sa naissance appelle à les gouverner, en le voyant encore, la veille de son avénement, enseigner l'exercice à deux ou trois soldats, manier le fusil pour faire parade de force et d'adresse, y consacrer toutes ses journées, et considérer comme la science par excellence celle de faire manœuvrer selon les règles quelques centaines de malheureux réduits à l'état d'automates ambulans? Admirablement secondé par ses frères, les grands-ducs Michel et Constantin, Nicolas règne en maître absolu; l'argument du bâton n'a rien perdu de son éloquence : c'est avec des menaces qu'on persuade et que la docilité s'obtient. Cet

ignoble régime exciterait sans doute une vive indignation si l'on pouvait se bannir de la pensée l'image d'un monstre couronné dont la barbarie ne laisse pas au langage la puissance d'un mot qui l'exprime. Misérables peuples! vous tremblez sous des tyrans! ils se gorgent à loisir de votre sang et de vos larmes, sans qu'il vous échappe un cri de vengeance, et vous ne bénissez pas la destinée quand elle vous donne un roi juste et sage! Le poignard d'un assassin va chercher le cœur de Henri IV, et le glaive de la liberté, de la justice, recule devant le sein d'un Miguel!

La jeunesse de Constantin fut de sinistre présage; fougueux, bouillant, indomptable, la moindre contrainte était pour lui le plus horrible supplice; gêné dans ses impulsions, il se débattait, s'irritait comme un lion nouvellement enchaîné; et pourtant quelle soif de despotisme il avait déjà! de quelle férocité s'animaient ses regards lorsqu'un obstacle contrariait ses farouches volontés! Le choix de ses délassemens, de ses plaisirs, montrait sans cesse d'affreux penchans. On raconte qu'un jour, enfermé dans son palais, et ne sachant à quoi s'y dis-

traire, il prit une carabine et tira de sa fenêtre sur de pauvres femmes qui lavaient du linge à quelque distance; puis, en véritable Charles IX, on le vit s'applaudir des coups dont la réussite prouvait son habileté!... L'amour sut adoucir cet odieux naturel; une Française, long-temps aimée de Constantin, se servit de l'empire que donnent l'esprit et la beauté pour vaincre la rudesse de son terrible amant. Elle lui interdit le vin qui le rendait furieux, opposa la douceur à ses emportemens, lui fit comprendre tout ce que la colère a de ridicule et d'insensé, et parvint à le rendre moins intraitable.

Avec une instruction vaste, une connaissance approfondie de presque toutes les langues anciennes et modernes, une mémoire prodigieuse, ce prince conserve tous les dehors d'un homme qu'une fièvre populaire aurait fait surgir des rangs les plus grossiers. Son élocution est précipitée, âpre, criarde; sa laideur, extrême, repoussante; les bizarreries de son humeur inspirent la pitié. S'il aperçoit, par exemple, quelqu'un coiffé d'un chapeau gris, il le lui fait jeter dans la boue. Les cheveux un peu longs offusquent pareil-

lement sa vue, excepté chez les juifs, qu'il méprise trop pour les mettre à sa mode. Souvent de jeunes fashionables polonais frisés prétentieusement se sont vus saisir par des soldats, conduire au corps-de-garde, et raser comme des moines, en exécution des ordres de *monseigneur*, dont ils avaient eu le malheur de ne pouvoir éviter la redoutable rencontre.

Par un contraste inexplicable, ce prince, ordinairement si peu tolérant pour les petites choses, montre parfois pour de graves délits une clémence qui va jusqu'à la faiblesse. En voici la preuve: Deux acteurs français attachés au théâtre de Varsovie, se trouvant un jour dans un café de cette ville, et croyant sans doute avoir à se plaindre de son altesse impériale, s'avisèrent de dire à haute voix: *Ne trouverons-nous donc pas un Louvel qui nous délivre de ce Vandale!* Ils devaient s'attendre qu'une telle imprudence leur coûterait cher; il n'en fut rien. Constantin, qui répand de tous côtés ses innombrables mouchards, ne tarda pas à être informé des vœux que sa paternelle administration faisait naître. Il manda les cou-

pables : « Mes maîtres, leur dit-il, je suis bien reconnaissant de votre amour pour ma personne ; mais, tout dévoué qu'il est, je puis m'en passer ; allez, et tenez-vous pour avertis. » Ces messieurs, enhardis par ce trait d'une indulgence inespérée, ne gardèrent plus aucune mesure. Supposant qu'ils avaient effrayé celui dont un geste, un coup-d'œil pouvait leur faire subir un ignominieux châtiment, ils recommencèrent des vociférations dont l'inconcevable audace semblait prouver de la folie. Le grand-duc ne se vengea pas ; il se contenta de les chasser, après leur avoir fait remettre vingt ducats pour retourner dans leur patrie.

L'empereur Nicolas est un des plus beaux hommes de son empire ; son frère Michel est, du côté des avantages physiques, presque aussi remarquable, mais voilà tout ce qu'on peut leur accorder. Ces gens-là ne rêvent que soldats, ou plutôt que machines faisant l'exercice et marchant en cadence au bruit du tambour. Occupés sans cesse de minuties, ils savent beaucoup mieux ce qu'il faut de drap et de boutons pour la confection d'une paire de guêtres d'ordonnance, que ce qu'il est in-

dispensable de connaître pour le gouvernement d'un État ou la conduite d'une armée. Dans la guerre actuelle, aucun des trois frères n'était capable de commander vingt mille hommes ; cependant il était à croire que l'ennemi n'opposerait pas une tactique bien perfectionnée ; la science stratégique des Turcs ne demandait pas une opposition bien savante, c'était de la gloire à bon marché ; mais il fallait au moins de la bravoure personnelle : on n'en a guère fait preuve jusqu'à présent ; mais les jours des princes sont si précieux !



CHAPITRE II.

HIÉRARCHIE NOBILIAIRE.

Afin d'établir une sorte d'équilibre entre la noblesse et le peuple, ou peut-être pour obvier aux inconvéniens d'un gouvernement purement militaire, Pierre-le-Grand institua pour ses sujets quatorze classes de rangs civils, équivalant chacun à un grade d'officier. Les personnes revêtues de ces titres honorifiques portent le nom de *Tchinovniki*, c'est-à-dire hommes gradés. Ces nobles de la création du souverain l'emportent de beaucoup dans l'opinion publique, mais surtout dans la leur sur ceux d'ancienne extraction, et j'ai vu tel prince, tel boyard, n'ayant pour lui que ses parchemins, céder le pas à un nouveau titulaire, et solliciter l'honneur d'entrer dans une des nouvelles classes nobiliaires. On comprendra facilement cette fu-

reur de grades, si l'on réfléchit qu'en Russie un fonctionnaire qui ne serait pas gradé ne jouirait d'aucune considération, partant d'aucune autorité. Dès qu'ils voient un nouveau visage, les subdélégués se demandent: Quel rang a-t-il? *Kakoi iego tchine?* Et leur soumission, leur respect sont en raison de l'échelon qu'il occupe.

Dans le but de procurer à leurs enfans mâles tous les avantages de cette noblesse hierarchique, les pères de famille les font inscrire, dès l'âge le plus tendre, dans le département ou collége où ils espèrent rencontrer le plus de protecteurs, si bien qu'au bout d'une quinzaine d'années, un jeune homme se voit capitaine ou major dans le civil sans jamais avoir rempli aucunes fonctions dans le département où il est inscrit : ses parens ou ses esclaves ont seuls le soin de lui rappeler qu'il est noble. De trois ans en trois ans, chaque officier civil a le droit de solliciter un nouveau rang; c'est donc au temps et non à leur mérite que les fonctionnaires russes sont redevables de leur avancement.

Rien n'égale la morgue et l'insolence de ces nobles de nouvelle date. Ils sont tellement

boursoufflés d'orgueil, qu'ils regardent du haut de leur grandeur et n'admettent que par grâce dans leur société celui qui se trouve immédiatement par son rang au-dessous d'eux. Les chancelleries russes fourmillent de ces *nobliaux* d'un jour qui, avant de s'informer du motif qui vous amène près d'eux, commencent par vous dire : Qui es-tu? *Kto te takoi?* Si vous n'avez pas de rang, ou que le vôtre soit inférieur au sien, il ne cessera de vous tutoyer; mais si vous êtes plus gradé que lui, ou même que vous soyez son égal, un changement subit s'opère dans le ton et les manières de l'insolent interrogateur : il se lève, vous offre un siége, vous demande pardon de sa méprise, et enfin vous expédie promptement, dans la crainte que vous n'usiez de votre crédit pour lui nuire dans l'esprit de ses supérieurs. Tout cède, en Russie, à l'influence du collet brodé et de l'épée au côté. Ces insignes, ou plutôt ces enseignes de la noblesse, autorisent chaque jour des milliers de vexations de la part de cette tourbe de misérables employés qui distribuent soufflets et coups de pieds à des soldats timorés ou à de pauvres paysans qui souvent ne peu-

vent les appaiser qu'en leur donnant une rétribution, avec laquelle ils paient la brodeuse et le fourbisseur. Le bas peuple des deux capitales commence un peu à se débarrasser de cette crainte servile dont il était jadis pénétré pour ces *tchinovniki*, mais en province ils sont encore en possession de faire trembler la populace. Éloigné du centre du gouvernement, le moindre employé exerce un empire despotique sur ses inférieurs : distributeur prodigue de coups de poings et de coups de bâton, il reçoit des hommages d'autant plus profonds, qu'il a fait administrer des châtimens plus sévères.

Un étranger, dans la nécessité de recourir au ministère des employés du gouvernement, s'il n'est pas chargé d'une mission diplomatique, doit bien se persuader que, pour obtenir promptement l'expédition de sa demande, il faut qu'il ne sollicite jamais qu'en position de faire des sacrifices d'argent. A-t-il besoin d'un passeport? ses effets sont-ils retenus à la douane? On le fera revenir vingt fois sans les lui délivrer, à moins qu'il ne comprenne d'abord les moyens de se rendre l'autorité favorable. Quelque soit le *rang* du

fonctionnaire, on peut sans crainte lui glisser dix ou quinze roubles dans la main; pourvu que le don soit secret, il ne s'en tiendra jamais offensé. Ce n'est point ici la pudeur qui cherche le mystère, on n'a pas tant de scrupule: l'essentiel est de ne point exciter de jalousie, afin de goûter seul ce que parfois il faudrait partager.

Voici le tableau comparatif des principaux rangs civils et militaires, tels qu'ils sont distribués aujourd'hui en Russie dans les archives de l'État.

TITRES qu'on leur donne en leur parlant ou en écrivant.		RANGS CIVILS.	GRADES MILITAIRES.
Vache vouissokoprévosko-ditieltsvo (votre haute excellence.)	1re classe.	*Kantzler* (chancellier).	*Feld marshal* (feld-maréchal).
	2me	*Deïstvitielné taïné sovetnik* (conseiller privé actuel).	*Guénéral ot kavalerie ili infantérie* (général de cavalerie ou d'infanterie).
Vache vouissokoditielstvo (votre excellence).	3me	*Taïné sovetnik* (conseiller-privé).	*Guénéral lëitenante* (lieutenant-général).
	4me	*Deïstvitielné statské sovetnik* (conseiller d'état actuel).	*Guénéral maïor* (général-major).
Vache vouissokorodié (votre haute origine).	5me	*Statské sovetnik* (conseiller d'état).	*Polkovnik* (colonel).
Vache vouissokoblagorodié (votre haute noblesse).	6me	*Kollëïski sovetnik* (conseiller de collége).	*Podpolkovnik* (lieutenant-colonel).
	7me	*Kollëïski assessor* (assesseur de collége).	*Maïor* (major).
Vache blagorodié (votre noblesse).	8me	*Titoularné sovetnik* (conseiller titulaire).	*Kapitane* (capitaine).
	9me	*Kolléïski secretar* (secrétaire de collége).	*Poroudtchik* (lieutenant).
	10me	*Gouberski sécrétar* (secrétaire de gouvernement).	*Podporoudtchik* (sous-lieutenant).

On donne aux comtes et aux ducs le titre de *vache siatelstvo* (votre éclat). Votre altesse sérénissime se traduit par *vacha svetloste* (votre clarté).

Cette échelle proportionnelle des rangs civils et militaires n'empêche pas les officiers de l'armée d'avoir une grande prépondérance, à égalité de grade, sur les officiers civils. Dans deux les capitales surtout, les hautes classes font peu de cas des fonctionnaires civils des dixième, neuvième et huitième classes; on n'est regardé comme étant véritablement noble que lorsqu'on appartient à la septième et à la sixième classe, et avant d'être promu au grade d'assesseur de collége. Aucun officier ne peut ni acheter des esclaves, ni transmettre ses titres de noblesse à ses enfans. Cette loi n'est pas fort ancienne; elle n'est en vigueur que depuis un *oukaze* donné par l'empereur Alexandre, qui, parfois animé de philantropie, voulait éviter aux paysans le sort affreux d'être pressurés par des nobles trop pauvres pour ne pas abuser de leurs droits seigneuriaux.

Ces titres sont purement honorifiques, et même, d'après un arrêté du ministre des fi-

nances Gourieff, le gouvernement perçoit une somme déterminée pour chaque nouveau rang qu'il accorde à ses officiers. Ces contributions sont très-onéreuses aux récipiendaires, qui souvent n'ont pour vivre, eux et leurs familles, que cinq à six cents roubles par an; mais la fureur des rangs est telle chez le Russe, que, tout gourmand qu'il est, il préfère ne manger que du pain et ne boire que du *kwass*, et pouvoir se pavaner au-dehors avec un uniforme qui lui attire de nombreuses prostrations.

Pour bien juger de la puissance des collets brodés, il faut parcourir Saint-Pétersbourg lors des fêtes de Pâques et de Noël. On ne voit dans la ville qu'officiers civils et militaires parés de leurs plus beaux habits, et se rendant chez leurs supérieurs respectifs pour leur présenter de respectueux hommages à l'occasion de la fête. C'est une joie, une ivresse dont on ne peut se faire idée. Chacun ainsi vêtu, se sent une bien plus haute opinion de lui-même. Par les égards qu'on lui témoigne, il juge de son mérite, et savoure des instans de bonheur. L'autorité a tant de charmes pour les petits esprits!



CHAPITRE III.

ÉTAT POLITIQUE ET PHYSIQUE DES SERFS.

Un riche personnage, en me promenant complaisamment dans ses vastes domaines, supposant que je partageais son admiration pour l'ordre qu'il y faisait régner et l'abondance que ses soins, paternels selon lui, procurait à ses vassaux, me disait : Avouez que l'on se forme en France une bien fausse idée de notre manière d'être! on s'imagine que nous sommes, nous, gentilshommes, de vrais bourreaux pour nos paysans; que nous les assommons de travail et de coups; qu'ils meurent de faim en nous procurant la profusion. Voyez-vous rien de tout cela? Regardez ces gaillards qui nous saluent, attendez qu'ils se redressent, et dites-moi si jamais vous avez rencontré des visages plus fleuris, des signes d'une santé plus vigoureuse! A

notre approche, il se sont tus par respect, mais de loin, vous pouviez les entendre chanter, et c'est, je crois, un signe de bien-être, de satisfaction. Oh! certainement nos paysans sont bien plus heureux que ceux de votre pays; ils ne craignent ni les mauvaises années, ni l'épizootie, ni l'incendie, ni mêmes les huisiers, le plus grand de tous les fléaux. Placés sous notre tutelle et nous appartenant comme *valeurs*, vous appréciez combien il est de notre intérêt de les conserver en bon état, c'est-à-dire, sains et valides. Quand la récolte manque, c'est dans les greniers du seigneur qu'on prend pour les nourrir; s'ils perdent quelques animaux nécessaires au labourage, c'est nous qui les remplaçons; que leur chaumière devienne la proie des flammes, nos forêts sont là pour réparer le dommage. Délivrés d'inquiétude, nourris, vêtus, logés selon leurs besoins et leurs coutumes, que leur manque-t-il? — La liberté, lui répondis-je. —La liberté! Je reconnais bien là votre rage française. La liberté! Eh! que diable voulez-vous qu'ils en fassent? Insoucieux comme vous les voyez, pensez-vous qu'ils troqueraient volontiers cette désoccupation d'es-

prit, si nécessaire au bonheur, contre les tracas et les responsabilités? Dans les temps d'abondance, nous leur ôtons ce qu'ils consommeraient en excès, afin de le leur réserver pour les années stériles. Trop déraisonnables pour avoir cette prévoyance, ils regretteraient bientôt nos soins. Les hommes ne naissent pas tous égaux; les uns sont faits pour commander, les autres pour obéir: si chacun voulait faire à sa guise, on verrait de belles choses! En France, par exemple, le dernier des cuistres se croit un grand docteur; il se permet des opinions et s'imagine que tout en irait beaucoup mieux si l'on écoutait ses conseils. En est-il bien plus avancé de se casser la tête en hypothèses, en conjectures? Ici le peuple ne se mêle en rien des affaires de l'État; c'est à nous qu'il appartient de s'en occuper. Travailler et se laisser vivre, voilà tout ce qu'il faut que sachent les gens du commun; ils en sont plus tranquilles et s'en trouvent beaucoup mieux. D'ailleurs, pour appuyer mon raisonnement d'une de vos autorités philosophiques, je vous citerai J.-J. Rousseau: qu'avez- vous à répondre? — J.-J. Rousseau, lui dis-je, est souvent un

grand génie, mais parfois un plus grand sophiste; d'ailleurs, s'il a mis en principe que les hommes dussent s'arrêter, parvenus à certain dégré de savoir, il ne leur a pas prescrit d'étouffer la pensée, le plus beau don que nous ait fait le Créateur, et de vivre comme des brutes, n'ayant pour véhicule d'activité que de grossiers besoins, ou les menaces de ceux qui s'arrogent le droit de les opprimer. Ce n'est pas celui dont l'existence ne fut qu'une longue suite de persécutions que vous pourrez citer comme l'apôtre de la tyrannie. Vous croyez heureux les serfs de vos domaines: j'admets que vous les traitiez en bon maître, qu'en aucune circonstance votre pouvoir ne leur soit à charge, mais en passant comme héritage à vos enfans, qui leur répondra du même destin? L'idée que vous pouvez en disposer à votre faintaisie n'est-elle pas affreuse? On arrachera le fils à son père, une fille sera déshonorée sous les yeux de sa mère, sans que ni les uns ni les autres osent articuler une plainte! Ils ne craignent point les privations, dites-vous? mais ils tremblent devant un de vos regards courroucés. Armez-vous d'un bâton, ils vont se je-

ter à vos genoux. Est-ce là une condition pour l'espèce humaine? Vous représentez Dieu sous cette image, et vous vous efforcez de l'avilir! — Dieu! Dieu! ne parlons pas légèrement de cet objet là, reprit-il, en faisant un signe de croix. Dieu a voulu que les choses fussent ainsi puisqu'elles sont, c'est la meilleure raison que je vous puisse donner; rien sur la terre ne se passe que d'après ses ordres: il nous convient fort mal de faire les capables devant lui; si je suis né gentilhomme, c'est pour gouverner ceux qui sont nés esclaves, c'est une chose très-légitime. On peut comparer du petit au grand: vos souverains, comme les nôtres, ne se remplacent-ils pas par droit de naissance? On reconnaît l'avantage de laisser subsister cette coutume, et pourtant il est à croire que, dans tant de millions d'individus, on en pourrait trouver quelques uns supérieurs en mérite à ceux qui règnent par hérédité. Ne me parlez pas d'élections, l'intrigue ou l'ignorance y crient toujours plus haut que le bon sens. Quand on a la paix, il faut savoir la conserver, et j'avoue que si l'un de mes paysans s'avisait de vouloir faire le raisonneur, pour inculquer aux

autres des principes contraires à l'ordre établi, son dos payerait pour les sottises de sa tête. Dans une autre vie, Dieu nous classera selon nos mérites, mais dans celle-ci, chacun doit accepter la part que la destinée lui a faite. —Et s'il n'y avait pas d'autre vie? lui dis-je, pour animer sa logique. — Oh! s'écria-t-il, je savais bien que dans votre pays on se relâchait beaucoup en fait de religion, mais je ne pensais pas qu'on en fût venu au point de nier les vérités sacrées. Par le Christ! on n'a pas tort de se défier de vous ici; si l'on vous y vexe, ma foi! vous le méritez bien : les esprits forts, les philosophes ne sont pas ce qu'il nous faut. — Calmez-vous, de grâce: je ne suis point assez téméraire pour soutenir que Dieu n'existe pas, mais comme je me fais au contraire une très-haute idée de sa nature, j'ai peine à croire qu'il nous donne l'importance dont vous nous honorez. Quand notre machine est usée, qu'elle s'éteint, quelle tombe, si la résurrection n'est pas immédiate, autant vaudrait nous laisser toujours dans le néant; car n'étant plus rien, nous n'avons plus besoin de rien. Moi je tiens au positif: je crois que je vis, qu'il me faut de la liberté

pour me plaire en ce monde, et certes, si j'étais l'esclave de quelqu'un, je saurais m'affranchir à quelque prix que ce fût. — Voilà des sentimens que je vous prie de garder pour d'autres lieux, dit l'homme aux priviléges, avec un peu d'humeur : c'est un véritable scandale, des préceptes tout-à-fait révolutionnaires. Vous vous indignez de notre arbitraire, vous faites sonner de belles phrases et de grands mots sur les liens de famille que nous pouvons blesser ou rompre parmi nos serfs; pensez-vous donc que leurs attachemens soient si tendres? Quand une jeune fille attire nos regards, les parens se font un honneur de notre préférence. Les Français n'ont-ils pas en certain temps honoré les filles-mères? il en est de même ici; cela nous fait des *âmes* de plus. Les terres ont besoin de bras. Pour vous prouver d'ailleurs que nous ne froissons en rien les affections paternelles, que ces affections sont infiniment moins profondes que vous ne l'imaginez, je vais vous citer un trait capable de convaincre mieux que tous les raisonnemens possibles.

Il y a quelques années, une femme de ce village revenant pendant une soirée d'hiver,

dans un traîneau avec trois de ses enfans, d'un autre village, où je ne sais ce qu'elle avait été faire, entendit derrière elle, en passant dans la forêt, les hurlemens d'une troupe de loups qui se mettait sur ses traces. Près d'en être atteinte, ne sachant comment se tirer du péril, pressant en vain son cheval, elle eut enfin l'heureuse pensée d'abandonner un de ses enfans à la voracité de ses ennemis. Ils se jetèrent d'abord sur cette proie, et permirent à la fugitive de gagner un peu d'avance; mais les voyant bientôt revenir à la charge, force lui fût de leur jeter le second fruit de ses entrailles, et puis encore le troisième; redoublant alors de vitesse, elle parvint saine et sauve chez elle.

Qu'en dites-vous? le moyen employé par cette femme aura-t-il votre blâme ou votre approbation?—Dans ma sotte patrie, lui répondis-je, une mère ne se serait jamais décidée à sacrifier ainsi ses enfans; elle aurait mille fois mieux aimé périr avec eux.—Belle avance, pardieu! répliqua le calculateur féodaliste, je lui aurais su bien bon gré de ce dévouement: celle-ci m'a refait quatre *âmes* depuis. Croyez-moi, poursuivit-il, cette vi-

vacité d'impressions, cette sensibilité délicate dont vous paraissez faire tant d'estime, ne servent qu'à nous rendre misérables. Plus nos facultés morales se développent, plus nos besoins s'accroissent et plus nous trouvons de difficultés à les satisfaire. Les désirs, les inquiétudes, les chagrins nous assiégent sans cesse, et notre repos même est troublé par les agitations de la veille. Mes paysans sont, quoique vous en disiez, moins à plaindre que moi : j'envie souvent leur salutaire apathie ; car, Jésus me soit en aide, je ne sais plus que faire pour éloigner l'ennui qui m'accable dans mes beaux appartemens. L'imagination, l'esprit et sa culture sont des choses plus funestes qu'utiles. — Vous êtes un génie d'un ordre trop supérieur, lui dis-je, pour que mes opinions fassent autorité sur les vôtres ; cependant, il me semble que si vous conversiez quelquefois avec des êtres pensans, au lieu de parler à des espèces de mannequins, le spleen que vous éprouvez se dissiperait, votre temps s'écoulerait d'une manière moins monotone. Établissez des écoles, surveillez l'éducation, bientôt vous aurez formé des élèves capables de vous entendre

et dignes de vous admirer. Ce n'est point pour eux que je vous conseille ces changemens, c'est pour vous seul; une sphère d'activité morale vous est nécessaire.—Que le ciel me préserve de vous écouter, s'écria-t-il; d'abord, en agissant ainsi, je me ferais des ennemis de tous mes voisins, on me dénoncerait comme un libéral, et Dieu merci, je ne le suis pas. Je vous ai déjà dit qu'il suffisait aux manans de savoir cultiver la terre et obéir, je le maintiens : les livres en feraient des bavards qui, toute la journée, viendraient m'assourdir de si, de mais, de pourquoi, de cent impertinences enfin, tandis que, lorsque l'un d'eux m'apporte une réclamation, avec un mot je décide, et tout est fini.

Cette péroraison avait épuisé les forces de l'orateur; nous rentrâmes; il s'étendit sur un sopha, fit venir deux jeunes filles, leur ordonna de danser la cosaque pour le divertir, et s'endormit dans leurs bras; je ne sais si ce fut en pensant au ciel et aux espérances qu'il accorde.

Si quelque chose pouvait dédommager de la liberté, si le pouvoir absolu ne se faisait sentir que par la justice, le sort des paysans

russes ne me paraîtrait nullement malheureux. L'étendue des terres sur lesquelles ils vivent, la grande quantité de pâturage, l'abondance des forêts, et même en beaucoup d'endroits la bonté du sol, leur assure tout ce qu'il faut à l'existence matérielle. En France, où la température est si douce, les habitans de la campagne meurent de froid pendant l'hiver. Leurs maisons mal faites, mal closes, laissent entrer le vent de tout côté; celles des Russes, tout en bois, parfaitement ajustées, munies d'un énorme poële, et ne manquant jamais de combustibles, garantissent des intempéries les plus rigoureuses; les animaux seuls y restent exposés: on est pour eux d'une inhumanité sans exemple, aussi la plupart sont-ils malingres et chétifs. Le grand nombre supplée au volume individuel. Où la force d'un cheval normand suffirait, là il en faut quatre. Pourtant l'expérience a prouvé qu'avec des soins l'on y pouvait obtenir d'excellentes races; mais comme tout ce qui est esclave n'a de zèle qu'à force de coups, que le travail sans espoir de récompense est toujours fait à contre cœur, chacun ne s'occupe que de soi. Une fois la tâche rem-

plie, les besoins satisfaits, on se couche, comme font les sauvages que la faim n'excite plus. Les maîtres eux-mêmes, ensevelis dans la plus dégoûtante mollesse, donnent l'exemple d'un égoïsme complet, et la nature ne fait que languir là où elle pourrait se montrer heureuse et brillante sous des mains libres et mieux partagées de ses dons.

Le paysan russe est ivrogne; cela devait être. Un tel vice est une des conséquences de sa condition. N'osant faire aucune épargne de peur d'en être frustré par ceux dont il dépend, il consomme au cabaret tout le peu d'argent qu'il a, et cherche dans l'ivresse l'oubli des mauvais traitemens auxquels il n'est que trop souvent exposé. L'honneur est un sentiment de convention, dit-on; chacun l'arrange à sa manière : des esclaves ne doivent lui donner aucun sens. Tout est chez eux dans la nécessité, le plaisir du moment. Lorsqu'un père vous livre sa fille, la jette lui-même dans vos bras, pour huit ou dix roubles que vous lui promettez, il ne se croit pas avili par cette action, qui, selon d'autres mœurs, le couvrirait d'infamie. Compté pour si peu de chose au monde, doit-il s'imaginer pou-

voir descendre encore. Enfin, ne s'appartenant pas lui-même, comment oserait-il refuser de vendre ce que la force peut lui ravir?

La valeur marchande d'un paysan russe est de trois quarts moindre que celle d'un nègre médiocre. On ne l'estime guère que 1,000 francs, lui, sa famille et les terres qu'il peut cultiver. Si l'on achetait un homme seul, 400 francs le payerait. Les femmes n'ont aucun prix, à moins qu'elles ne soient jolies, et la beauté chez elles est un accident très-rare. Méprisés, mal gouvernés, sans dignité, sans amour-propre, manger, boire et dormir, sont les uniques plaisirs de ces pauvres gens. Cependant une bonne administration les rendrait tout autres. Des seigneurs qui avaient fait d'utiles voyages pour leur instruction, rentrés dans leur patrie, au sein de leurs domaines, sont parvenus, sans beaucoup d'efforts, à faire des améliorations sensibles, et dans les hommes, et dans les choses : l'essentiel était de donner le bon exemple. On peut se convaincre que, sans les vices du gouvernement, la tyrannie qu'il exerce, celle qu'il souffre et l'ignorance qu'il maintient, le pays ne tarderait pas à prendre un aspect

plus heureux. Les colonies allemandes qui s'y sont établies en offrent une preuve incontestable. Elles savent tirer parti des terrains les plus ingrats, bâtissent des villages agréables, entretiennent une saine propreté, et, loin de laisser péricliter l'éducation, consacrent de grands soins à la cultiver.

L'Esthonie, la Courlande, la Livonie, affranchies par divers *oukases* depuis 1816, ont déjà pris une physionomie plus riante. C'est un des bienfaits d'Alexandre, dont les bonnes intentions ont été, *dans ces provinces*, secondées par la politique du moment. L'empereur Nicolas ne paraît pas disposé à de pareilles concessions. Le peuple est inoffensif, il n'en a rien à craindre, tandis que le mécontentement des grands, surtout dans les circonstances actuelles, peut avoir de graves résultats. Il y songe sans doute, et préfère sa sûreté à la gloire de faire le bien, en s'exposant à quelques dangers.



CHAPITRE IV.

ESPRIT PUBLIC.

Chacun sait combien est impraticable l'établissement d'une république chez les peuples disséminés, et surtout depuis long-temps abrutis par les coutumes d'une servitude absolue, délivrés tout-à-coup, passant de leur abjecte dépendance aux franchises de la liberté; une révolution si prompte, si étourdissante ouvrirait pour eux la boîte de Pandore. Leurs premiers pas dans cette carrière nouvelle seraient marqués par le désordre, les autres par le crime : on en a vu trop d'exemples. Dans toute supposition, plus les ressorts ont été comprimés, plus leur action répulsive doit être violente; ce n'est donc qu'avec une sage lenteur et des ménagemens infinis qu'il faut réhabiliter des hommes dont l'intelligence est avilie par des siècles d'escla-

vage, si l'on ne veut les voir se porter à toutes les fureurs de l'anarchie et des vengeances.

Cependant beaucoup d'imaginations ardemment philantropiques, séduites par le prisme des brillantes chimères, ont rêvé l'affranchissement subit de la Russie, l'anéantissement du sceptre qui la domine et le bonheur de ses peuples, fondé sur une indépendance pareille à celle des États-Unis d'Amérique. Oh! sans doute, il serait bien désirable que ce projet pût avoir son exécution, qu'un arbitraire odieux cessât d'usurper les droits de la nature et de l'equité. Mais à quelles mains confier l'administration d'une si vaste étendue de territoire? A-t-on pensé aux jalousies, au choc des haines que feraient naître les prétentions d'une foule d'ambitieux déguisés, ne consentant à l'abdication du pouvoir que pour le reprendre sous d'autres formes? Que de combats à livrer aux résistances de la vieille aristocratie! Consentirait-elle jamais à se niveler aux castes jusqu'ici tremblantes sous ses volontés? Ne faudrait-il pas détruire à la fois elle-même et ses priviléges? Que de poignards à lever! Que de sang à répandre! Ce n'est pas avec les

argumens de la raison qu'on renverse tout d'un coup le despotisme, c'est en le frappant à mort avec les chaînes qu'il a fait porter.

Ainsi, pour éviter l'effusion de calamités qui résulte des réactions politiques, loin de vouloir saper le trône des tsars, il faudrait le consolider dès que la sagesse y serait assise. De l'autorité souveraine seule, pourraient, dans la situation actuelle, émaner les actes salutaires qui progressivement abaisseraient l'orgueil de la ligne tyrannique et changeraient en citoyens des êtres auxquels il ne reste que le matériel de leur espèce. Mais, jointe à la pureté des motifs, quelle trempe de courage ne faudrait-il pas au chef de l'État! Quelle probité dans ses ministres! Quel dévouement dans les magistrats chargés de répartir la justice! Où trouver ces hommes animés d'un zèle si noble, si oublieux de soi? Ils ne se mettent point en évidence; il faut les chercher, et c'est un soin pénible dont la continuité effraie. On se lasse de suivre une route où chaque pas exige des précautions attentives. L'intrigue s'offre pour guide, on l'accepte, on la récompense sans savoir où elle vous conduit.

Indignés de l'état de misère et d'humiliation auquel étaient condamnés tant de malheureux, dont la plus humble réclamation leur attirait des châtimens nouveaux, des esprits beaucoup plus confians qu'heureux dans leurs prévisions, ont cherché, dans le concours d'une vaste affiliation, les moyens de changer la face des affaires, en retranchant le principe de la féodalité. Ces entreprises récemment concertées ont conduit leurs auteurs soit à l'échafaud, soit à l'exil; des traîtres s'étaient glissés dans leur trop nombreuse alliance : mais ce qu'un parti fait punir comme le plus exécrable des forfaits, un autre pourrait le considérer comme le sublime de l'héroïsme. N'est-ce pas en effet un beau spectacle que de voir les sommités de la hiérarchie sociale abjurant de perverses doctrines, renonçant aux bénéfices de leur position, se dévouer à la défense des faibles, s'exposer, en faveur de leur cause, non seulement à la perte de ce que recherchent les passions humaines, mais encore aux tortures, à la mort, et plus, à l'infamie, car la réussite est toute dans l'opinion vulgaire. Celui qui échoue, quelles que soient d'ailleurs la pru-

dence de ses dispositions, la magnanimité de ses desseins, doit s'estimer heureux d'en être quitte pour le mépris et le ridicule. Dans les hautes conspirations, aux mains de la fortune sont la couronne civique et la hache du licteur; elle laisse tomber l'un ou l'autre au hasard.

Trois factions distinctes s'agitent en Russie; elles n'ont, comme on peut le penser, de consistance réelle que parmi les nobles, car le peuple est loin d'avoir assez de caractère politique pour faire sensation dans la balance. Les vieux seigneurs sont en général mécontens de la cour et s'en éloignent. Alexandre en était détesté; il menaçait les priviléges, il les avait un peu restreints même; il désirait alléger les taxes, améliorer le sort des paysans, et c'était un crime irrémissible aux yeux des despotes en sous ordre, qui, loin de consentir à se relâcher dans leurs exigences, auraient voulu conserver droit de vie et de mort sur leurs vassaux. En vain le trône, pour se défendre, élève des fortunes nouvelles, s'entoure de créatures dont il flatte l'ambition, et pense captiver le dévouement par la reconnaissance; il a tout à craindre de ceux

qui se croient exclus de sa faveur, quand ils ne conservent pas l'espoir d'en obtenir un jour les indignités même qui tourneraient à leur profit. Ces sybarites, qu'une lâche indolence retient dans de vastes domaines, où long-temps rien ne heurta leurs caprices, se réveillent avec fureur dès qu'il est question d'un changement défavorable à l'orgueil de leurs traditions nobiliaires. Ils ne peuvent pas imaginer qu'il soit possible de s'occuper des serfs autrement que pour en exiger le tribut auquel ils sont soumis par l'usage, ou les battre quand ils sont jugés coupables de quelque faute. On s'efforce de maintenir la gent corvéable dans une ignorance profonde, afin que rien de littéraire ne puisse la distraire des idées de fatalisme qui lui font supporter le joug. On se plaît dans l'habitude du commandement; comment se dépouiller de l'autorité, lorsqu'elle flatte sans cesse l'amour-propre, assure une existence voluptueuse et satisfait l'avarice la plus sordide? Un prince qui voudrait ici travailler dans l'intérêt des masses doit donc bien se persuader qu'il n'a rien à attendre de moyens doux et persuasifs; il faut que son énergie, son courage

lui servent d'égide contre l'animadversion de ses ennemis ; c'est le glaive à la main qu'il doit imposer des lois équitables, car jamais nulle concession ne lui sera faite s'il la demande avec timidité.

C'est d'abord parmi les noms patriciens de longue date qu'il faut chercher les antagonistes de toute réforme tendante à remplacer la barbarie par la civilisation. Bonaparte s'abusait en croyant s'attirer des sectateurs par les assurances d'un affranchissement général. Les serfs ne le comprenaient pas bien. Refoulés d'ailleurs vers les provinces non encore envahies par ceux dont ils étaient la propriété, écoutant en fanatiques les exhortations de leurs prêtres, ils se défiaient de promesses trop flatteuses, faites par une armée contre laquelle Dieu lui-même était appelé à combattre. Ce n'est guère que depuis nos invasions réciproques, le séjour qu'ont fait en Russie nos prisonniers et celui des Russes eux-mêmes en France, que les idées libérales ont jeté çà et là, dans ce grand empire, les germes de la résistance à l'arbitraire. Quelques-uns de ceux qui, jusqu'à présent, n'avaient su que

donner le fruit de leurs travaux, commencent à vouloir en profiter, à sentir le besoin de la possession. Les entretenir dans de pareilles dispositions, les bercer de quelques espérances, sont des choses que ne peut tolérer l'ancienne, l'opiniâtre aristocratie. Elle se croit humiliée, et sourdement le levain des vengeances fermente au fond de ses retraites, des conjurations se forment, le trône est menacé, et souvent celui qui l'occupe en est arraché par une catastrophe sanglante.

Le parti non moins décidé, mais plus estimable, d'une opposition diamétrale à ces principes, est en minorité sans doute, mais ne laisse pas d'inspirer autant de craintes que son adversaire. Voilà ce qui explique les sévères défenses de réunions maçonniques en Russie comme en Pologne. Cette société prescrit l'égalité fraternelle, confond tous les rangs, rapproche toutes les distances, et c'est là ce qu'une vanité superbe ne peut que détester. Toute association distinguée par des lignes ou paroles mystérieuses, inspire une horreur semblable à celle qu'on témoignait, au quinzième siècle, pour les prétendus sorciers. Il est impossible, disent les seïdes, ou

plutôt les sbirres du pouvoir, qu'un franc-maçon soit honnête homme, il a certainement des rapports diaboliques; s'il est étranger, il n'est venu dans le pays que pour en bouleverser l'ordre et l'harmonie, prêcher la révolte; c'est un misérable qu'il faut lapider et bannir sans pitié; enfin l'inquisition ibérique n'agirait pas avec plus de rigueur que ces esprits sauvages et soupçonneux. La bassesse de leurs penchans les porte à supposer le crime dans les intentions les plus inoffensives, et, subissant les terreurs de tout ce qui n'est pas établi par la justice, ils rêvent le péril là où rien ne songe à troubler leur sécurité.

On a presque généralement en Russie l'opinion que les Français et les Polonais sont les plus dangereux propagateurs des maximes libérales, aussi la plus active surveillance est-elle exercée sur leurs démarches. S'ils se rassemblent pour se rappeler le souvenir de la patrie, pour se faire illusion sur la distance qui les sépare du sol natal, si leur gaîté s'exprime par des chants nationaux, aussitôt la police met en campagne ses argus et ne leur donne aucun relâche qu'ils n'aient trouvé ma-

tière à criminaliser. Alléchés par l'espoir des récompenses, ils deviennent infatigables en recherches, inépuisables en impostures. Qu'ils trouvent ou inventent la culpabilité, que leur importe? Ce dernier moyen ne les rebute jamais. J'en parlerai plus au long dans le chapitre destiné à retracer leurs manœuvres.

Quelle grandeur de caractère, quelle franche loyauté d'âme ne faut-il pas aux libéraux de la Russie, nés Russes et nobles! Certes, si les apôtres encroûtés des pratiques féodales et de l'ignorance, doivent exciter le mépris et l'indignation, la reconnaissance, le respect sont bien mérités par ces hommes supérieurs qui bravent la ruine, l'échafaud pour inoculer des théories généreuses, relever tous ces fronts courbés devant la tyrannie et semer dans les cœurs flétris le noble amour de la liberté. Mais trop souvent leurs courageux efforts finissent par se briser contre les embûches de la perfidie; éblouis par les prestiges d'une si belle cause, ils ne voient pas le précipice que les agens d'un cabinet machiavélique viennent ouvrir sous leurs pas. L'aristocratie britannique est toute puissante aux

bords de la Néva; elle gouverne, fait et défait les tsars à sa volonté, et puis livre aux bourreaux les instrumens dont elle s'est servi lorsque leur destruction favorise ses calculs.

Cette influence se fait au reste apercevoir dans les moindres détails. A Saint-Pétersbourg, les Anglais peuvent tout se permettre sans être inquiétés. Leurs désordres, leurs opinions, dont ils ne font aucun mystère, ne sont jamais réprimés; ils ne connaissent d'autorité que celle de leur ambassadeur : elle est fort indulgente d'un côté et se fait trop bien sentir de l'autre.

J'avouerai pourtant que chez l'étranger et notamment en Russie, trop de nos compatriotes ont été porter des mœurs peu dignes d'admiration. Depuis 1815, le licenciement d'une nombreuse armée a rejeté au-dehors une foule de gens qui n'avaient pour avenir que les chances de la guerre. Privés dans leur patrie du métier qui les sustentait, sans ressources, beaucoup sans considération, ils se sont répandus en aventuriers partout où la fortune a semblé leur faire quelques promesses. Leur industrie, leurs manières n'ont peut-être pas toujours été bien capables de

donner une haute opinion de la nation française; mais au moins dans une classe plus relevée, on n'a pas vu des bras vendus aux ordonnateurs d'assassinats, plonger le fer ou verser le poison dans le sein des rois auxquels ils étaient venus demander asile! Et l'Angleterre se justifiera-t-elle de ces crimes? Effacera-t-elle des pages de son histoire les taches de sang faites par son infernale politique! Est-il besoin d'énumérer ses trames odieuses? Non, j'en appelle aux souvenirs. Le grand peuple au nom de qui furent commandées ces lâchetés, ces infamies, en a rougi lui-même : il ne faut en accuser que ses ministres.

La troisième nuance de parti dont il me reste à parler, est celle des hommes nouveaux échelonnés sur les degrés du trône, aspirant toujours à ses grâces, quoique revêtus d'emplois importans, soit dans l'armée, soit dans la diplomatie. Ceux-là, presque tous étrangers, ont pour devise éternelle : *Vive le Tsar quand même!* Qu'il professe tels ou tels principes, pourvu que leur fortune en soit bien traitée, il ne trouvera point en eux de contradicteurs. Mais loin que ses bien-

faits les attachent, l'estime qu'ils font de leurs services les persuade qu'ils ne sont jamais assez payés. Cet exemple a grand nombre d'imitateurs parmi les fonctionnaires subalternes envieux d'argent et de titres. Tous parlent à-la-fois d'amour, de fidélité, s'épuisent en protestations de dévouement et ne tremblent que pour eux au moment du danger. Celui qui n'a point d'égal, n'a point d'amis ; cet axiome est bien plus vrai là qu'ailleurs encore. On y abandonne le malheur avec la plus atroce ingratitude; mais l'astre qui se lève et répand sur ces misérables quelques-uns de ses rayons, est toujours sûr d'obtenir leurs hommages.

Cependant, malgré les machinations qui l'ont si fréquemment renversée, la couronne moscovite est moins difficile à porter qu'on ne l'imagine. Pour obtenir la paix, la tranquilité, il faut d'abord prendre une attitude imposante. Le discernement, l'expérience, la fermeté, sont indispensables. Malheureusement, les souverains de cette aride contrée en ont trop rarement fait preuve. Les règnes les plus longs, les plus heureux, ont été ceux des princes qui l'ont gouvernée avec une mâle

et constante énergie. Habiles dans le choix des hommes qu'ils honoraient de hautes attributions, tout se ressentait d'une impulsion généreuse. Les grands rouages de l'État, mus, activés par une main capable, travaillaient de concert à la gloire nationale, et montraient aux générations naissantes une route applanie pour marcher à de nouveaux succès. Une foule de talens se groupaient autour du génie; les lumières, les sciences, parvenaient à se communiquer; l'émulation, encouragée par une bienveillance auguste, avait un but fixe, honorable. Mais il n'en est pas ainsi maintenant: des vues étroites succèdent à l'élévation des pensées; l'absurde se reproduit, et tout retombe dans l'incertitude et la faiblesse. La Russie, depuis trente ans, ne fait et ne peut rien faire par elle-même.

Le pauvre peuple seul, toujours victime et réparateur des maux causés par la guerre, la disette, l'incendie, ne se plaint pas du destin. Les plus grands désastres n'abattent point sa confiance dans l'avenir; il prie Dieu, travaille et s'anime par des chants joyeux. Sa résignation est touchante, elle inspire un intérêt tendre à tout autre qu'à ses maîtres;

mais ceux-ci, devenus plus impitoyables à mesure que les ravages laissent des traces plus profondes, n'accordent aucun repos à ceux dont ils peuvent tout exiger. Ils stimulent par des menaces, récompensent par des supplices. Voyez avec quelle promptitude on a rebâti Moscou! Ne comptez pas les malheureux qu'on a fait travailler à miséricorde, et qui sont morts ou d'épuisement ou sous le bâton, ne voyez que la gloire de relever de somptueux palais, de montrer aux regards étonnés du monde une ville immense écroulée pour la perte d'un tyran, se relevant plus belle, plus majestueuse de cendres encore fumantes, et félicitez le patriotisme de la Russie! Qu'importent les souffrances de la multitude? la misère, le dénuement qu'elle éprouve? Les grands ont retrouvé le luxe de leurs habitudes, les voluptés qui leur sont nécessaires, il n'en faut pas davantage.

Résistant à l'exemple, s'enrichissant des vertus que réveille dans les nobles cœurs le hideux tableau du vice et de la cruauté réfléchie, il est encore des hommes bienfaisans et modestes qui se font bénir au milieu

de la corruption des autres, et rachètent le nom russe d'un avilissement universel : protecteurs secrets des opprimés, fidèles appuis de l'infortune, ils sont moins les ennemis du trône que les amis de la justice. On ne veut pas le comprendre ; et sous la dénomination de chefs de *carbonari*, le jésuitisme de cour les désigne à la défiance d'une idole trahie par ses plus fervens adorateurs. Enfin on peut dire qu'instrumens aveugles de sourdes et coupables menées, cédant toujours à l'ascendant de l'Angleterre, soit par leurs actes, soit par leur chute, Paul et Alexandre ont payé cher leur impéritie. Nous verrons le règne de Nicolas.



CHAPITRE V.

ÉDUCATION.

Dans beaucoup de familles russes nobles, il est d'usage de confier l'éducation des enfans à des étrangers. Ce sont, pour l'ordinaire, des Français, des Allemands, des Suisses qu'on charge de cet office, et qui prennent le titre d'*outchitelis*, ou gouverneurs. On ne se montre pas fort habile dans le choix de ces personnages. La préférence est toujours donnée à celui qui demande le moins d'argent, et dit savoir le plus de choses. Avec de l'impudence, on peut aisément se faire passer pour une merveille devant ces esprits superficiels, qui ne cherchent jamais à s'assurer si réellement on possède les talens qu'on se vante de réunir. Beaucoup de garçons perruquiers, tailleurs ou pâtissiers, chassés de leurs boutiques à Pa-

ris, ont été chargés de former *l'esprit et le cœur* de fils de boyards. Dieu sait comment ils s'en sont acquittés! Mais il suffisait qu'ils affirmassent pouvoir enseigner tout ce qu'on voulait, pour être crus et acceptés sur parole. Les gens timides et modestes ne font point fortune dans ce pays, mais les astucieux, les effrontés, sont sûrs de réussir.

Un jeune homme de ma connaissance, fort instruit et d'un esprit remarquable, fut mandé chez un seigneur qui voulait un précepteur pour son fils. Nouvellement débarqué, et peu familiarisé avec les usages, ses manières annonçaient quelque embarras, quelque défiance de lui-même. On lui fit l'énumération des qualités exigées pour occuper la place en question, il en fut effrayé (Aristote était loin de posséder autant de science qu'il en fallait ici). Mon compatriote n'eut pas la hardiesse d'affirmer qu'il était le prodige qu'on cherchait, il fut congédié et pris pour le plus grand des sots et des ignorans. Un figurant du Théâtre-Français lui fut préféré; il ne savait pas correctement deux mots de sa langue maternelle, mais l'assurance ne lui manquait pas.

J'ai vu de près quelques-uns de ces professeurs universels. Le mépris ou la pitié, voilà ce que la plupart devaient inspirer. L'un donnait de l'argent à ses élèves pour lui amener des filles esclaves dans sa chambre; un autre, portant plus haut ses vues, recherchait, pour se maintenir, les bonnes grâces de la dame du lieu. Celui-ci donnait aux demoiselles des leçons qui n'étaient point spécifiées dans le marché; celui-là, flatteur du patron, fumait, s'enivrait avec lui, et souriait d'assentiment à chaque propos bon ou mauvais qui sortait de sa bouche; enfin presque partout, d'un côté, je rencontrais ignorance, libertinage, ou bassesse; de l'autre, vanité imbécille et prétentions ridicules.

On est cependant plus difficile dans les familles d'une grande fortune, où l'on peut faire jouir celui qu'on emploie des avantages et de la considération dûs à son caractère. Des hommes, très-recommandables par leur mérite et leur savoir, n'ont pas dédaigné les offres qui leur ont été faites de veiller à l'éducation des enfans de personnes distinguées et d'un discernement développé. On a vu sortir des mains de ces honorables professeurs des

sujets qui, dans diverses carrières, ont fait la gloire et l'ornement de leur patrie. Cet exemple a trouvé, non des imitateurs, mais *des singes*. Chacun a voulu avoir chez soi des précepteurs à gages, mais la parcimonie ou l'impuissance des moyens n'ont retenu dans le pays pour ce genre d'occupation que des hommes incapables, et l'éducation y est demeurée essentiellement vicieuse; rien n'est approfondi, rien n'est raisonné. Vous parlez continuellement à des gens qui ont tout ébauché et rien appris : la preuve, c'est que les indigènes n'occupent que très-rarement les places d'une importance réelle dans le gouvernement. Ambitieux instrumens et très-humbles serviteurs du pouvoir auquel ils se sont vendus, les ministres, les ambassadeurs, les hauts fonctionnaires, les consuls même, comptent dans leur cathégorie grand nombre de Français, d'Anglais, d'Allemands, d'Italiens, tandis que les Russes proprement dits en sont, pour ainsi dire, exclus.

Dans les instituts du gouvernement règne la même impéritie. Des maîtres de tous genres y sont entassés : chacun à son tour y

professe machinalement les connaissances qu'il prétend posséder, et ne s'inquiète guère que ses élèves en retiennent quelque chose. Ceux-ci ont les oreilles tellement rebattues de leçons hétérogènes, qu'ils finissent par en devenir hébétés. L'enseignement mutuel de la débauche est le seul qui fasse de véritables progrès; la surveillance est si molle et si lâche! Aucune sollicitude ne fait sentir son influence, nul regard expérimenté, sage et capable d'imposer ne se porte sur ces établissemens qui, dirigés par d'habiles mains, pourraient devenir une source de prospérité pour l'État. Les Russes ont vu des universités dans le reste de l'Europe, il leur a fallu des universités; mais à quelles administrations sont-elles confiées! Quelle distance morale sépare ces instituts de notre École polytechnique et de nos principaux colléges! Il est à croire que nous conserverons long-temps notre immense supériorité sur ces prétendus Français du Nord qui ne savent nous imiter que dans nos ridicules.

Dès qu'un étranger est sans ressource, s'il n'a point de métier, s'il ne possède aucun genre d'industrie, pour peu qu'il sache lire,

il se fait *outchitel*, et trouve dans sa place les moyens de vivre et de s'entretenir assez commodément. Il n'obtient pas, il est vrai, des égards beaucoup plus délicats que ceux accordés à un premier domestique; on ne lui parle guère avec un ton plus flatteur, mais il ne doit pas y regarder de si près, si la nécessité et le sentiment de sa nullité lui imposent l'obligation de se soumettre à la seule condition qui lui soit propre. L'envie de briller domine par-dessus tout en Russie; quand on parle d'un seigneur qui entretient un *outchitel*, on lui suppose de la fortune; c'est pour cette raison qu'un si grand nombre d'entre eux louent de ces mannequins inutiles pour satisfaire le désir impérieux qu'ils éprouvent de faire autant de figure et d'étalage que leurs voisins. Dans le peuple, l'éducation se borne à apprendre à lire aux enfans qu'on destine à l'état ecclésiastique; les pratiques superstitieuses, celles de la servitude et de la ruse pour le trafic, voilà ce que les parens leur transmettent, et ce qu'ils retiennent le mieux. L'aristocratie est trop intéressée à cet ordre de choses pour favoriser la propagation des lumières; la civilisation

marche avec une extrême lenteur dans cet empire, où l'on ne verra régner de sages lois qu'avec l'accumulation des temps, et les généreux efforts d'hommes de génie, de philantropes qui n'apparaissent que trop rarement. L'empereur Alexandre avait un esprit qui s'effrayait de toute opération hardie; ses facultés morales ne sortant pas de la ligne vulgaire, ses actions étaient celles d'un caractère timide et soupçonneux. Observateur rigide de tout ce que la religion impose à l'extérieur, il croyait, par cette apparence de ferveur et d'humilité, affermir ses sujets dans la foi que Dieu se mêle incessamment de nos affaires, et leur persuader que les souverains de la terre sont ses élus. Tranquillisé pour lui-même, il aurait volontiers fait le bien pour la masse de la nation si, dans sa famille même, de terribles exemples ne lui avaient appris à quels périls on s'expose en froissant certains priviléges. Le *statu quo* lui parut préférable à des innovations qui auraient trop mécontenté la noblesse.

L'esprit superficiel des Russes ne les rend aucunement propre aux études sérieuses. Désireux en apparence de tout connaître, ils ne

s'arrêtent qu'un moment sur l'objet le plus capable de tenir l'attention captive. Le mauvais choix des personnes auxquelles l'éducation est confiée ne laisse pas espérer qu'une réforme salutaire ait lieu avant longues années. Leurs meilleurs officiers, leurs hommes les plus capables, ont été chez l'étranger puiser les connaissances qui manquaient au sol natal. Ces espèces d'émigrations, si humiliantes pour le gouvernement, ne lui ont pas donné l'idée de mettre à la tête de l'instruction publique de véritables savans. L'Angleterre, l'Allemagne et la France en sont assez fertiles; il n'y aurait que d'honorables propositions à faire pour attirer en Russie grand nombre de personnes de mérite en tout genre; mais les influences libérales!..... la science et la philosophie ne forment pas des esclaves; doit-on s'occuper de la gloire d'une nation dont l'abrutissement et la honteuse obéissance envers ses maîtres semblent exprimer de l'amour pour les fers dont on la charge?

Tant qu'un législateur animé d'intentions pures, doué de courage et de génie, ne viendra pas déraciner les vices que je viens de

signaler et donner une autre direction aux institutions générales, cette nation restera toujours misérable, et la supériorité d'instruction du reste de l'Europe lui fera constamment sentir qu'on n'est jamais fort quand on n'est pas habile. Reeleff sous la potence, après avoir senti le nœud qui devait lui donner la mort échapper et le laisser tomber à terre, se relève et dit en souriant aux témoins de son supplice, conspirateurs comme lui : « Eh bien! frères! que doit-on attendre d'un gouvernement où l'ignorance et la barbarie sont telles, qu'on n'y sait pas même pendre un homme proprement? » Il était plus satisfait de mourir libre que de vivre pour voir sans cesse l'avilissement de son pays.



CHAPITRE VI.

POPES ET RELIGION.

Le caractère le plus beau, le plus touchant qu'on puisse offrir à l'imagination, est celui de l'homme généreux qui, s'oubliant lui-même, n'a de pensée que pour les intérêts et le bonheur de ses semblables; qui, sans cesse à la recherche de l'infortune, ne l'approche que pour la secourir; dont le cœur inaccessible aux vanités, à l'ambition, à la haine, aux vengeances, voit un ami dans celui qui souffre : religieux avec les âmes tendres, philosophe avec les hommes éclairés, humain avec tous, c'est la vertu, c'est Dieu sur la terre.

Il est une classe d'hommes à qui ces qualités devraient être plus particulières, c'est celle des prêtres. Voués au culte saint, interprètes de la parole divine, appelés à con-

soler nos misères, à soutenir, à combattre nos faiblesses, d'où vient que si souvent ils violent cette vocation auguste devenue pour beaucoup un métier qui a son apprentissage, ses ruses, ses secrets, ses ressources, tout comme un autre! On oublie le but primitif pour ne s'occuper que des formes, et la désuétude dans laquelle on verra tomber les religions proviendra bien plutôt de la faute de leurs ministres, que d'une propension naturelle aux hommes à ne pas croire. Tout se vend dans le rit grec comme dans tant d'autres églises. Les dispenses, les indulgences, les absolutions, se paient suivant l'estimation de ceux qui tiennent ces marchandises et la fortune des acheteurs. Veut-on, par exemple, épouser sa cousine? En Russie, c'est un crime aussi grand que celui d'épouser sa sœur dans tout ce qui dépend du saint-siége de Rome; mais que ne peut-on faire avec l'éloquent métal qui persuade les consciences les plus scrupuleuses, avec l'argument irrésistible de l'honnête Basile!... Cinq, dix, quinze ou vingt mille roubles envoyés au grand-métropolitain, vous donnent facilement gain de cause : votre amour est légitimé par la

sanction de ce respectable monopoleur, et vous êtes délivré de toutes craintes; mais s'il arrivait qu'une union de ce genre eût été formée clandestinement par un prêtre du bas étage dont on aurait acheté pour un bien moindre prix le ministère et le silence, et que, malgré toutes les précautions, l'œil vigilant du haut clergé l'eût découverte, craignez ses foudres vengeresses! Les époux, aussitôt séparés que convaincus, iraient, chacun de leur côté, expier longuement dans un monastère le tort de n'avoir pas augmenté les revenus de celui qui pouvait les affranchir de toutes difficultés, et ce ne serait qu'à force d'argent qu'ils parviendraient à sortir d'esclavage.

Les nobles n'embrassant presque jamais cette profession, il est naturel qu'elle ne jouisse pas d'une considération bien grande. Les prêtres sont des fils de prêtres, se transmettant de l'un à l'autre leurs coutumes et leur ignorance : ce sont de nouvelles machines qui succèdent aux vieilles. Dans les villes, ils trouvent les moyens de vivre avec aisance, quelquefois même avec luxe; ils savent très-bien s'approprier les offrandes destinées à Dieu, et leur table en est mieux

servie; mais dans les villages, leur sort n'est guère préférable à celui du dernier paysan. Les rétributions de la piété sont fort minces, et le pasteur se voit toujours contraint de recourir à la charrue pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille.

Quand on se croit trop chargé d'iniquités, on fait venir un confesseur : celui-ci, sachant parfaitement qu'il n'est appelé que pour absoudre, et qu'il sera payé à cette seule fin, ne se montre pas fort difficile. Il n'est pas nécessaire de prendre plus de peine à lui faire le détail des fautes qu'on a commises, qu'il n'apporte d'attention à vous écouter, et le récit le plus bref est celui qui lui convient le mieux. Le maître et la maîtresse de la maison ayant achevé pour eux cette cérémonie, font ensuite nettoyer la conscience de leurs enfans et de leurs domestiques, et plus ils se sont aspergés d'eau bénite, mieux ils se croient lavés de leurs péchés; enfin, la communion arrive, et les voilà rentrés dans leur innocence baptismale.

Une chose digne de remarque et qui doit étonner, c'est que le respect dont les Russes sont pénétrés pour la religion n'en provoque

pas davantage pour les prêtres. Hors du service divin, on les traite presque à l'égal des valets : il est vrai qu'ils sont pour l'ordinaire ivrognes et grossiers; mais ne serait-il pas possible en honorant davantage le caractère dont ils sont revêtus, sans toutefois jamais les laisser tendre à la domination, de leur donner plus de dignité et d'en faire des hommes capables d'inspirer plus de considération? Ailleurs que Pétersbourg et Moscou, pendant les fêtes de Pâques, ils vont, accompagnés de chantres, dans les maisons opulentes, où, devant l'image du saint qui ne manque jamais d'être placée dans l'un des coins de l'appartement, ils entonnent les louanges du Très-Haut et célèbrent sa résurrection. On récompense ce pieux zèle par le don de quelques pièces de monnaie et de copieuses rasades d'eau-de-vie, de manière qu'après une demi-douzaine de pareilles visites, on est obligé de les porter chez eux ou de les laisser coucher dans la rue; spectacle fort édifiant sans doute pour les ouailles, mais auquel on est tellement habitué, qu'il ne produit aucun scandale.

Je suis désespéré de me trouver avec ma-

dame de Staël (dont personne plus que moi n'admire le génie), d'une opinion différente relativement à ce que la messe a d'attendrissant chez les Russes. J'avoue que mon âme n'y a pas éprouvé cette sensation délicieuse dont elle parle; le temple est chauffé, voilà ce qui est bien dans un tel pays, mais les cérémonies du culte ne m'ont paru que monotones et fastidieuses. L'office dure beaucoup trop long-temps pour des adorateurs toujours obligés de se tenir debout, et qui sont nécessairement détournés de l'attention qu'ils doivent à l'objet qui les rassemble par la fatigue de leurs jambes. Les personnes les plus ferventes ne se donnent pas un moment de relâche. Elles font aussi vite que possible le signe de la croix, s'agenouillent, se jettent la face contre terre et se relèvent pour recommencer encore. J'ai vu un dévôt faire cette manœuvre plusieurs centaines de fois pendant la durée de la messe, et ce front, qui s'était avec tant d'humilité courbé dans la poussière, ne pas rougir de commettre un vol en sortant du lieu témoin de ses actes de contrition. Toutes les fois qu'un filou fait quelque butin, il se signe en prononçant ces

paroles : *Slava bogou! chto niboude nacholl sévodni.* Gloire à Dieu, j'ai trouvé quelque chose aujourd'hui!

Les églises sont décorées avec beaucoup de luxe. Les murs sont très-souvent revêtus, dans l'intérieur, de plaques d'argent et de cuivre doré, enchâssant des reliques ou diverses figures de saints qu'on prendrait plutôt pour une représentation de l'enfer, tant elles sont laides et bizarres. Au couvent de Saint-Alexandre-Newski, à Saint-Pétersbourg, on vint une fois m'offrir à baiser l'image d'un bienheureux à qui l'on avait fait une tête de cheval. Je ne pus dissimuler ma surprise, et je demandai qu'on daignât me donner l'explication de ce prodige. J'appris que cet élu du ciel avait été pendant sa vie d'une beauté si éclatante, que, se trouvant trop exposé aux séductions d'un sexe dont il faisait l'admiration et le désespoir, il avait prié Dieu de lui envoyer en échange de ses charmes une laideur repoussante, et telle qu'il pût continuer en paix, à l'abri de toutes embûches mondaines, les exercices de piété auxquels le portaient ses penchans. Ses vœux furent exaucés, et le triste chanfrein d'une

rossinante remplaça bientôt le gracieux visage où se peignaient l'innocence et la beauté des anges. J'en vis un autre qui portait un bec de perroquet; mais comme j'avais trouvé pour le premier les raisons suffisantes et d'une grande clarté, je ne poussai pas plus avant mes questions.

Chaque église a son image de prédilection : c'est communément une madone avec son enfant. Cette image est censée un présent du ciel, dont elle est descendue; mais il faut croire que les peintres de là haut sont bien inférieurs en talens à ceux de la terre, car rien n'est plus ignoble, plus détestable de dessin et de coloris que ces grandes et vilaines figures, nées sous le pinceau de la friponnerie et enrichies par la superstition : l'or, les perles, les diamans étincellent outrageusement devant le malheureux esclave couvert des haillons de la misère. Un seigneur imbécille aimera beaucoup mieux gratifier l'église d'une émeraude de grand prix, que d'alléger les taxes de ses paysans; la cupidité lui persuade que ce moyen est bien plus efficace pour racheter ses péchés, et de vaines idoles accumulent des trésors quand

l'infortune réclame en vain des secours.

Si la Russie, qui se plaint de l'état désastreux de ses finances, voulait puiser dans les trésors des couvens et des églises, elle trouverait bientôt de quoi rétablir ses affaires; mais le gouvernement est bien loin d'avoir, ainsi que Pierre-le-Grand (auquel on ne peut pas reprocher de s'être formé à l'école de Voltaire), l'énergie nécessaire pour prendre une telle mesure. Quoique le bas clergé soit sans importance, l'anathême du grand métropolite ne manquerait pas d'être considéré comme la source inévitable des plus grandes calamités; et loin d'employer aux besoins généraux les richesses consacrées à un Dieu qui n'en a que faire, si quelque fléau destructeur menaçait la Russie, ce serait encore par d'absurdes sacrifices qu'elle chercherait à le détourner.

L'image dont la réputation est la mieux établie est sans contredit celle de Notre-Dame-de-Casan. On a donné son nom à la cathédrale de Pétersbourg, et ses miracles, dont toutefois elle est plus avare maintenant qu'au temps jadis, l'ont rendue l'objet d'une vénération inouïe. Grands et petits lui por-

tent leurs vœux, leur encens et leurs offrandes. Les ornemens dont elle est surchargée, les balustrades d'argent qui l'entourent pourraient faire la fortune de nombreuses familles; mais les actes de la superstition sont-ils autres que ceux de l'égoïsme! Ce n'est pas par la bienfaisance qu'une âme timorée ou coupable cherche à se soustraire aux châtimens qu'elle craint dans une autre vie : les ministres des autels savent trop bien diriger la charité! ils répètent sans cesse l'église!.... Le pauvre, mourant de faim, reçoit une obole, et le prêtre, chargé d'embonpoint, la pièce d'or; on laisse sur la paille une veuve et des orphelins, mais on décore pompeusement les temples, et le ciel est satisfait.

C'est à cette sainte mère de Dieu que les Russes on fait hommage des drapeaux conquis sur l'armée française, et du bâton de maréchal qu'ils ont trouvé dans un fourgon. Devant elle est le tombeau de Koutouzoff, regardé, après le général *Décembre*, comme le sauveur de la Russie. On invoque extraordinairement cette vierge dans les dangers; elle détourne la guerre ou procure la victoire; elle inspire les généraux et donne du

cœur aux soldats; enfin son pouvoir est illimité, et malheur à celui qui en douterait, la damnation éternelle serait le prix de son incrédulité!

L'empereur Alexandre, qui savait à quoi s'en tenir en matière religieuse, n'en croyait pas moins devoir donner à ses peuples l'exemple d'une dévotion régulière et profonde; il ne manquait jamais d'assister aux offices, même pendant ses voyages. Un jour qu'il entendait la messe dans l'église d'un pauvre village, il s'approcha comme de coutume du prêtre pour lui baiser la main; mais celui-ci, qu'intimidait la majesté impériale, se retirait en arrière, n'osant croire à tant de respect de la part de son souverain. L'empereur, impatienté, lui dit alors : « Veux-tu bien me donner ta main, *ïebo namat* (jean f.)? Il n'y eut plus moyen de résister à un désir exprimé avec tant de douceur, et la cérémonie se termina à la grande édification de chacun.

Enfin, parmi les causes générales du peu de vénération réelle qu'inspirent les prêtres russes, on doit mettre au premier rang leur ignorance extrême. Dans les deux capitales,

comme je l'ai dit, il est naturel qu'ils soient un peu dégrossis, et même qu'ils aient acquis les ruses qu'on apprend dans les grandes sociétés; mais dans tout l'intérieur, il n'en faut pas attendre autre chose qu'un machinal exercice de leurs fonctions, et l'héritage de préjugés révoltans pour le sens commun. Si cette classe d'hommes ne subit pas une révolution, il est à croire que, malgré l'esprit superstitieux qui règne dens la vaste contrée qu'ils habitent, ils n'y saisiront jamais le pouvoir.



CHAPITRE VII.

DES SUPERSTITIONS.

Nous ne sommes point assez forts pour marcher dans la vie sans craintes et sans espérances. Quoique rien ne révèle ostensiblement un Dieu, la barrière fatale où vont se briser les calculs abstraits de notre intelligence, ce vague immense dans lequel s'abîme avec effroi notre imagination, suffisent pour nous faire admettre la possibilité d'un agent suprême, dont les secrets sont d'une importance trop haute pour nous être communiqués, et qui ne veut signaler sa grandeur qu'en nous faisant sentir notre faiblesse. La raison peut accueillir ce système, et l'âme nous engage à l'adopter sans hésitation. Recherchant d'une si vive ardeur les traces de la vérité, l'appelant avec tant de constance, combien il serait affreux de mourir sans es-

poir de la jamais connaître!... Avec tant de science et de pensée, l'espèce humaine pourrait-elle bien n'appartenir qu'à la matière?... Non; sans doute, une destination plus noble nous est promise. Nous croyons à ce doux avenir, dans l'exaltation du bonheur comme dans les déchiremens de la souffrance; il ne faut donc point chercher à combattre un tel charme, car le sentiment peut être aussi de la raison.

Mais, pourra-t-on m'objecter, il faut convenir du moins que s'il existe un Dieu, il est loin, par ses actes, de mériter autant de reconnaissance et d'admiration que le vulgaire enthousiasme lui en prodigue. Il n'y a qu'une alternative : ce Dieu que vous proclamez est méchant ou n'est pas tout puissant. Il est méchant s'il a créé volontairement le mal; il n'est pas tout puissant si la nécessité l'a contraint de créer le mal. Supposez à un simple honnête homme, et pour un instant, des facultés sans limites; s'il s'avise de produire des animaux sensibles, on peut affirmer qu'il ne les organisera pas de manière à s'entre-détruire; leur bien-être général et particulier sera l'objet de toute sa sollicitude; il aimera

son ouvrage, il l'élevera au-dessus de la douleur ; l'homme serait-il donc meilleur que Dieu ? Certes, la gazelle sous l'ongle du lion ne saurait bénir la justice ou la bonté du créateur ; pourtant le lion qui dévore cette proie ne fait qu'obéir aux lois de la nature ; il y a donc dans une pareille ordonnance ou manque de pouvoir ou cruauté.

Je n'oppose rien à cet argument. Un homme de beaucoup de sens, a dit : « Otez l'immor-« talité de l'âme, et je vous soutiens que le « monde est l'œuvre d'un mauvais génie. » Cependant, malgré ce qu'il a d'imparfait, selon nous, l'arrangement de l'univers, devenant l'objet de profondes méditations, est encore assez imposant pour accabler l'audace de nos conjectures. Plus l'esprit se développe et s'instruit, plus on devient timide en fait de système. Les dilemmes de la philosophie matérialiste peuvent avoir quelque autorité dans la discussion ; mais dans la solitude et le recueillement, une voix bien plus éloquente parle à nos sens étonnés. Jetés et perdus dans le chaos des hypothèses comme sur une mer sans rivage, l'abattement et le désespoir succéderaient bientôt à l'orgueil, si nous ne

croyions apercevoir dans les cieux une ancre de salut.

C'est donc une témérité bien grande et bien ridicule que d'agiter habituellement de pareils sujets de controverse. Ils fatiguent sans que jamais une des deux parties porte la conviction vers l'autre; on ne s'en rapporte jamais qu'à ce qu'on éprouve. Depuis les sommités jusqu'aux dernières cathégories morales de notre espèce, je pense qu'il n'est point d'athée de bonne foi.

Mais ne pouvant comprendre l'essence de la divinité, s'efforçant enfin d'analyser sa substance, les hommes, toujours empressés de courir au-devant du merveilleux, ont été porter leurs adorations aux prestiges du charlatanisme. L'imposture a prêché, l'ignorance a cru sans examen, et comme tout ce qui traverse les siècles nous devient respectable, l'habitude nous empêche d'apprécier des dogmes que le bon sens ou d'autres préjugés auraient offerts à nos yeux dans leur monstrueuse absurdité. Les Grecs et les Romains n'étaient pas sans génie, comment se fait-il, pensons-nous, que ces nations éclairées sur tant d'autres points, modèles de tant d'autres

subdivisions du globe, aient pu si religieusement honorer de leur culte et de leur sacrifices de si vaines idoles! Nous sourions de mépris, de pitié, au nom de Jupiter tonnant, sans penser que ce qui captive aujourd'hui notre vénération subira probablement le même destin que l'Olympe du paganisme, ne laissant toutefois pas, à beaucoup près, des ruines et des souvenirs aussi pleins de charme et de poésie.

Considéré sous l'unique aspect de ses pratiques dévotieuses, de ses scrupules, des augures, des présages dans lesquels il a foi, un peuple fait aisément connaître le rang qu'il doit occuper dans la hiérarchie sociale. Imbu de fausses doctrines, communiquant à chaque génération naissante la lèpre d'un misérable fanatisme, il n'en faut attendre que des actions d'esclave, des bassesses, des violences et jamais la dignité de mœurs qu'inspirent les hautes et nobles pensées résultant d'une sage éducation. Cette gerbe de vices que la superstition secoue parmi les hommes ne se reproduirait pas avec tant d'activité si les gouvernemens s'occupaient d'en détruire les racines. Une pareille tâche est moins difficile

qu'on ne l'imagine; il ne s'agit que de s'opposer aux empiétemens d'un clergé toujours avide de pouvoir et de richesses, en lui donnant pour chefs, non des saints, mais des philosophes, des législateurs éclairés; de ne point tolérer de congrégations mystiques; d'intimider par une inflexible sévérité toute manœuvre étrangère aux prévisions administratives de l'état; enfin d'établir une police honorable et paternelle dont la surveillance ne fasse trembler que la dégradation et l'hypocrisie; mais trop souvent pour notre malheur les souverains que le sort nous impose donnent eux-mêmes le spectacle des plus inexcusables travers, et presque jamais des intentions généreuses ne s'unissent dans leur âme au courage de persévérance qui parvient à réformer les abus.

Aucun pays assurément ne présente autant que la Russie le prodigieux assemblage des inventions fantasques, employées pour interroger l'avenir, prévenir les embûches, amasser de l'or, nuire à ses ennemis, guérir les maladies, assurer la paix de son âme dans une autre vie, etc. Il n'est point de couvent de moines fripons qui n'ait le pouvoir de

faire accourir les habitans de toute une province, en attribuant à telle relique de sa façon telle ou telle infaillible vertu. Ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que de semblables farces, continuellement répétées, ne finissent point par lasser la crédulité. Nul événement ne saurait arriver par une cause naturelle, c'est toujours une puissance occulte qui l'a produit, c'est elle qu'il faut remercier ou fléchir. Sans doute l'Espagne et l'Italie nous offrent de bizarres tableaux de la folie humaine sous ce rapport; ce mélange, ces contrastes d'inclinations vicieuses et de piété, ont de quoi nous surprendre, mais ils s'expliquent par la véhémence des passions qu'excite le climat, tandis que la Russie ne peut être admise à fournir cette excuse : tout y est factice, emprunté, si ce n'est la ruse et la sottise. Le trait suivant suffirait pour en donner la preuve.

Un paysan fort pauvre, chargé de famille et de peines, n'obtenant de son seigneur aucun soulagement, se faisait remarquer depuis quelques semaines par la ferveur des prières qu'il ne cessait d'adresser à la madone d'un

monastère gorgé de richesses. Certain soir, effacé dans une ombre mystérieuse, il laissa le frère gardien fermer sur lui les portes de l'église, et se promit d'accomplir un projet qui devait merveilleusement rétablir ses affaires et dont il avait long-temps, je crois, médité les conséquences.

Au-dessus des terreurs de ses pareils, resté seul avec la madone toute resplendissante de pierreries, il prit son couteau et détacha fort adroitement les deux yeux de cette image, tant de fois vainement implorée, et dont les prunelles étaient représentées par de gros et superbes rubis. Possesseur de ce trésor, qui contentait son ambition, il attendit le jour, préparé à tous les interrogatoires s'il était pris, mais animé par l'espoir de se confondre à la foule des fidèles qui, dès le grand matin, remplissait l'église, et de s'échapper ensuite ; ce qui lui réussit.

En apparence la désolation, en secret la fureur des bons pères, furent inexprimables. On se mit inutilement en quête du coupable ; le frère gardien fut bâtonné, condamné au jeûne, au cachot ; il eut beau supplier, réclamer la pitié, en faveur de son innocence,

demander grâce, le chapitre fut sourd à ses cris comme la madone outragée demeurait aveugle à ses larmes.

Mais le bonheur ne peut se cacher. Le nouvel enrichi, pressé de jouir, avait reçu d'un estimable juif de sa connaissance, quelques centaines de roubles en échange de ce qui en valait des milliers, et commençait à faire de plus fréquentes visites au cabaret qu'à la maison du Seigneur. L'ivresse est expansive; il se trahit, fut traîné devant le redoutable chapitre, qui, vu l'énormité du forfait, voulut en convaincre l'auteur en public; c'était tout ce que demandait l'accusé.

Vénérables pères, dit-il, après s'être signé et prosterné vingt fois le front jusqu'à terre, je suis un grand pécheur, un grand misérable, mais le ciel a pitié de nos égaremens, nous ne l'implorons pas en vain, aurez-vous moins de clémence que lui?

— De la pitié pour toi, coquin, scélérat, sacrilége! dit le prieur; le knout, la marque, les mines.....

— Hélas! mes pères, reprit-il d'un air piteux, j'ai une femme et quatre enfans à nourrir, mettez-vous à ma place.

— Nous savons ce que c'est, dirent quelques moines; après.

—Le respectable et gracieux boyard, à qui j'appartiens, ne s'inquiète guère de ce qui me reste après ma redevance payée.

— Est-ce une raison pour voler l'église, âme damnée que tu es? Ne sais-tu pas que rien n'est plus sacré que les biens de l'église?

—Voler l'église! moi, voler l'église! mes pères, y pensez-vous? s'écria-t-il, en se signant de plus belle. C'est de ce crime dont on m'accuse!... que Dieu me soit en aide!... Une telle abomination pourrait-elle bien m'être imputée!... Croyez-vous en la sainte Vierge Marie, mère de Jésus, mes pères?

A ce nom les moines se signèrent à leur tour, et s'écrièrent : Peux-tu bien le demander?

— N'a-t-elle pas mille fois exaucé vos prières?

— Cent mille fois, dirent les moines.

— N'a-t-elle pas opéré des miracles?

— Un nombre infini, dirent les moines.

— Eh bien! mes pères, si je vous disais que, touchée de ma misère, attendrie par mes vœux, après avoir obtenu le pardon des

fautes de ma vie, la Vierge a daigné me signaler sa protection, en me faisant présent de ses yeux; penseriez-vous que cela lui serait impossible?

Les moines demeurèrent interdits.

— Oui, mes pères, je n'ai fait qu'exécuter les ordres de la sainte Vierge Marie; si j'en impose qu'elle me démente; mais plutôt consultez votre sagesse et votre foi, oseront-elles affirmer qu'un tel acte de bienfaisance n'est pas au pouvoir du ciel?

—Les moines se retirèrent pour délibérer et revinrent bientôt déclarer qu'en effet la chose était possible. Une opinion contraire aurait trop blessé leurs intérêts; mais, dirent-ils à l'auditoire, si jamais la Vierge ou d'autres saints avaient la fantaisie de faire à quelqu'un de vous de pareils cadeaux, souvenez-vous que nous vous défendons expressément d'accepter. L'accusé fut libre et considéré comme un pénitent certain d'obtenir le paradis. Ceci n'est point un conte inventé, c'est de l'histoire positive. L'astuce du voleur et l'adresse des moines échappèrent à l'obtuse pénétration de ces malheureux serfs dont l'abrutissement assure l'obéissance, et

firent des dupes même parmi des seigneurs qui ne laissent pas d'avoir une fort haute opinion de leur esprit.

Sans songer à quel point ils insultaient et dégradaient la divinité, tous les peuples du monde en ont façonné des emblêmes, et se sont servis d'interprètes encore plus familiers pour lui porter sans relâche l'expression de leur malaise. Cette vague inquiétude, ce besoin indéfinissable d'émotions, ce concours de capricieux désirs, conséquence naturelle de l'ignorance, a jeté les Russes dans tous les excès de l'absurde. Je ne saurais dire ce qu'on éprouve après avoir étudié quelque temps dans ce pays, même les classes privilégiées auxquelles la fortune a permis d'acquérir les connaissances qui, partout ailleurs, donnent de l'essor à l'intellectualité, assainissent le jugement et purifient le caractère. Nulle démonstration, fût-elle mathématique, ne peut arracher de leur esprit le joug des préjugés les plus révoltans. J'ai rencontré des personnages dont les dehors pouvaient faire bien présumer de leur sagacité, m'entretenir gravement des prodiges enfantés par la formule d'une invocation, l'arrangement de telles

lettres de l'alphabeth ou l'intercession de telles reliques. D'autres m'affirmaient que dans certains châteaux habitaient de petits démons privés, dont l'influence était précieuse, m'en décrivaient les vêtemens, la taille, les occupations habituelles. J'imaginai d'abord entendre répéter quelque vieille tradition écossaise, mais bientôt je pouvais me convaincre que les narrateurs puisaient dans leur propre fonds, et qu'ils étaient soumis à toutes les chimères d'une imagination frappée de vertige.

Les Russes ont quatre carêmes dans le cours d'une année. Pendant le temps de leur durée, il n'est sorte de privations auxquelles le peuple ne se soumette. Les riches achètent des dispenses ou se les permettent secrètement; mais les pauvres n'ont ni le pouvoir ni la volonté de braver les ordonnances de l'autel. Il résulte de ces coutumes pitoyables et dangereuses les graves accidens qu'on en devait prévoir, c'est-à-dire qu'après un régime si rigoureux la voracité n'a plus de bornes, et que réellement il meurt grand nombre de ceux qui font tout-à-coup succé-

der aux austérités du jeûne tous les excès de l'intempérance.

La médecine, dont les découvertes peuvent être d'un si grand secours entre des mains prudentes, n'est professée, dans les provinces et les campagnes, que par des empiriques qui partagent avec les sorciers les profits d'un monopole aussi honteux qu'impudent, établi sur l'imbécillité des croyans. Jamais la véritable science ne saurait être encouragée là où l'imposture effrontée est sûre d'obtenir une influence beaucoup plus étendue que le mérite; la vie de ceux qui ont recours à l'art des prétendus Esculapes est donc fort aventurée, et le serait bien davantage, si l'on ne fondait pas encore plus d'espérances sur les talismans, les prières, les offrandes à l'église, que sur la vertu des moyens pharmaceutiques. C'est bien moins la maladie qu'il faut combattre que l'esprit malin dont elle annonce la présence et les œuvres. Si quelques rêves pénibles, effrayans, viennent agiter un être souffrant, semblables aux furies d'Oreste, ce sont des légions de démons qui se sont emparés du malheureux. Aussitôt on cherche à détruire le phil-

tre par des philtres. Les sorciers accourent, on leur prodigue l'or et les promesses, et l'on attend avec anxiété de leurs machinations ténébreuses une guérison qui n'arrive souvent que par le seul effort de la nature. Les cosaques, les Tartares de Crimée, qui ne sont pas assurément ce qu'il y a de moins civilisé parmi les hordes tributaires et sujettes de la Russie, ont une foi singulière dans tout ce qu'ils ne peuvent comprendre. Loin de chercher à les ramener au positif, leurs chefs flattent ces penchans fantasques en en donnant eux-mêmes l'exemple. Platoff ne paraissait jamais à l'armée sans avoir des sorciers à sa suite : ils étaient chargés de conjurer les périls, de détourner les projectiles qui pouvaient être dirigés sur leurs maîtres, de veiller pareillement à la sûreté de quelques officier honorés des affections particulières du spirituel hettman. Si la campagne était heureuse, on louait, on récompensait les sorciers; mais, dans le cas contraire, ils étaient impitoyablement fustigés. C'était cependant des généraux, des hommes chargés de guider aux combats quantité de milliers d'hommes qui montraient un pareil idiotisme! Ils n'a-

vaient pas assez de tact pour sentir que ceux qui auraient pu les garantir des balles et des boulets auraient pu sans doute beaucoup plus facilement se garantir eux-mêmes des coups de bâton.

Lorsque la mort vient à frapper un noble regretté de sa famille, pour lui donner une marque certaine d'intérêt, on paie deux pleureurs, chargés de réciter continuellement pendant six semaines, dans la chambre du trépassé, des prières qui doivent assurer le repos de son âme, et lui mériter le séjour céleste. Ces deux stipendiés se relèvent toutes les six heures, et sont attentivement surveillés; car si la moindre interruption suspendait le cours de l'oraison, adieu son efficacité, il faudrait tout recommencer.

Avant l'inhumation, on a soin d'entourer le front du mort d'un ruban ou d'un papier où sont représentés des saints ou des anges, afin que cet aspect éloigne le démon. Puis, à l'imitation des anciens, on dépose dans le cercueil quelques alimens, de la petite monnaie et le certificat des assistans, constatant qu'ils pardonnent au défunt les offenses qu'il peut leur avoir faites pendant sa vie.

Les riches paient fort cher le droit d'être enterrés dans les cimetières des couvens célèbres. Ils s'y croient en bien meilleure odeur de sainteté qu'ailleurs, et mettent souvent de côté, et long-temps d'avance, des sommes considérables pour subvenir aux frais de leurs funérailles. Ce ne sont point des vertus qu'il faut rigoureusement pour mériter le ciel, une existence toute chargée de vices, d'infamie et d'argent, jette son faix aux portes du tombeau, et monte glorieusement au séjour des élus. Jamais les médecins de l'âme ne sont embarrassés de guérir quand on paie bien leurs visites et leurs médicamens; les saintes huiles lavent toutes les souillures; un moribond s'en va tranquille s'il a pour passeport une bonne absolution.

Toutefois, malgré l'apparente vénération que les Russes en général ont pour les objets religieux et consacrés, un voleur, fût-il saisi *flagrante delicto*, commence toujours par protester de son innocence, en appelant son saint patron à témoignage. Les preuves les plus convaincantes ne peuvent lui arracher l'aveu de sa faute; il se signe, invoque le ciel, fait mille sermens, et vous étonne par

l'assurance de son visage et de ses paroles à nier un fait de la dernière évidence. Le bâton interroge avec plus de fruit, mais il faut qu'il s'escrime long-temps : alors les dénégations cessent et la restitution commence. J'ai vu le valet-de-chambre d'un général, ayant profité d'une absence de son maître pour s'emparer de quantité d'effets et les mettre en gage, soutenir sans trouble une accusation accablante, chercher dans ses réponses à tourner les soupçons contre les autres domestiques de la maison, en jurant son âme et Dieu qu'il souffrirait plutôt le martyre que d'avouer une action à laquelle il était tout-à-fait étranger. Si tout ne s'était pas réuni pour le convaincre, son audace aurait été couronnée d'un plein succès. On le citait pour sa piété fervente, et jamais on ne l'aurait supposé capable de pousser le blasphême aussi loin. Ce ne fut qu'à force de coups et de menaces terribles qu'on parvint à lui arracher la vérité : il désigna la cachette de l'argent prêté sur les objets de son larcin : elle contenait environ cinq cents roubles, c'était une fortune pour un homme de sa sorte.

Comment nommer cette religion ? Ce n'est

pas manque de foi dans les saints et Dieu même qui les fait insulter ainsi, c'est bassesse d'imagination, abrutissemcnt de pensée. « Je vous brûlerai de l'huile, de la cire ou de l'encens, j'emploierai la médiation de vos prêtres, disent les Russes aux puissances du paradis, et vous me pardonnerez. » A Rome, on vouait une hécatombe, mais les divinités de ce temps-ci sont moins exigeantes, il n'y a que leurs ministres dont les prétentions ne changent que pour s'accroître.

Le jour néfaste ou plutôt le jour malheureux des Russes est le lundi : nulle opération, aucun voyage ne s'entreprend ce jour-là sans crainte des plus grands accidens; presque personne n'est affranchi de ce préjugé : il règne impérieusement dans toutes les classes, entrave les rapports et produit beaucoup d'inquiétudes. Qu'un navire mette à la voile et fasse naufrage, qu'une voiture parte et et soit attaquée par des brigands, il en devait être ainsi, leur sort était inévitable s'ils se sont mis en route le lundi.

Les maréchaux ferrans sont là, comme jadis dans nos campagnes, en possession de recettes magiques pour guérir les animaux

malades. Lorsqu'un cheval laissé dans les pâturages est attaqué de coliques, les paysans ne font aucun doute qu'il ait avalé le diable sous la forme d'un serpent, aussitôt les conjurations de se mettre en avant; il en arrive les effets qui sont dans la nature. On applaudit en cas de réussite, on ne se plaint pas si l'on échoue; le diable était le plus fort, il n'est pas humiliant de ployer sous ses embûches. Les mêmes procédés sont employés contre les épidémies, ce sont des *sorts*, des maléfices, dont rien ne saurait délivrer; si ce n'est l'opposition d'une puissance occulte, supérieure à la première.

Les cuisines de toutes les maisons sont, dans quelques provinces, infectées d'une espèce de scarabées noirs, longs d'environ un pouce, qu'on nomme *taracanes;* tout révoltans qu'ils sont par leur figure, leur nombre et leurs habitudes, on se garde bien de les détruire; ce sont eux qui assurent la richesse du logis; plus ils pullulent, plus il y aura abondance d'argent. S'il arrive cependant qu'ils envahissent par trop, surtout en hiver à cause de la chaleur qu'ils recherchent, n'osant les mettre à mort par des moyens vio-

lens, on leur abandonne la place et laissant tout ouvert pendant quelque temps, le froid pénètre et les tue. C'est le seul moyen qui soit en usage, tout autre serait d'un présage funeste.

Une chose assez bizarre, que les naturalistes ne peuvent expliquer, c'est que les pies n'osent approcher de Moscou; on n'en voit jamais aux alentours de cette ville, elles s'en tiennent toujours à trois ou quatre lieues de distance, au moins, et l'on m'a fort assuré qu'il était impossible d'en élever *intra muros;* ne pouvant me rendre compte de cette singularité, j'en demandai le motif; la réponse fut partout précise et satisfaisante : ces oiseaux ont été bannis à perpétuité par une sainte image qu'ils ont offensée; j'ai le malheur de ne point me rappeler le crime qu'on leur impute.

Les pigeons sont au contraire fort en honneur : nourris avec autant de soin que les oies sacrées du Capitole, révérés comme les hiboux d'Athènes, le peuple voit en eux une représentation du Saint-Esprit, et pourrait être réduit aux dernières extrémités de la famine sans toucher à cette substance divine.

Moins scrupuleux, les oiseaux de proie s'en accommodent volontiers et c'est un grand bonheur pour les maisons.

Dans de certains endroits on consulte comme par tradition le vol des corneilles, les nuances de leurs cris; ce sont des avertissemens dont on sait profiter, des présages de maux dont il faut tâcher de se garantir. Le hasard me fournit un jour l'occasion de remarquer l'intelligence de ces oiseaux; ils s'étaient abattus en grand nombre dans un jardin qu'ils dévastaient; je voulus les chasser, ils s'élevèrent au-dessus de ma tête laissant un de leurs petits, faible encore, embarrassé dans des broussailles, je m'en saisis; jamais plus vives expressions de chagrin et de fureur ne se firent entendre; toutes les corneilles s'accordaient à m'accabler de malédictions; nonobstant cela, j'emportai ma capture et la mis en cage; pendant plus d'un mois, je fus poursuivi dans toutes mes sorties par les père et mère de mon prisonnier; quelque habit que je prisse, quelque moyen que j'employasse pour me déguiser, ils me reconnaissaient, m'accompagnaient au loin, bravaient la menace d'un fusil et ne cessaient

de réclamer leur enfant, je pris le parti de le rendre à leur tendresse. On voulut me persuader qu'il me serait arrivé de grands malheurs si j'avais résisté plus long-temps.

Il est rare que l'on construise un édifice, une maison de quelque importance, sans avoir, au préalable, fait chanter la messe sur le terrain qu'un de ces bâtimens doit occuper; on y enterre aux quatre coins une pièce de monnaie bénite, cela préserve d'une foule de calamités.

La veille de Noël, les jeunes filles de chaque village se rassemblent dans la salle d'une des plus grandes chaumières, et là, traçant un cercle avec de petits tas de grains, elles placent au centre un coq mis à la diète depuis vingt-quatre heures. Le préférence du coq désigne celle qui doit être le plutôt mariée; ensuite on lui présente de l'eau : s'il boit beaucoup, l'époux ne manquera pas d'être un ivrogne; s'il chante, c'est un signe de félicité conjugale.

Les cartes ont aussi beaucoup de vertu prophétique; plus d'une imagination agitée par des désirs ou des craintes les consultent avec foi profonde. Enfin, tout ce que les rêveries

de l'ignorance peuvent créer de fantômes pour se procurer des sensations nouvelles se trouve aggloméré dans ces têtes informes. On verra dans la suite de cet ouvrage à quels dangers, à quels crimes mêmes, les superstitions des Russes les exposent.



CHAPITRE VIII.

POLICE.

Certes, dans toute société, rien ne serait plus salutaire qu'une surveillance éclairée, active, animée par l'amour de la chose commune: répète qui voudra que l'homme est né bon. S'il en était ainsi, puiserait-il dans le contact de ses pareils toutes les passions, tous les vices qui le dégradent? Son intérêt n'est-il pas toujours à ses yeux le droit le plus légitime? Pressé par d'impérieux besoins, malgré le frein même de lois terribles, il revient à sa nature, dérobe ce qu'il peut, arrache ce qu'on lui refuse, immole sans pitié ce qui s'oppose à ses projets de rapine; et, si parfois plus calme, il songe au bien-être de ce qui l'approche, ce n'est jamais qu'après avoir assuré le sien. Il faut donc que chaque individu concoure à réprimer chez les autres des inclinations qu'il partage peut-être, mais qui

peuvent tourner à son détriment. Les institutions conservatrices sont, comme chacun sait, l'ouvrage des faibles contre le fort; on ne promet d'aider son voisin que stimulé par la crainte d'avoir besoin de son secours, et le meilleur code possible n'est que l'enfant d'un égoïsme bien entendu; on appelle cela de la justice, et je l'admets, car il apprend à respecter au dehors ce qu'on aime à voir respecter chez soi. Aussitôt les propriétés établies, il était naturel d'aviser aux moyens de les préserver d'insulte, mais c'était parmi les hommes choisis dans la classe des possesseurs qu'il fallait continuer à choisir les délégués, et non remettre à des mercenaires un dépôt qu'ils sont toujours prêts à piller. On défend mal des intérêts étrangers, des priviléges dont les avantages sont pour d'autres. Ces champions, dont le zèle veut paraître si dévoué dans le gouvernement des affaires publiques, font souvent payer bien cher leurs prétendus services : ce sont renards prêchant la sobriété et demandant force dindons pour prix de leur éloquence.

Tout acte subversif de l'ordre voulu, contraire à ce qu'on est convenu d'appeler la

morale, doit tendre nécessairement à détruire l'harmonie relative dans le corps social organisé. Pour se garantir mutuellement des abus de la force ou de la ruse, et maintenir les principes dans leur intégrité, on a institué secondairement, sous le nom de police générale, un comité de surveillance, agent des lois, à l'investigation duquel chaque citoyen se soumet en lui confiant la garde de sa personne et de sa fortune. Comment se fait-il qu'un poste qui, dans l'origine, n'a dû être occupé que par les plus sages et les plus honorables, soit maintenant envahi par des gens tarés et flétris? J'ai peine à le comprendre. De nos jours, ce qu'on appelle un *mouchard* n'est guère mieux placé dans l'opinion que les coupables objets de ses recherches habituelles. Le voile, qui nous cachait la composition en France de ces gardiens des mœurs, est déchiré. Chose étrange et cruelle! que ce soit à des misérables surgis de la corruption la plus révoltante qu'on abandonne l'arbitraire sur la liberté!.... Vous avez les tribunaux, pourra-t-on me dire; oui, sans doute, mais s'ils me déclarent innocent, qui me dédommagera des violences et de la captivité

provisionnelle? Combien de vexations cachées, dont les victimes sont dans l'impuissance de se plaindre ou n'osent le faire! On sait trop bien étouffer les cris des malheureux! Ah! si du moins on avait remis à des cœurs honnêtes, indépendans, un ministère si délicat, les erreurs seraient pardonnables; mais il semble que partout le pouvoir ait dit à cette inquisition, amie des ténèbres, commise par lui et non par ceux qui la devraient nommer : « Sers-moi, que le reste ne t'inquiète. »

Le département de la police russe est confié à un militaire ayant grade de général et qui prend le titre allemand de *ober politzmeister,* grand-maître de police. Celui qui occupe cet emploi apporte ordinairement dans son administration tout le despotisme qu'il exerçait envers les soldats. Les grands ne s'embarrassent guère de son autorité; mais les petits le redoutent et le paient pour en être épargnés. Il a sous ses ordres, savoir :

Trois colonels, maîtres de police, pour les trois grandes sections du département de la police ;

Onze majors de police pour les onze arrondissemens de la ville ;

Trois, quatre ou cinq *quartals* ou juges de paix par quartier ou section d'arrondissement, lesquels ont chacun un aide et un scribe ;

Une foule d'espions.

Dans chaque arrondissement de la ville, est une maison surmontée d'une tour, qu'on appelle siége, où loge le major de police, et au sommet de laquelle est toujours placée une sentinelle du corps des pompiers, qui veille nuit et jour pour avertir dès que le feu se manifeste quelque part. Dans cette tour se trouve une prison, dont je décrirai tout-à-l'heure l'usage.

Au coin de chaque principale rue est établie une baraque qu'on nomme *boutka*, habitée par trois hommes qui ne sont ni de la classe civile, ni de la classe militaire, mais une dégénération de l'une et de l'autre; on les appelle *boutechniks* ou guéritiers. L'un d'eux se tient debout à la porte, armé d'une hallebarde, veille au maintien de l'ordre, sépare ou arrête les querelleurs, crie la nuit de quart d'heure en quart d'heure, pour

prouver qu'il fait son devoir, et chaque fois que des voitures ou des traîneaux sont prêts à se croiser, afin d'éviter les accidens pendant l'obscurité. Un autre, renfermé dans la boutka, dort ou s'occupe à préparer le *schthi* (espèce de gruau) ou le kacha (choux écrasés), leur nourriture éternelle. Le troisième parcourt les rues, entre dans les cabarets, furète de tout côté pour tâcher de trouver quelques délinquans qu'il retient s'ils n'ont point d'argent, qu'il relâche s'il en est payé. Il ramasse les ivrognes, après avoir eu le soin de les dévaliser, les mendians non autorisés, les gens sans passeport, ceux qui se battent, etc., et les conduit au siége, d'où, quand leur affaire est instruite, ils sont menés en laisse, hommes et femmes, escortés par quelques soldats, à la maison dite de correction. Pour ceux qui sont seulement coupables d'ivrognerie, on se contente de les marquer à la craie d'une croix sur le dos, et de leur faire balayer les rues pendant quelques jours. Les *boutechniks* s'emparent également des filles publiques sans asile, qu'ils jettent pêle-mêle dans la même prison que les hommes dont on conçoit que les mœurs doivent tirer une

grande édification. La plupart de ces malheureuses, trop souvent infectées de maladies incurables, les communiquent à leurs compagnons, aux soldats qui les gardent, et, rejetées des hôpitaux, y envoient ceux pour qui leur infamie, leur misère et leur malpropreté n'étaient pas une assez puissante cause de dégoût.

Tout ce qui ne porte ni épaulettes, ni collet brodé est sujet aux vexations des boutechniks. Un étranger trouve-t-il sur son chemin une personne victime de quelque accident, il doit bien se garder d'écouter le sentiment d'humanité qui le porte à la secourir : on l'accuserait de l'avoir volée, et ce privilége appartient aux boutechniks. Ils commenceraient d'abord par arrêter l'officieux, le conduiraient au siége, où on lui ferait passer la nuit en fort mauvaise compagnie avant d'être interrogé ; s'il s'avisait d'opposer la moindre résistance, les boutechniks ne manqueraient pas de faire retomber sur son épine dorsale le traitement auquel la moindre autorité du pays peut les condamner eux-mêmes.

Depuis l'échelon le plus bas jusqu'au faîte,

la police compose une classe méprisée que les personnes qui se respectent se gardent bien de recevoir. Cette tourbe s'engraisse aux dépens des boutiquiers, des cochers de place, des marchands ambulans, des saltimbanques, des filles publiques, et chacun de ces petits exacteurs extorque le plus qu'il peut en glanant sur le domaine du grand-maître. Il n'est sorte de bassesse que, pour quelques roubles, on ne puisse leur faire commettre. Voulez-vous, par exemple, prendre le divertissement de faire bâtonner un cocher malhonnête? vous le pouvez en glissant de l'argent dans la main du commissaire, à moins toutefois que l'adverse partie ne préfère s'exécuter d'une somme plus forte que celle que vous avez donnée; car alors, sa cause devient la meilleure du monde; mais il est rare que ce dernier cas arrive. Les hommes du peuple sont si faits à cette espèce de correction paternelle, qu'une heure après l'avoir reçue, il ne paraît pas que leur mémoire ou leur dos s'en souvienne.

Dès que l'élévation du rang ou l'extrême obscurité ne peuvent soustraire aux investigations machiavéliques de la police, il faut

avoir grand soin de conserver toujours par devant soi une somme suffisante pour argumenter, en cas de malheur, surtout si l'on est étranger. Lorsque, par suite de mesures trop souvent arbitraires, vous êtes conduit par-devant l'un de ces petits suppôts, vous voyez d'abord son front se rembrunir, tous les muscles de sa figure s'efforcer de prendre une contraction menaçante. Sa voix âcre ne sera point avare d'injures; il vous les prodiguera avec cette libéralité d'insolence qui n'appartient qu'aux être abjects, tout étonnés de se trouver du pouvoir. Mais faites briller à ses yeux quelque argent, donnez-lui la certitude de voir passer dans sa bourse le contenu de la vôtre, ce nez qu'il portait si haut va descendre jusqu'à terre; son attitude dédaigneuse fera place à l'air le plus respectueux; il s'excusera avec la dernière humilité d'avoir pu se méprendre, vous reconduira avec une extrême politesse, en attendant qu'une autre occasion vous ramène à son tribunal pour vous rançonner de la même manière.

Dans les cérémonies publiques, le grand-maître actuel de la police, nommé Glatkoff,

qui ne passe pas pour un modèle de sobriété, parcourt la ville à cheval, suivi de quelques gendarmes et d'un cosaque; jetant sur ce qui l'environne des regards farouches, il semble chercher sa proie; fronçant le sourcil, faisant arrêter et quelquefois châtier ceux qui ne se découvrent pas à son aspect, triomphant d'avoir fait rentrer dans la file la voiture d'un grand seigneur qu'il pense avoir humilié, il rentre enfin chez lui tout boursoufflé d'orgueil, ayant l'air de se dire : « Je suis quelque chose de considérable ! »

Tous les soirs, les officiers subalternes de police se rassemblent chez le major d'arrondissement, pour faire leur rapport. Celui-ci va se réunir ensuite à ses collègues, chez le grand-maître, lequel, muni de ses notes, se rend chez le gouverneur militaire, qui juge en dernier ressort ce qu'on trouve convenable de lui présenter. Tous les jours, excepté le dimanche, le grand-maître de police donne audience d'une heure à trois. L'usage immodéré qu'il fait du brandevin ne lui permet pas souvent de donner à ses arrêts toute l'équité désirable. Ils varient à raison de la dose de liqueur dont il a lesté son

vaste estomac. Rien de curieux comme ces audiences où il ordonne de se taire chaque fois que l'on parle, et de parler chaque fois que l'on se tait. Les vapeurs spiritueuses qui voilent ses regards l'empêchent souvent de distinguer le sexe et l'âge des personnes qui ont le malheur de se mettre en rapport avec lui. Il y aurait une foule d'anecdotes singulières à raconter sur ces méprises. Alors on n'entend sortir de sa bouche qu'une espèce de mugissement sourd et confus; les réclamans, pour qui ce langage est inintelligible, se retirent à-peu-près aussi avancés qu'ils étaient venus, à moins que les satellites de service ne comprennent au geste, comme le faisaient jadis ceux de l'estimable général Despinois à Paris, que cela veut dire *en prison ;* ce qui est exécuté avec un zèle et un empressement rares.

Ce noble caractère est admirablement secondé, il faut le dire, par la légion des chenapans qui l'entourent. Depuis son secrétaire intime, dont je regrette d'avoir oublié le nom, jusqu'au dernier de ses valets, il n'est personne qui ne fît pendre père et mère pour se rendre agréable au grand-maître, et tâ-

cher d'attraper de l'argent, des croix ou des médailles. Le contact de ces hommes avilis est horrible. On deviendrait misantrope en appuyant quelques jours ses regards sur le tableau de cette perfidie servile, de cette bassesse hypocrite toujours prête à écraser le faible pour assouvir les passions du puissant. Ce sont les limiers du crime, mais malheur à l'innocence s'ils n'éventent pas leur proie naturelle! l'ogre est insatiable, peu difficile sur le choix des alimens, on lui jette ce qu'on trouve, il dévore, il est satisfait.

Pour citer un exemple entre mille, bien que je me propose de revenir sur ce sujet, je prends ce qui s'offre d'abord le plus fidèlement à mon souvenir; on ne m'accusera pas d'exagération après avoir fourni de telles preuves. On jouait, au petit théâtre de Saint-Pétersbourg, l'opéra de *Jeanne d'Arc*. Une actrice charmante, madame Vandenbergh, faisait sa rentrée par le rôle principal. Madame Brice, épouse du directeur, remplissait celui de Dunois. La première fut accueillie avec des applaudissemens unanimes et mérités; la seconde, manquant d'ailleurs de talent, envieuse, comme il arrive assez sou-

vent chez ces dames, du succès de sa rivale, oubliait dans les souffrances de la jalousie le personnage qu'elle devait représenter, et n'entendait, chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, que des murmures désapprobateurs. Exaspérée, n'y tenant plus, elle s'avance enfin audacieusement, impose silence à l'orchestre, et dit en s'adressant au public : « Messieurs, depuis quelque temps je m'aperçois que je n'ai plus *celui* de vous plaire : finisse mon rôle qui voudra, je me retire. » Un propos d'une telle inconvenance indigna généralement; un aigre coup de sifflet retentit dans la salle. L'actrice le méritait bien. Dans tout autre pays, on ne l'aurait probablement pas tenue quitte à si bon marché; mais chez de si grands observateurs de la décence, siffler est rigoureusement défendu, pour de bonnes raisons sans doute, et l'on mérite la corde quand on enfreint cette loi, fût-ce pour châtier un acteur insolent. Aussitôt un essaim de mouchards se mit en quête du coupable. Personne ne l'avait vu commettre son abominable action, personne ne pouvait l'indiquer. Il fallait cependant le trouver, monseigneur de la police ne badi-

nait pas; on prit au hasard. Le sort échut à un jeune négociant français, nommé Jules Gallois, qu'on jeta provisoirement dans un cachot, malgré ses protestations réitérées. Après le spectacle, ordre fut donné de comparaître devant le redoutable Glatkoff. Voici littéralement le discours de ce digne magistrat: *Eh bien! cochon de Français, ta race maudite ne peut donc pas nous laisser en repos? nous en purgerons la Russie; on te chasse, coquin; fais tes préparatifs de départ; je te donne jusqu'à demain.* L'accusé, protestant toujours son innocence, suppliait qu'au moins il lui fût accordé le temps de régler avec ses débiteurs pour des sommes assez considérables, effectif de sa fortune; refus désespérant accompagné de nouvelles imprécations. Reconduit en prison et s'abandonnant à toute la douleur et l'indignation que pouvaient faire naître de tels procédés, il vit bientôt paraître un certain baron Boskan, Polonais d'origine, animal rampant à cent faces, caméléon changeant à chaque nuance de pouvoir, qui, d'un ton perfidement appitoyé, vint lui dire : «Je sais votre malheur, pauvre jeune homme, personne n'y prend

autant de part que moi, et je viens pour vous donner un conseil salutaire. Le général ne veut sans doute que vous effrayer; reconnaissez-vous coupable du délit dont on vous accuse, signez cet écrit rédigé par moi, où vous paraissez faire un aveu repentant de votre faute; on sera satisfait et vous serez libre; (sur un moment de répugnance et de doute) allons, n'hésitez pas, je suis sûr de votre innocence, mais songez qu'il s'agit pour vous de grands intérêts! Persuadez-vous donc, mon cher ami, que le seul désir de vous obliger m'a conduit ici.... Bien! j'aime cette confiance; au revoir,. bonne nuit; demain, vous aurez de mes nouvelles. »

Muni de cette pièce de conviction, l'infâme, enflé de sa réussite, épanoui de joie, courut montrer à son digne chef la preuve irrécusable du forfait. Dès lors, il était permis de frapper; le châtiment était légal; on pouvait mettre sous les yeux de l'empereur, l'évidence qu'on ne s'était pas trompé d'individu. Pourtant, à force d'argent jeté à toutes les viles mains qui se tendaient avec l'air de protéger, M. Galloiso btint quatre jours de répit pour vaquer à ses affaires, accompagné d'un

sbirre dont il fallut encore payer largement les moindres complaisances. Mais un terme si court était loin de suffire pour arracher le montant d'obligations qui, dans cette circonstance, n'en devaient paraître que plus sacrées. En aucun temps les Russes ne se pressent de payer, bien moins encore lorsqu'ils savent leur créancier malheureux et dans l'impuissance de les importuner. Enfin, malgré le crédit et la généreuse sollicitude d'une dame de haute distinction (la comtesse Schouvaloff), à laquelle il est doux d'offrir un hommage de reconnaissance, le délinquant, ou prétendu tel, banni comme un conspirateur du territoire de l'empire, y laissa pour vingt-cinq à trente mille francs de ses dépouilles. Qu'arriva-t-il à madame Brice? Rien. Les femmes savent toujours se tirer d'affaire, et c'est une si belle chose que les protections !

Ainsi que dans les autres branches de l'administration, les employés de la police ne reçoivent qu'une solde fort minime. Beaucoup d'entre eux cependant ne laissent pas de faire bonne cuisine et de s'enrichir : on conçoit par quels moyens. Dans toutes les oc-

casions de nuire, ils montrent une activité sans bornes, afin d'être agréables au moteur qui les fait agir. Comptant leurs services par le nombre de leurs délations, on pourrait dire par celui de leurs infamies, et vieillis dans cette sphère inique, comme la plupart n'ont été tirés que de la classe plébéïenne ou parmi des étrangers, rebut de leur nation, on leur accorde la noblesse héréditaire, quelquefois même des terres et des esclaves, et toujours force décorations. Dans ce pays, où le régime n'est que pour l'avantage de quelques-uns, où l'on ne travaille que pour le maître et ses parasites, où jamais la voix de l'opprimé ne peut se faire entendre devant un tribunal intègre pour y demander justice, les ressources de celui qui se sent lézé sont toutes en lui-même. La vengeance veille, mais ne réussit pas toujours, car les traîtres se glissent partout et se gardent bien d'épargner ceux dont ils ont surpris l'imprudente confiance. Au lieu de remédier à ces plaies par une législation impartiale et forte, les moyens de la violence paraissent en toute hypothèse les plus sûrs. Une foule de choses ignorées du monarque lui sont attribuées,

comme émanant de ses intentions; de généreux défenseurs des droits du faible, s'élevant au-dessus de leurs propres intérêts, méditent des projets de changement, dont la non réussite amène les sanglantes catastrophes dont l'histoire de Russie reproduit sans cesse l'effrayant tableau. Cet empire semble le sol natal des conspirations, et je crois qu'il en doit être ainsi dans tout gouvernement dont on bannit l'équité.

Les ministres, le gouverneur militaire de Pétersbourg ont aussi leur police. Celle-là, plus relevée, plus secrète, éparse dans les salons dorés, dont l'entrée ne lui est accessible qu'à la faveur du voile dont elle couvre le but de ses visites, cherche, par des avances habilement insidieuses, à se faire livrer l'opinion des étrangers qu'on y rencontre. Le sens en est rapporté à-peu-près aussi intact que le serait une liqueur passant par la bouche d'une vipère. Des Allemands, des Italiens, des Français même, je rougis de l'avouer, déshonorés dans leur patrie, viennent là s'employer à ces odieuses manœuvres. Leur abjection répond de leur zèle : ce garant suffit aux marchandeurs de conscience, surtout



quand ils ont le pouvoir de punir des stipendiés infidèles à leur cause. Si, prenant ombrage d'une réunion trop souvent formée, on veut se débarrasser de tous les membres qui la composent, on court à l'empereur : *Sire, une conspiration est découverte!* Aussitôt les arrestations, le bannissement et souvent pis. Accusé ou convaincu, vous êtes à la discrétion de vos geoliers.

Enfin, pour donner une idée de ce que sont en Russie les gens de police, employés comme ressorts secondaires, je ne saurais mieux les comparer qu'à ces chiens amenés au Nouveau-Monde par les Espagnols, lors de sa découverte, lancés sur des malheureux sans défense, instruits à les déchirer pour satisfaire les regards ou la cupidité de leurs maîtres, et flattés et récompensés en proportion de leur ardeur pour le sang, de leurs ruses et du nombre de leurs victimes.



CHAPITRE IX.

ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

On dit que le Russe est imitateur, rien n'est plus vrai; il veut avoir et faire de tout, même des lois, sans consulter ni son état politique, ni sa position morale, ni ses moyens. Nation informe et vaine, qui, tremblante sous ses maîtres, accablée du poids de ses fers, se suppose au-dessus des peuples civilisés, elle me représente ces enfans qu'on habille en soldats et qui se croient forts et capables jusqu'au moment où les verges viennent châtier leur orgueil. Le Russe heureux n'hésite pas à proclamer ses institutions les meilleures du monde; vexé, il en sent tous les vices et se plaint, mais sans être écouté. Imbus des maximes les plus révoltantes, les hommes du pouvoir ne conçoivent de droits que les leurs. Bien que, d'une bouche impu-

dente, ils osent quelquefois parler de justice, la seule dont ils respectent les arrêts et prônent l'incorruptible impartialité est celle dont la balance penche toujours du côté de leurs prétentions. *La nation, c'est moi*, dit le tsar; *la nation, c'est nous*, disent les nobles. Ils n'ont point tort de penser ainsi; eux seuls ont de l'importance, le reste n'est qu'un vil et misérable troupeau dont on ne s'occupe que pour calculer ses produits.

Supposons en Russie des lois sanctionnées et promulguées comme garantie des droits reconnus de chacun et de tous, on s'apercevra bientôt qu'en ce qui concerne la classe pauvre et laborieuse, tout ce fracas n'est qu'une atroce dérision, et d'autre part, un surcroît de moyens offert à la friponnerie juridique. Je vais m'expliquer.

Des débats sur quelque affaire contentieuse s'engagent-ils entre des membres de la noblesse, les plaideurs n'examineront point, avant d'entamer le procès, si leur cause est ou n'est pas raisonnable. Persuadés qu'ils peuvent acheter le succès, ils calculeront seulement les sommes qui leur seront nécessaires pour corrompre leurs juges. Le plus

donnant sortira toujours victorieux de la lutte. On ne prend nul soin de déguiser ces turpitudes; elles sont si fort de coutume qu'on en parle comme de chose tout-à-fait innocente. La profession d'avocat, ailleurs si honorable, n'est ici qu'une dégoûtante singerie. On ne l'emploie que pour paraître observer rigoureusement les formes; car l'office et les talens de ces prétendus organes du malheur sont aussi nuls que le tribunal qui les écoute est impur.

Secondement, dans un pays où l'homme séparé de la classe à qui tout se rapporte, est considéré comme propriété, là où il ne peut posséder à son tour ostensiblement qu'autant que ses maîtres le lui permettent; sujet à leurs caprices, exposé à se voir arracher le fruit de ses labeurs, s'il amasse, c'est pour enfouir et s'éviter la peine de réclamer ce dont il n'obtiendrait jamais, la restitution. Tout ce qu'on a cru devoir faire en sa faveur se borne à la répression du droit de vie et de mort qu'avaient jadis sur lui les boyards dont il dépendait; mais ce vain simulacre de philantropie n'en impose point à l'observateur, et le paysan ne trouve d'assurance

réelle contre ses jours que dans l'avarice de son seigneur qui, le considérant comme valeur foncière, ou plutôt comme bête de somme, balance à le sacrifier. Dans l'intérieur, où les domaines sont vastes et loin de tout rapport avec les autorités légales, les gentilshommes font ce qu'ils veulent. Si l'un d'eux, dans une brutale irritation, préfère le plaisir de la vengeance au tribut que peut lui apporter un esclave, rien ne l'empêche, à l'occasion du moindre grief et même sans alléguer aucun motif, de châtier l'objet de sa colère, de façon à ce qu'il meure, non sous les coups, ce qui est défendu, mais des suites du supplice.

En matière criminelle, traitée régulièrement, on opère par enquête; une commission spéciale est nommée à cet effet. C'est sur les renseignemens donnés par le juge d'instruction que la sentence est rendue. Point de débats, point de défense. On voit assez combien ce mode est vicieux; à l'exception des cas extraordinaires, tels que la haute trahison, les condamnations à mort sont fort rares. Ce supplice est remplacé par celui du knout, de la marque et de l'exil aux

mines de Sibérie; mais je ne distingue qu'un raffinement de barbarie dans ce soi-disant acte d'humanité. Ne vaut-il pas mieux perdre la vie que de la conserver pour la maudire sans relâche? Le néant n'est-il pas mille fois préférable à l'existence de celui qui n'a pour présent et pour avenir que des tortures?

Le supplice du knout tire son nom de l'instrument qui sert à l'infliger. C'est un fouet long de quelques pieds, fort dur et armé de petits crochets de fer. Celui qui doit le subir est attaché par les pieds et les poignets, de manière à présenter le dos. Il reçoit ordinairement quarante-un coups, dont chacun arrachant la peau laisse des traces profondes et ineffaçables. Après cette opération, on lui imprime la marque sur le front, les deux joues et le menton; naguère encore on lui enlevait les ailes des narines avec des tenailles; ce complément d'horreur n'a plus lieu maintenant. Traîné mourant dans un cachot où l'on ne prend nul soin de panser ses blessures, s'il a le malheur d'y survivre, c'est pour être conduit aux mines, espèce d'enfer où l'espérance ne pénètre jamais.

N'est-il pas à regretter que la justice des

hommes ait cru devoir employer des moyens semblables pour punir le crime et jeter l'effroi dans l'âme de ceux qui le méditent? On n'a pas cru la mort assez redoutable; les tortures les plus révoltantes, les angoisses les plus prolongées ont été offertes aux regards des peuples, afin de servir d'épouvante au bras armé par la haine ou poussé par la cupidité. Législateurs prévenus, au lieu de songer à des mesures terribles, faites aimer la vertu à ceux dont les destinées vous sont confiées, et que votre exemple soit leur guide! Amollis par les voluptés, au sein de toutes les profusions dans vos demeures brillantes, l'image de celui qui souffre ne vient point s'offrir à votre pensée; tendez-lui donc du pain ou craignez qu'il ne vous l'arrache. L'infortune de l'homme n'est pas toujours de sa faute; il y a du malheur dans la nature. Tel, que des refus inhumains vont exaspérer, seul appui de sa famille, aurait béni vos secours et vous-mêmes; des enfans affamés l'attendent, il en aurait été l'orgueil, peut-être, vous voulez qu'il en devienne l'opprobre! Qui sait à quel égarement le désespoir peut l'entraîner? Vous le traitez en

criminel; le criminel, c'est celui qui reste sourd aux prières du pauvre qui l'implore. Songez-y bien, heureux et puissans de la terre, une grande responsabilité pèse sur vous! vos jugemens ne sont pas infaillibles.

Admettons maintenant qu'un innocent soit condamné à l'affreux supplice que je viens de décrire: jeté et oublié dans les profondeurs d'un abîme, privé pour jamais de la lumière du jour, ne respirant qu'un air chargé d'émanations délétères, et portant sur son visage l'empreinte quatre fois répétée d'un fer brûlant et réprobateur, quel sera l'état de son âme!... Quand il parviendrait à s'échapper du gouffre qui le renferme, comment franchir ces immenses déserts qui le séparent du reste des hommes, et s'offrir à leurs regards saisis d'horreur à son aspect? Combien de fois n'appellera-t-il pas comme un bienfait la mort à son secours? Ah! je le répète, il aurait bien mieux valu la lui donner que de le frapper d'un pareil anathème!

Excepté dans le militaire, le vol n'est presque jamais puni ainsi que le prescrivent les lois; le Russe y est trop enclin, il

n'y aurait jamais assez de bagnes. Les seigneurs ayant en main la justice distributive, font administrer à leurs serfs ou valets infidèles, de cinquante à cinq cents coups de baguettes, selon l'importance du cas. On appelle cela donner les battoges. S'il y a plusieurs coupables, les battans deviennent souvent les battus à leur tour, et se repassent l'instrument de correction. J'ai vu un seigneur irrité contre deux de ses domestiques, n'ayant rien sous la main pour les châtier, leur ordonner de se prendre aux cheveux et de se donner réciproquement de grands coups de poing dans le nez; ils obéirent et le maître criait toujours : *Plus fort, coquins, plus fort!* Leur sang inonda bientôt leur visage, leurs yeux étaient enflés et meurtris; pourtant, une demi-heure après, ils s'entretenaient aussi amicalement que s'il ne s'était rien passé que de très-naturel. Triste condition de l'esclavage, qui dégrade l'homme au point de le rendre insensible aux outrages les plus révoltans et le ravale à une condition plus vile, plus abjecte que celle de la brute!

La sollicitude du gouvernement accorde à chaque prisonnier vingt-un copeïks (quatre

sous un centime) par jour pour sa subsistance et ses besoins de tout genre. Il faut avoir la preuve que ces malheureux sont absolument dénués de toute autre ressource pour se faire une idée de ce qui suffit à l'existence matérielle de l'homme. Un pain noir comme de la suie, quelques oignons et de l'eau, voilà toute leur nourriture. Ceux dont la prison donne du côté de la rue, à travers leurs barreaux, tendent aux passans des mains décharnées et suppliantes; mais le montant des aumônes qu'ils reçoivent ne leur est jamais d'un grand soulagement. Là, comme partout, l'homme opulent détourne ses regards importunés du tableau de la misère, et le pauvre n'est secouru que par celui-là qui est presque aussi pauvre que lui.

Le sort des détenus est beaucoup plus affreux que l'imagination ne saurait se le représenter : la terre et le pavé, voilà le seul lit qu'on leur accorde. Point de paille, rien pour se couvrir, même pendant la rigueur des plus grands froids. Ils s'entassent pour dormir et s'échauffer mutuellement. Employés à des corvées dégoûtantes, le plat du sabre ou le bâton sont les stimulans avec

lesquels on essaie de leur donner de l'activité quand la force leur manque pour remplir la tâche imposée. Aussi, leurs yeux cavés, leur teint plombé, leurs lèvres livides et frémissantes, attestent-ils les traitemens barbares qu'ils endurent. Il ne faut point qu'un prévenu espère, là, trouver les ménagemens qu'on doit à celui qui peut être déclaré innocent : confondu avec les condamnés, il ne semble plus à ses surveillans faire partie de l'espèce humaine. La moindre plainte échappée lui attire un châtiment. Aussi, voit-on ces malheureux étouffer jusqu'à leurs soupirs et baiser les pieds de leurs bourreaux, non pour en obtenir quelque faveur, mais pour les supplier de ne point aggraver leurs maux.

Il ne faut pas davantage qu'une personne arrêtée se flatte de l'espoir de faire parvenir au pied trône ses humbles réclamations. Quel que soit le peu d'importance de ce dont on l'accuse, on ne lui permettra jamais d'écrire : sa prison devient le secret le plus rigoureux. A-t-elle de l'argent, on aura grand soin de l'en débarrasser sous le prétexte qu'elle pourra l'employer à corrompre ses

gardiens. On ne lui accordera pas même la faculté d'en consacrer une partie aux moyens d'adoucir les rigueurs de sa captivité, soit en se procurant une nourriture meilleure, soit à l'acquisition d'une couche moins sale et moins malsaine que le sol infect qu'elle foule. Les livres lui seront pareillement interdits ; on craindrait qu'elle ne reçût par-là, des avis du dehors et n'en fît passer à son tour. La seule distraction qu'il soit en sa possibilité de prendre est de passer son temps en prières, ce qui est fort utile sans doute, mais non pas toujours bien récréatif.

J'ai eu l'occasion de voir un vieux Polonais enfermé depuis cinq ans, sans qu'on eût d'autre reproche à lui faire que d'avoir eu l'audace de présenter à l'empereur Alexandre une supplique pour obtenir sa réintégration dans quelques biens dont on l'avait frustré. Ruiné complètement par les rapines des déprédateurs en titre, il se trouvait hors d'état d'acheter sa délivrance. L'empereur, qui avait renvoyé l'affaire à ses ministres, n'eut probablement pas connaissance de l'acte arbitraire exercé contre celui qui venait lui demander justice. Le crédit des oppresseurs l'emporta,

Sans jugement, sans motif, une prison qui paraissait devoir être perpétuelle, fut le résultat des démarches de ce vieillard, qui priait Dieu du matin au soir et du soir au matin, sans que Dieu l'eût encore exaucé. Réduit au dernier degré de la misère, abandonné de tout dans le monde, l'espoir d'une autre vie le soutenait.

Pitt, de célèbre mémoire, répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi certain officier avait été destitué, que c'était parce que sa figure déplaisait au roi : voilà tout-à-fait l'image de la justice en Russie. Quand le tsar veut se débarrasser de tel ou tel personnage, il en fait dire deux mots à l'oreille du grand-maître de la police, qui, dans l'espace d'une heure, fait enlever sans aucun éclat la personne mise à l'index. On la transporte en toute diligence, soit en Sibérie, soit au Kamtschatka, sans que jamais elle puisse s'assurer du motif de son exil. Qu'arrive-t-il de ces mesures violentes? Des représailles terribles. La vengeance, épiant le moment opportun, va d'un culte faux et d'un trompeur encens enivrer l'idole jusqu'à ce qu'elle puisse la briser.

Je n'établirai point ici de discussion profonde sur la forme de gouvernement qui convient le plus à tel ou tel peuple, matière grave sur laquelle on a long-temps parlé sans trop se comprendre. Mais je ne saurais trop m'empêcher de remarquer combien est, non seulement absurde, mais intolérable, l'autorité d'un seul homme qui s'intitule *seul maître* de cinquante millions de ses semblables. Ne faut-il pas, en effet, que l'un soit bien téméraire et les autres bien sots? J'admets, je désire même que toute grande société ait un chef; je veux encore qu'il soit héréditaire, afin que cette place, occupée régulièrement, étouffe chez une foule d'ambitieux le désir de dominer par le trouble et les dissensions; mais comme il ne me paraît nullement prouvé que ce chef puisse être toujours leplus éclairé, le plus sage, le plus exempt de passions orageuses de ceux qu'il est appelé à gouverner, il faut nécessairement que la loi soit plus forte que lui. Immuable appui de l'équité, frein puissant de la malveillance, la loi n'a point de flatteurs pour l'abuser et la corrompre. Et de combien de viles ambitions un trône absolu n'est-il pas entouré! Ici, jamais

une remontrance courageuse ne s'oppose à la volonté suprême dictant l'erreur ou l'injustice : c'est à qui sera le premier esclave. *Tel est le bon plaisir du maître*, répète à l'envi la tourbe de cour, et celui qu'on adore si bassement ne s'aperçoit pas que tout cet échafaudage de grandeur le conduit souvent à la roche tarpéïenne.



CHAPITRE X.

DE L'HOSPITALITÉ CHEZ LES RUSSES.

Ce serait une grande erreur de croire que les Russes en général partagent ce noble sentiment, transmis de génération en génération chez quelques peuples d'Orient, qui leur fait respecter dans un hôte malheureux jusqu'à leur plus mortel ennemi, l'aider, le secourir de tous leurs moyens, le protéger au péril de leur vie. L'hospitalité si vantée des Russes par quelques Français, qui ne voyaient en effet dans leur patrie qu'égoïsme et parcimonie, se borne à donner à manger principalement à ceux qui n'en ont pas besoin, puis à des complaisances qui les divertissent. Les plaisirs de la table sont de nécessité dans un pays où l'esprit est sans ressources et les arts sans développement et par conséquent sans estime. Ceux dont la tête se fatigue ai-

sément de la pensée se persuadent que plus on vit matériellement, mieux on remplit le but de la nature; mais comme la capacité de l'estomac finit par se refuser aux désirs de la gourmandise, on cherche des préservatifs contre la léthargie des momens arrachés aux voluptés de la bouche, des distractions qui dispensent de réfléchir. Les choses nécessaires à la vie animale sont de si peu de valeur pécuniaire en Russie que nourrir une personne de plus dans une maison qui entretient vingt ou trente domestiques fainéans, n'est pas faire un grand sacrifice. Le boyard retiré dans sa campagne, qui voit chaque jour lui montrer les mêmes objets, lui apporter le même ennui, quelque resserrées que soient les bornes de son esprit, ne négligera pas l'occasion d'éprouver une impression nouvelle. Un étranger se présente, il est accueilli : il pourra peut-être, par des récits, rompre la monotonie habituelle des lieux qui l'ont reçu, épargner quelques bâillemens au maître, et lui faire trouver quelques heures moins longues. Mais dès que le nouveau venu ne saura plus captiver l'attention, il rentrera dans la foule obscure des commen-

saux ordinaires ou subalternes de la maison. N'obligeant à aucune gêne, à aucune dépense, qu'il parte, qu'il reste, cela n'importe guère; tout retombera dans la stagnation accoutumée.

S'il fallait se soumettre à quelque travail pour acquérir ce qu'ils dissipent, les Russes ne se montreraient pas si prodigues. Leur maison n'est jamais un asile ouvert à l'infortune; c'est un lieu dans lequel ils réunissent d'abord ce ux quipeuvent leur être utiles par leur crédit, ensuite les parasites qui parviennent à se rendre agréables à force de révérences et de marques de respect. S'ils obligent, c'est avec ce précepte métaphorique, que *la main qui donne est au-dessus de celle qui reçoit*, et pourtant qui plus qu'eux sait la tendre! Leur vanité ne prend pas la peine de se couvrir du masque de la bienfaisance; ils donnent par charité, dans l'acception insultante du mot seulement; aussi la gratitude qu'inspirent les services qu'on en reçoit est souvent un pesant fardeau. D'ailleurs il ne règne d'ordre presque nulle part. Quand les dépenses qu'un noble a faites l'ont mis dans l'embarras des dettes, il s'en tire en

doublant, en triplant la charge de ses paysans ; il faut donc bien se garder d'exalter le mérite d'une action avant de connaître le but qui l'a dirigée et les sacrifices qu'on s'est imposés pour la faire : dès-lors les éloges seront plus rares et plus réservés.

Dans les grandes villes, lorsque six personnes composent une famille, neuf ou dix couverts sont mis aux heures des repas, afin qu'il s'en trouve pour les personnes qui surviennent accidentellement; on les reçoit, comme je l'ai dit, parce que cela n'entraîne presque aucuns frais, et que d'ailleurs les parasites de profession font tout ce qu'ils peuvent pour se rendre agréables à celui qui les traite. Des gens enseignent le français, qu'ils ne savent point, quoiqu'ils se donnent pour littérateurs; des maîtres à danser, regardant leur métier comme le plus excellent des arts, des barbouilleurs s'annonçant comme peintres, des musiciens, des professeurs d'escrime vont s'asseoir aux tables les plus somptueusement servies, mangent, boivent, disputent et s'efforcent d'égayer, ou tout au moins d'occuper l'amphytrion. Après le dessert, chaque talent se met à contribu-

tion : le poëte lit ses vers, qui n'ont pour l'ordinaire ni sens ni mesure; le danseur fait une dissertation chorégraphique; le chanteur des gargouillades; le maître en fait d'armes démontre une botte secrète; le peintre dit que madame a réalisé le beau idéal et trace de son portrait une esquisse détestable; le virtuose prend sa flûte et joue des airs qu'on n'écoute pas, mais qu'on trouve délicieux. Ces farces durent jusqu'au moment où le sommeil gagne les maîtres du logis, qui se retirent dans leur appartement pour digérer en philosophes, mollement étendus sur un canapé en attendant l'heure du thé ou du spectacle. On conçoit que les artistes distingués ne vont pas ainsi faire les saltimbanques pour l'appât d'un dîner chez de pareils Mécènes. Ils savent respecter un titre qu'une foule de gloutons avilissent. Ces derniers, cuirassés contre l'opinion, sourds à toutes les humiliations que prodigue le caprice, vont de maison en maison promener leur bassesse, recevoir ici les louanges d'un sot, ailleurs les rebuffades d'un joueur qui a perdu la veille, mais toujours rechercher le plus grand plaisir qu'ils connaissent, celui de lester amplement leur estomac insatiable.

Encore faut-il bien remarquer que les plats étant toujours présentés d'abord aux personnes les plus considérables de la compagnie, il arrive souvent que rien ne reste pour les derniers, de manière que ceux-ci ne peuvent fonder l'espoir de leur dîner que sur les mets dont on aura fait le moins de cas, et voient avec douleur l'assiette qu'ils ont devant eux rester vide pendant toute la durée d'un service; mais leur voracité rattrape bientôt le temps perdu. L'exemple qu'ils ont eu sous les yeux n'a pas manqué de leur profiter; ils s'efforcent à leur tour d'engloutir de manière à ne laisser que le moins possible à ceux qui desservent. On voit qu'une pareille ordonnance ne doit pas être très-flatteuse pour l'homme de mérite qui n'a ni croix ni titres nobiliaires; il se verra toujours relégué au bas bout de la table, où les valets ne lui apporteront que ce dont les autres n'auront pas voulu; car si l'on témoigne beaucoup d'égards aux gens dont on espère quelque chose, en revanche on ne s'occupe aucunement de ceux qui n'ont accumulé ni brevets ni décorations. Ils sont admis bien moins par l'estime que l'on fait de leurs talens que comme

flatteurs, protégés ou bouffons : on s'en amuse quand on n'a rien de mieux à faire; on les congédie dès qu'ils importunent. Accepter un tel caractère n'est pas le signe d'une âme bien relevée; mais les ventrus de tous les pays se ressemblent: ils sont à la discrétion de celui qui leur jette ses reliefs, et, pourvu qu'ils satisfassent leur goût dominant, aucune marque de mépris ne saurait les affecter.

Chez le petit peuple, on se reçoit également les uns chez les autres, mais c'est avec plus d'amitié et de désintéressement; presque toujours même cet empressement hospitalier devient dangereux à force d'être prévenant. Un paysan, qui invite son voisin à dîner, le bourre de victuaille, de manière à lui donner trois indigestions de suite, et le fait boire à tomber ivre mort sur la place. Il ne croit avoir fait bonne réception à son hôte que lorsqu'il l'a rendu malade pour plusieurs jours. Il n'est sorte d'instances qu'il ne lui fasse pour l'engager à manger, tantôt vantant l'excellence des ragoûts, tantôt protestant du bon cœur qui les offre; l'autre a beau jurer qu'il n'en peut plus, qu'il étouffe,

qu'il en a jusqu'à la gorge, on dit qu'il fait des façons, et c'est un motif pour le persécuter sans relâche. Enfin, quand les symptômes d'une satiété plus que complète se manifestent, on lui fait grâce, et il est ramené chez lui avec toutes sortes d'égards et d'attentions.

Voilà, réduite à son exacte valeur, cette hospitalité dont quelques enthousiastes ont fait de si pompeux récits. L'ennui qui règne sur tous les points du vaste empire des tsars produit seul une chose qu'on attribue gauchement à la générosité. Les individus les plus facétieux, les narrateurs qui possèdent le plus de moyens d'égayer ceux qui les écoutent, sont toujours accueillis de préférence à l'homme de mérite qui ne veut pas se donner en spectacle. On estime les grands bavards, parce que leurs contes provoquent le sommeil, et c'est un bien inappréciable que de s'endormir là où il est défendu de penser.



CHAPITRE XI.

DU COMMERCE.

Quand on considère les causes de la prospérité ou de la décadence des empires, on se demande comment il est possible que le pouvoir soit, dans certains États, assez inerte, assez impolitique pour refuser au commerce les encouragemens, la sollicitude, la protection qu'il réclame en faveur de son industrie et de ses relations. Peut-on ne pas s'apercevoir que c'est lui qui donne la vie et le bien-être à tout le corps social, que sans lui tout périclite et meurt. Établi sur des institutions saines et bienveillantes, il n'est rien qui puisse balancer les résultats du commerce. Sans les moyens qui stimulent son activité, il faut s'attendre à tous les dangers de l'anarchie. On verra dans ce cas encore si le gouvernement de la Russie et l'esprit de ceux qui devraient

le plus concourir au bien de la chose publique, sont pénétrés des principes généreux qu'on en devait attendre.

On compte en Russie trois sortes de négocians, c'est-à-dire qu'ils sont classés dans trois cathégories, portant le nom de *première*, *deuxième* et *troisième ligne*. Dans la première, sont compris les armateurs, les banquiers, tous ceux dont les opérations présentent de grands mouvemens; dans la deuxième, les marchands dont les contributions s'élèvent à certain taux; dans la troisième enfin, le bas commerce, les fabricans, les petits boutiquiers.

Le corps des négocians de première ligne n'est composé que d'hommes libres, et la plupart sont étrangers; dans la seconde, se trouvent pareillement beaucoup d'étrangers, mais aussi quantité d'indigènes qui appartiennent encore à leurs seigneurs. J'en ai connu de riches à plusieurs millions, qu'un seul caprice de leur maître pouvait renvoyer aux champs, en les privant de toutes les richesses que leur travail avaient amassées pendant une longue succession d'années. La troisième ligne ne peuple guère que le bazar,

et ne s'occupe que de l'écoulement des marchandises les plus grossières. Cela ressemble assez à ce qu'on appelait autrefois les Pilliers des Halles, ou mieux, à la réunion actuelle des étalages du Temple à Paris.

Les Russes, quoique fort adroits, ne s'élèvent presque jamais au-dessus du médiocre dans les arts et métiers auxquels ils se livrent. La cause en est dans le mépris qu'on témoigne pour tout ce qui sort des fabriques du pays. Rien ne convient à un gentilhomme, s'il n'est certain d'acheter des objets importés ou faits sur les lieux par des Français, des Anglais, etc. En aucune circonstance, l'artisan russe n'est encouragé. Aurait-il produit une merveille, on en fait fi comme de lui-même. Le bon ton répugnerait à jeter un regard sur son ouvrage.

La plupart des industriels étrangers établis en Russie y font de fort bonnes affaires, malgré le crédit qu'ils sont dans la nécessité d'accorder et les pertes qui en résultent. Les seigneurs ne contestent que rarement le prix des choses qui leur plaisent; ils savent parfaitement qu'on les leur vend beaucoup trop cher, mais leur dignité ne saurait descendre

à des débats pour quelques roubles. Par compensation, s'ils pensent qu'il y a de l'honneur à prodiguer parfois l'argent, ils sont aussi persuadés qu'il n'y a point de déshonneur à ne pas payer ses dettes. Profiter adroitement de leurs folies, est donc un acte de sagesse spéculative.

En dépit des préférences humiliantes, les marchands russes ne se rebutent point. Au contraire, ils redoublent de zèle et d'efforts pour établir au moins une sorte de rivalité dans la vente. Il n'est point d'instances, de mots doux, de gracieux sourires, de patelinage enfin qu'ils n'emploient pour attirer les chalands. Un nouveau débarqué résiste bien difficilement à tant de séductions; il achète et se fait duper, *et vice versâ*. Il n'a point à se plaindre sur cette terre classique de la ruse et de l'improbité mercantile.

Cependant, avec du discernement et de l'habitude, il est facile d'obtenir des Russes, pour un prix très-bas, des objets que la façon d'ouvriers étrangers aurait élevés trois ou quatre fois davantage. Ils ne s'offensent pas d'entendre mésoffrir, comme aussi jamais ils ne rougissent d'accorder pour telle somme

ce qu'ils ont surfait des cinq sixièmes. Leur manière ressemble beaucoup à celle des juifs. C'est la même adresse, la même volublilité dans le langage, mais avec plus de mielleux et de recherché.

Le marchand russe est assez religieux dans ses engagemens envers ses pairs, non par délicatesse, car il n'entend pas bien l'acception de ce terme, mais parce que de sa réputation dépendent son crédit et l'extension de ses affaires. Ordinairement, la plus stricte économie règne dans son intérieur; cependant il se montre hospitalier et secourable dans l'occasion. Il se donnera toutes les peines imaginables pour gagner un écu, et répandre sans ostentation d'abondantes aumônes. Il aime sa famille, travaille seul pour tous, ne se plaint pas dans les revers, porte de bonne grâce l'opulence, mais se montre toujours âpre au gain.

Il faut à ces hommes une persévérance inouïe, une constance infatigable pour réussir en dépit des préventions qui s'élèvent contre eux; et pourtant quelle anxiété beaucoup d'entre eux ne doivent-ils pas ressentir en songeant que le fruit de tant de labeurs

ne leur appartient que sous le bon plaisir de leurs maîtres! Ce n'est qu'au nom d'un seigneur qu'ils peuvent acquérir des immeubles; sa probité est leur seule garantie, et trop souvent elle n'est qu'un problème. On a vu de riches marchands offrir jusqu'à cinq cent mille roubles de leur liberté sans pouvoir l'obtenir: cela se conçoit; au besoin, on pouvait leur tout arracher.

S'étonnera-t-on maintenant que la Russie ait des dettes énormes et d'une extinction si difficile? Que malgré son immense étendue, elle demeure pauvre et sans influence réelle? Quelle honte pour les gouvernans! Quoi, ceux qui veillent à vos besoins, injustes que vous êtes, qui répandent au sein de vos palais le luxe et la profusion, qui travaillent sans relâche pour satisfaire vos désirs et vos caprices, n'obtiendront aucune récompense! Vos désordres, votre cruauté pourront impunément les réduire aux derniers degrés de la misère, eux, sans qui vous sentiriez sitôt votre néant! Soyez donc, sinon plus équitables, du moins plus clairvoyans; loin d'enchaîner la main qui vous nourrit et vous couvre, stimulez son activité par des éloges

et des honneurs; relevez l'agriculture et le commerce, car partout où le noble fainéant sera plus estimé que l'homme utile, n'espérez ni richesses nationales ni ressources fortes et durables. Cette crainte perpétuelle, où le tient sa dépendance, fait que le Russe esclave thésaurise en secret pour avoir une ressource inconnue en cas de malheur. Il enfouit et meurt souvent en léguant à la terre ce qu'il a caché dans son sein; on lui connaît cette habitude désastreuse, et l'on ne cherche point à la détruire en déclarant inattaquable le droit de propriété, au moins chez les commerçans non libres. Vous entendez répéter sans cesse que le Russe n'est pas encore assez moralement dégrossi pour recevoir le bienfait de la liberté; mais que fait-on pour l'amener à la civilisation? Rien. Au contraire, la pensée chez lui paraît un crime; il n'a besoin, soutient-on, que de savoir obéir et travailler comme la brute. S'il avait la moindre idée du droit naturel, il serait digne de mort; ce serait un être abominable, car il chercherait sans doute, par une secousse violente, à briser les liens qui le retiennent captif. Eh! bien, attelez, j'y consens, au joug de la glèbe

et de la servitude ceux que vous tenez éloignés de toute relation étrangère; nés sous votre pouvoir et ne connaissant que lui, ils n'aperçoivent pas ce qu'il a d'odieux; mais, si des rapports formés entre eux et des peuples libres parviennent à leur faire comprendre l'avilissement de leur condition, soyez sûrs qu'ils n'attendront que le moment de renverser par la force ce que la force leur a imposé. Vous dormirez tranquilles sur un volcan dont l'éruption sera terrible, aussitôt qu'il aura pu rassembler tous ses élémens.

La mollesse, l'incurie auxquelles s'abandonnent les grands, à l'imitation des Asiatiques, le superbe dédain qu'ils montrent pour les classes laborieuses n'empêcheraient peut-être pas la nation de développer ses moyens de prospérité, si le commerce était dégagé des entraves qui neutralisent ses efforts, attiédissent ses espérances et le rendent craintif et méticuleux. Que de vexations n'a-t-il pas à supporter! Que de friponneries n'a-t-il pas à craindre! Privé de l'appui des lois, qui ne parlent jamais en faveur du faible, il faut qu'il paie tribut à tous ceux qui possèdent une ombre de pouvoir, et spéciale-

ment à la police dont les suppôts sont les derniers des misérables. Il faut qu'il impose silence à son indignation, quand il se voit sans moyens de contraindre un débiteur *noble* de mauvaise foi à s'acquitter envers lui. Rien ne saurait donner lieu de poursuivre le gentilhomme; il a beau contracter des obligations sous toutes les formes, nul recours ne peut être exercé ni contre sa personne, ni contre ses biens si son créancier n'est pas au moins son égal.

La Russie a des manufactures de tous les genres; mais ce ne sont que de bien pâles, de bien informes imitations des nôtres. Pour les diriger, on a fait venir d'Angleterre, de France, d'Allemagne, des chefs ouvriers, leurrés par de belles promesses qu'on ne leur tient pas, et dont le talent se dégrade par l'ennui et le dégoût. Les résultats de ces travaux languissans se ressentent du vice d'organisation générale. Tout est de mauvaise qualité; on ne s'attache qu'à donner de l'apparence aux produits, parce qu'on est certain de la défaveur et que le gouvernement manque de lumières et d'équité pour distinguer et récompenser le mérite. La seule manufac-

ture d'armes de Toula paraît fixer une attention propice; c'est la plus considérable de l'empire. On y fabrique d'assez bons fusils pour la guerre, sur notre modèle, devenu type universel. Le reste des objets d'acier, qui sortent de ses forges, est au-dessus du médiocre, et cela dépend beaucoup moins de la nature des eaux que des soins consacrés au travail. Une fois la routine prise, on ne veut plus s'en écarter; le zèle et l'habileté passeraient inaperçus.

Avec un si grand besoin de secours pour guider son inexpérience dans toutes les routes industrielles et scientifiques, la Russie devrait se montrer vivement reconnaissante envers les artistes, les savans étrangers qu'elle appelle et dont elle reçoit les leçons; il n'en est rien : l'ingratitude et l'oubli, voilà trop souvent ce qu'il en faut attendre. Catherine II et Pierre-le-Grand ne revivent pas dans leurs successeurs! Aucune innovation vaste ne se hasarde par amour de la patrie et de l'humanité. On craint les influences libérales qui, seules pourtant, peuvent donner l'essor au génie et flatter l'émulation : la gloire et le bien-être résultant d'une sage

indépendance, l'abjection, la misère et la stupidité, sont les conséquences de l'esclavage. Cette vérité finit par devenir triviale; mais comment ne pas la répéter! Ici, le commerce envisagé comme profession ignoble, ne saurait guère être exercé que par des gens beaucoup plus avides de fortune, qu'ambitieux de respects. Cette déconsidération suffit pour en éloigner une foule d'amours-propres vaniteux, qui préfèrent encombrer les bureaux d'une administration oisive, ou les cadres d'une armée superflue, que de se rendre véritablement utiles. Tout ce qui est attiré dans le pays par l'appât du gain, s'en retourne aussitôt qu'il a gagné de quoi vivre chez soi dans une sphère moins rabaissée. Qu'un négociant français des plus honorables, député si l'on veut, apparaisse à Moscou, maint boyard, gonflé d'orgueil et de sottise, ne voudra voir en lui que l'égal de son esclave, qui fait aussi le commerce; nommez le mandataire du peuple; qu'est-ce que cela prouve? qu'est-ce que c'est que le peuple?... Avec de pareils principes, la Russie tire cinq cents millions de revenus de cinquante-quatre millions d'habitans, tandis

que les contributions du petit territoire de la France s'élèvent à près d'un milliard. Voilà cette puissance dont on s'effraie! Faites-lui supporter quelques pertes, forcez-la de lever des impôts dans son territoire, vous la verrez bientôt épuisée. Qui l'a soutenue dans ses entreprises, dans ses désastres contre nous? l'Angleterre, un peuple de marchands : qu'elle tâche donc de l'imiter en industrie.

Mais loin de ce désir, l'ineptie du gouvernement attache la honte au nom de tout gentilhomme qui ne le sert point, c'est-à-dire, qui, pendant un certain temps, ne s'est pas fait employé du gouvernement. Ces personnages si délicats sur la noblesse de leur condition, ne le sont guère en fait de moyens de joindre le lucratif à ce qui ne semble d'abord qu'honorifique. On peut affirmer sans injustice que, depuis le chef jusqu'au dernier valet de bureau d'une administration désigné au hasard, tous ceux qui la composent sont des fripons. Ne vous laissez point éblouir par de beaux dehors, levez l'écorce, et vous trouverez la pourriture. L'expression paraîtra forte, elle n'est que positive. Les familles qui se respectent envoient leurs fils

dans l'armée, où la corruption est un peu moins avancée.

L'improbité bien connue de tout ce qui compose le corps administratif, fait que jamais justice ou faveur n'est obtenue qu'à prix d'argent. Cette convention tacite donne lieu à mille funestes manœuvres, notamment à la contrebande. Nulle part elle n'est faite avec plus d'impudeur et de succès. Les chefs de la douane reçoivent de toutes mains, et parmi leurs subordonnés, c'est une lutte si infâme de bassesse, qu'il est impossible de s'en faire une idée. L'attitude et le ton d'un mendiant sont les manières que prend chaque employé pour tâcher d'obtenir, de quiconque s'adresse à lui, quelques misérables pièces de monnaie, comme salaire de la moindre démarche ou récompense de l'utilité d'un conseil. Si des écritures sont nécessaires, il n'a pas honte de vous dire : « Monsieur, donnez quelque chose pour l'encre; » et celui qui vous parle ainsi a souvent la poitrine couverte d'insignes d'honneur : c'est un noble, un gentilhomme!... Quelle pitié!

Ce sont principalement les navires des villes anséatiques d'Allemagne qui font le

plus de fraude dans les ports de Kronstadt et de Pétersbourg. En vain l'autorité a voulu prendre des mesures contre cet abus, il ne s'est imposé que peu de jours d'inaction et n'a pas manqué de réparer le temps perdu. Les capitaines arrivans et les visiteurs de l'octroi s'entendent au premier signe; rien ne saurait troubler leur bonne intelligence, l'harmonie qui règne entre eux; ils ont pour guide l'intérêt. Des destitutions, d'un côté, amèneraient bien de nouveaux visages, mais reproduiraient toujours les mêmes vices. C'est une coutume consacrée, elle peut invoquer toutes les traditions, en appeler à ses pères. L'usage a force de légitimité; et, semblable aux brigands de la Calabre, qui prient encore le ciel au moment de commettre un assassinat, lui demandent protection pour leurs crimes, ceux-ci, non moins infâmes, mais plus lâches dans leurs vœux, s'imaginent obtenir des saintes images devant lesquelles se prosterne leur bassesse, l'autorisation de dilapider la fortune de l'État, de voler le tsar pour lequel ils grimacent tant de dévouement. Dès qu'il est question d'attirer à soi des bénéfices, ils trouvent

toujours un palliatif aux scrupules vertueux de leur conscience : *A tout péché miséricorde.* Voilà l'axiome général; l'absolution de la terre et du ciel paraît infaillible, je le répète, quand on peut l'acheter par des sacrifices d'argent.

Un des vices radicaux de la prospérité commerciale relativement au trésor public, c'est l'assemblage hétérogène des parties composant le corps des contribuables négocians et marchands. Toutes les nations semblent avoir envoyé à Pétersbourg, ainsi qu'à Moscou, des monopoleurs de chaque genre pour une branche exclusive. Ces deux villes sont les comptoirs du monde entier, mais on y calcule en lignes divergentes, et le siége des opérations est celui qui profite le moins des avantages qu'elles procurent. Il n'y a point de concours patriotique, point d'union, par conséqent point de notabilités centrales, de bases solides sur lesquelles se fixent les espérances d'un mieux être social et financier. Voilà les conséquences du despotisme, il dégrade et déshonore tout ce qui agit sous sa domination.

CHAPITRE XII.

L'ARMÉE.

On s'effraie généralement de la puissance militaire de la Russie, sans considérer que tout ce fracas n'est que l'image d'un colosse aux pieds d'argile, près de se renverser lui-même accablé de sa masse et désuni dans toutes les parties qui la composent. L'armée russe vaut moins que jamais, elle manque de force morale. Chaque jour elle perd celle du fanatisme dont on savait l'animer jadis, et l'on ne doit pas attendre que des soldats menés avec le bâton, affrontent le danger par honneur. La plupart d'entre eux ayant reçu, pendant les guerres contre Bonaparte, des impressions étrangères à leurs premières idées, commencent à ne plus voir en ceux qui les commandent, des êtres d'une nature supérieure à la leur. Ils obéissent encore à l'arbi-

traire, parce qu'ils ne sont pas assurés d'un concours assez général pour se révolter victorieusement, mais cet état d'inquiétude, de malaise, est comme un feu caché toujours prêt à produire un incendie. Il détruit l'accord si nécessaire aux troupes, l'esprit qui doit les unir, les guider, et leurs succès n'ont déjà pas été ce qu'on imaginait avant qu'ils commençassent les hostilités. Il n'est point d'état qui soit, en Russie, considéré comme plus affreux que celui de soldat. Rien n'égale la terreur d'un paysan que son seigneur menace de faire recrue. Et comment ne serait-il pas effrayé du sort qui l'attend dans cette déplorable condition? Séparé de sa famille, de ses amis, presque sans espoir de les revoir jamais, puisque son service doit durer vingt-cinq ans, on commence sa nouvelle éducation par lui enseigner, le bâton à la main, les mots bizarres dont il faut qu'il fasse usage envers ses chefs, pour les qualifier et leur exprimer son respect. Le catalogue en est si long et la difficulté si grande, qu'il se passe souvent des années avant que ces malheureux aient pu se soustraire aux châtimens qu'une prononciation peu cor-

recte ou le défaut de mémoire ne manquent jamais de leur attirer. On concevra que des paysans habitués à n'appeler leurs supérieurs que *batouschka, matouschka, diadouschka*, petit père, petite mère, petit oncle, aient quelque peine à se familiariser avec une foule de termes, tels que celui-ci, par exemple : *Vasché vouissokoprevoskoditielstvo* : votre haute excellence. Cette sujétion n'est pas un de leurs moindres supplices.

Chaque sous-officier ayant le droit de faire distribuer de sa propre autorité jusqu'à vingt-cinq coups de bâton, et les moindres fautes étant punies avec cette rigueur, il en résulte que les transes continuelles dans lesquelles sont les jeunes soldats de pécher contre l'ordonnance nuisent beaucoup à leur intelligence et les jettent dans un état voisin de l'imbécillité. Pendant le tiers de l'année, c'est-à-dire, depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'août qu'on fait camper les troupes, elles couchent sur la terre, sans paille, sans rien qui les garantisse de la fraîcheur et de l'humidité, et de là beaucoup de maladies. Leur nourriture est au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer, mais on

ferme les yeux sur les petits vols qu'elles commettent pour se dédommager des privations que la cupidité du colonel leur impose en retenant à son profit une bonne partie de ce qui est alloué par le gouvernement.

Il est permis aux officiers, suivant le grade qu'ils occupent, de choisir dans le régiment ou dans la compagnie, un certain nombre de soldats pour leur servir de *dienstschiks* (domestiques). Ceux-ci ne sauraient refuser de remplir les fonctions les plus avilissantes de cet emploi, il faut bon gré malgré se soumettre. Heureusement leur fierté n'est pas intraitable. Ils sont si pauvres, que l'appât de quelques petits profits les rend insensibles à toutes les humiliations. Traités à l'égal de la brute, ils ne connaissent rien qui dégrade pour améliorer leur position, et l'on voit souvent des soldats, même couverts de croix et de médailles, profiter des heures dont ils peuvent disposer pour remplacer les crocheteurs dans les villes de garnison. Rien ne les flatte dans l'avenir, nul espoir d'avancement ne vient éveiller leur ambition, encourager dans leur âme le désir de se distinguer. Quelques roubles pour une action

d'éclat, un ruban sans considération, voilà les seules récompenses auxquelles ils ont droit de prétendre. Méprisés par ceux dont ils défendent les propriétés, sûrs de n'en jamais obtenir aucune récompense pour prix de leur sang, quel prestige aura pour eux le mot *patrie* dès que la superstition s'éteindra, dès qu'ils seront parvenus à comprendre que l'impassible divinité demeure étrangère à tous nos vains débats? Qu'on n'en doute point, cette révolution s'opère, lentement encore; mais pourtant, lassés d'obéir en aveugles à des volontés absurdes et tyranniques, les esclaves finiront par se revêtir du caractère d'homme. Ils sentiront que Dieu n'a pas pu donner à des êtres de leur espèce le droit de les apprécier en son nom, de disposer, la menace à la bouche et le fouet à la main, de leurs travaux et de leur existence. Éclairés par la vérité, ils briseront le joug sous lequel ils se sont trop long-temps courbés, et la secousse sera terrible. En Russie, l'élan sera, je crois, donné par l'armée. Son séjour en France, a, comme je l'ai dit, changé ses idées, elle a compris la liberté. Il faut adopter un autre système ou s'attendre aux

plus fâcheuses catastrophes. Le régiment de Sémianowski, poussé à l'exaspération, en a fourni la preuve. Condamné par l'empereur Alexandre, pour un mouvement séditieux, à être décimé, on s'est bien gardé d'exécuter cette sentence. Les soldats, résolus à se défendre mutuellement, auraient plutôt tous péri, et qui sait jusqu'où se serait étendu le feu de la révolte!

Chacun sait que le soldat russe est brave, patient, soumis, capable de supporter les plus grandes fatigues sans se plaindre; il est même bon et généreux, mais loin de stimuler avec sollicitude ces précieuses qualités, il semble qu'on veuille les étouffer par l'abus odieux qu'on en fait. Naturellement respectueux envers ses chefs, on ne trouve jamais qu'il montre assez d'humilité, et le front courbé dans la poussière, on voudrait avec le pied l'y pousser davantage. Encore si les abus du pouvoir se bornaient là? mais autoriser un fat, à peine sorti de l'adolescence et revêtu par faveur d'une épaulette, à flétrir d'un soufflet infâme la joue cicatrisée d'un homme dont il devrait honorer les cheveux blanchis dans les veilles de la guerre,

lui permettre de rouvrir avec une corde à nœud, pour une faute sonvent imaginaire, des blessures reçues sur les champs de bataille. Je ne pense pas qu'il soit rien qui puisse inspirer plus d'indignation, et qu'on ne dise pas que j'exagère : voici deux faits dont plusieurs de mes compatriotes et moi avons été forcés d'être les muets témoins à Kronstatd; ils parlent d'eux-mêmes et n'ont pas besoin de commentaires.

Un lieutenant de marine, fortement animé par des vapeurs alcooliques, étant de garde et venant de perdre au jeu une centaine de roubles, qu'il accusait ses camarades de lui avoir plutôt escroqués que gagnés, sans que ceux-ci parussent trop offensés de cette imputation, ne sachant sur qui faire tomber sa mauvaise humeur, aperçut dans la rue un jeune sergent qui, se croyant trop éloigné de son chef pour qu'il fût de son devoir de le saluer, passa sans se découvrir. L'officier, dont la voix ne pouvait parvenir jusqu'à celui qu'il accusait de lui avoir manqué de respect, envoya quelques soldats courir après le délinquant qu'ils ramenèrent aussitôt : « Pourquoi ne m'as-tu pas salué, insolent? lui dit

l'officier. — Mon lieutenant, je n'ai pas eu l'honneur de voir *votre noblesse;* sans cela, je connais trop bien mon devoir pour manquer à ce que je lui dois; en tous cas, je vous demande bien pardon. » Un énorme soufflet gratifia celui qui venait de faire une réponse si soumise, et l'officier de renouveler toujours la même question en s'accompagnant du geste, et le malheureux sergent de se confondre en excuses jusqu'à ce que, la figure déchirée, couverte de sang et méconnaisable, on crût qu'il avait suffisamment expié sa faute.

Ce sous-officier était de famille noble; son père était lieutenant-colonel, lui-même attendait d'un moment à l'autre le brevet de sous-lieutenant. Il porta des plaintes, et cette affaire fut de suite l'objet d'une enquête. Mais l'officier batteur jura l'honneur et Dieu qu'il était innocent de ce dont on l'accusait, qu'il n'avait fait que réprimander le sergent sans porter le moins du monde la main sur lui, et que les marques qu'il avait sur le visage étaient sans doute le résultat de quelque dispute étrangère. Les soldats, témoins de la scène révoltante qui s'était passée, retenus

par la crainte de se voir exposés à la vengeance de leur chef, dirent qu'ils n'avaient rien vu; le juge-auditeur lui-même, gagné par quelques roubles, mit la plainte au néant, et donna pleine absolution à celui dont on aurait dû faire un exemple éclatant.

Le soir de cette journée, le même officier, plus ivre encore et toujours possédé de la rage de battre, trouva, à quelque distance de son poste, un matelot qui, harcelé du travail auquel on l'avait forcé, s'était couché et endormi sur la terre. Il le réveilla d'abord par de vigoureux coups de pied et le fit ensuite traîner au corps-de-garde, où deux sergens commandés à cette fin, armés d'une corde, lui mirent les épaules dans un état effroyable. Frappant à nu, ce ne fut bientôt qu'une seule plaie : le pauvre matelot se signait, demandait au ciel la force de supporter un traitement si barbare, et suppliait ses bourreaux de lui dire quel crime il avait commis : « Tu es ivre, lui répondait l'ordonnateur de son supplice, en fumant tranquillement sa pipe; *maltchi* (tais-toi), c'est pour ton bien que je te fais fustiger, et tu m'en auras de l'obligation; allons, sergens, faites redresser ce drôle

qui se renverse comme *un paillasse*, continuez la correction jusqu'à ce que j'aie achevé mon tabac, et montrez de la vigueur, ou, par saint Basile! votre échine apprendra bientôt que je n'ai pas les bras engourdis. Par bonheur pour le patient, un capitaine de ronde entra dans ce moment et fit cesser les tortures; sans son arrivée, il est à croire qu'elles auraient duré jusque même après l'extinction des forces de la victime. Une créature de cette espèce était de trop peu d'importance pour qu'on s'informât si sa cause était juste ou non: on lui donna l'ordre de retourner à son bord ou à sa caserne, et il n'en fut plus question.

Quand le soldat russe a servi les vingt-cinq ans exigés, comme il est rare qu'il ait conservé le souvenir de ses parens et qu'il puisse les retrouver, il faut, s'il n'est plus propre au service de l'armée active, qu'il se fasse, pour exister, ou gardien invalide de place, ou *boutechnik*, ou domestique; c'est assez communément ce dernier état que la plupart d'entre eux choisissent, parce que c'est celui qui donne le moins de peine et le plus de profit. S'ils ne peuvent se mettre aux

gages de quelque seigneur, ils tâchent de se faire employer en qualité de valets de ville ou d'établissemens publics; aussi voit-on à chaque instant de ces porte-livrées décorés de plusieurs insignes. Une fois rendus à la liberté, qu'une discipline sévère ne saurait plus les effrayer, n'ayant jamais été conduits par des stimulans honorables, ils prennent facilement les mœurs coutumières de la valetaille, c'est-à-dire, qu'ils deviennent fourbes, gourmands, ivrognes, impudens et voleurs. Bien qu'ils soient chamarrés de rubans, le bâton ou le fouet ne laissent pas de les rappeler quelquefois à l'ordre; cela n'est pas ouvertement autorisé, puisqu'on les dit libres; mais on le tolère comme mesure de répression.

Ce n'est guère que dans les corps de la garde impériale, que l'on trouve parmi les officiers la belle éducation et les sentimens élevés qui jettent tant d'éclat sur la carrière d'un militaire. Ces officiers, appartenant tous aux premières familles de l'empire, se distinguent sensiblement par leur instruction, leurs bonnes manières; et, pour l'honneur de notre nation, je dirai que c'est à des

Français qu'ils sont redevables de leur acquit, car ils n'ont point d'autres précepteurs. Une grande fortune les met à même de faire choix de gens de mérite qui réalisent toujours les espérances qu'ils ont données. Mais, dans le commun de la noblesse, il n'en est pas ainsi: on ne voit là que les singes des grands. Dès qu'ils ont effleuré les premiers élémens d'une science, ils se croient passés-maîtres, et n'en veulent pas davantage apprendre. Entrant de bonne heure dans les cadres de l'armée, livrés à eux-mêmes, n'ayant de règle que leurs penchans, toujours sûrs d'être flattés par leurs inférieurs, ces jeunes officiers, oisifs dans leurs cantonnemens une grande partie de l'année, manquent presque toujours de livres et de ressources dans l'esprit, s'abandonnent au libertinage, aux vices les plus honteux. Le jeu est leur passion dominante et devient quelquefois une fureur. C'est un continuel assaut de ruses et de friponneries. Ces ignobles manœuvres, pour s'approprier l'argent qu'ils convoitent, leur paraissent toutes naturelles; on nomme cela *l'art de maîtriser la fortune*. Pourtant les injures, les coups de

poing en sont assez souvent les suites, mais point de duels les armes à la main! Ce délit serait puni par l'exil le plus rigoureux, et ce n'est qu'entre personnes qui préfèrent l'honneur à la vie, que de pareils combats peuvent avoir lieu, aussi ne sont-ils pas fréquens.

L'empereur étant maître absolu d'agir selon sa fantaisie, et mettant quand il lui plaît sa volonté à la place des lois, on a vu de nombreux exemples d'officiers-généraux et supérieurs remis simples soldats pour avoir mécontenté l'*autocrate*. Rien n'était plus ordinaire que ces sortes de mutations sous le règne de Paul Ier, de ridicule et de triste mémoire, les distinctions extérieures ne tenaient qu'à un fil toujours prêt à se rompre. L'on était dégradé sans forme de procès pour une erreur commise à la manœuvre, et il n'y avait ni réclamation à faire ni justice à attendre; il fallait dévorer l'affront en silence et tâcher de regagner à force de peines un rang que l'on était continuellement en danger de perdre encore. On sait que ce monarque fantasque et cruel faisait quelquefois expirer sous le bâton des soldats

maladroits à l'exercice, et quand il ne savait plus à qui s'adresser, il s'en prenait à ses chevaux, qu'il condamnait, pour avoir fait un faux pas, à mourir, soit de faim attachés au ratelier, soit des coups qu'il leur faisait administrer en sa présence impériale.

Nommer un colonel au commandement d'un régiment, c'est lui dire : « Je vous donne les moyens de vous enrichir, profitez-en. » Chaque chef de corps reçoit annuellement une somme fixe pour la subsistance, l'entretien de sa troupe et les achats de toute espèce ; il en dispose à son gré, et pourvu que la tenue de la troupe satisfasse les regards, on ne lui demande jamais compte de sa gestion. Il peut, autant qu'il le veut, pressurer les soldats, dont les plaintes ne seraient point écoutées, et qui, de leur côté, tâchent, comme je l'ai dit, de suppléer par le vol ou de vils travaux à ce qu'on leur extorque. Mais si les hommes manquent de numéraire, les chevaux qui, pendant la paix, deviennent plutôt objets de luxe que d'utilité, sont choisis et traités avec de grands soins ; il n'est pas rare que la monture d'un sous-officier ait coûté quatre ou cinq mille rou-

bles: on tient singulièrement à la parade; mais celui que porte un si brillant coursier n'a souvent pas les moyens de faire laver la chemise pourrie qui lui couvre le corps.

La Russie est fort stérile en généraux habiles, comme en savans dans tous les genres; cela tient au caractère superficiel, inappliqué de ces prétendus Français du Nord, qui ne peuvent se soumettre à nulle étude sérieuse. On est assez persuadé maintenant que ce n'est point leur science qui nous a vaincus pendant la désastreuse campagne de 1812, mais bien la rigueur inouïe des élémens et les sourdes machinations qui se tramaient déjà dans l'armée de Bonaparte. Le charlatanisme de Souvaroff n'est plus de saison; il faut aujourd'hui de véritables talens pour faire la guerre, et qui oserait en Russie prendre sur lui la responsabilité d'un million de combattans! Diebitsch, Yermoloff, Paskevitsch ne sont pas sans mérite, mais un tel commandement serait bien au-dessus de leurs forces. Je ne parle ni de l'empereur ni des grands-ducs, certain qu'ils se rendent trop de justice pour ne pas sentir leur incapacité; ainsi donc, s'il s'agissait de marcher

contre un adversaire d'un génie supérieur en conceptions stratégiques, ces grandes masses rassemblées, privées de confiance dans les talens de celui qui les guiderait, se nuiraient infailliblement par leur nombre qu'on ne saurait faire agir sans confusion et sans danger.

La disgrâce de Barclay de Tolly, l'un des plus grands généraux de l'époque, la jalousie attachée au triomphe de Wittgenstein, sont de suffisans motifs pour inspirer aux étrangers de distinction de la répugnance à servir une puissance ingrate envers le malheur: envieuse et dépréciatrice de la gloire qui n'est pas la sienne propre, livrée à elle-même, privée des appuis qui la soutiennent (je parle des membres du gouvernement et des chefs d'armée qui ne sont pas Russes), on la verrait bientôt péricliter d'une manière effrayante. Pourquoi n'a-t-elle pas risqué des entreprises plus hardies? Ce n'est point l'ambition qui lui manque, mais le talent de les exécuter; il faudrait au moins des yeux à Polyphême pour imiter les exploits d'Alcide.

La cavalerie auxiliaire des Russes, connue

sous la dénomination de troupes irrégulières, composée de cosaques, de tongouses, de calmoucks, de tartares, de baschkirs et d'autres peuplades barbares et misérables, n'est propre qu'à ruiner le pays, théâtre de la guerre, par le brigandage et la dévastation. Manquant de véritable bravoure, de tactique et de discipline, il est facile avec un peu d'art et de résolution d'avoir bon marché de ces hordes, car ce n'est pas la gloire qu'elles cherchent, mais seulement le pillage qui les fait subsister.

Un motif qui fait vivement désirer aux officiers sans fortune d'entrer en campagne, c'est l'augmentation considérable de leur solde qui, payée en numéraire hors du territoire russe, se trouve quadruplée par la raison que le rouble d'argent est d'environ quatre fois la valeur du rouble de papier. Les soldats n'ont pas cet avantage, et leur sort est toujours le même. S'ils montrent dans le danger ce courage de résignation, qui paraît aux yeux des enthousiastes une froide et noble intrépidité, c'est que leur vie, dévouée aux souffrances de tout genre, n'est pas un sacrifice digne de bien des regrets,

et puis le fatalisme! mais laissons faire au temps.

En général, la Russie n'a sur les troupes que des institutions imparfaites ou vicieuses. Si quelques réglemens sont en faveur du soldat, autant vaudrait qu'ils n'existassent pas, car on n'en fait jamais l'exécution. Les hautes dignités militaires manquent de capacités stratégiques et administratives, la mollesse asiatique domine trop pour que les dépositaires de l'autorité puissent jamais acquérir des connaissances qui demandent une application soutenue et des veilles laborieuses. Je laisse à la réflexion le soin de décider d'après cette fidèle esquisse, si les craintes ou les espérances que fait naître le vaste empire des tsars pourront jamais se réaliser. Somme toute, il était à désirer que l'armée engagée contre la Porte n'éprouvât que des revers, d'abord parce que cette guerre est injuste, ensuite pour rabattre l'orgueil, diminuer l'arrogance des Russes, devenus depuis 1815 vraiment insupportables. « Qui oserait se mesurer à nous, répètent-ils sans cesse? à nous, maîtres du monde, qui avons brisé Napoléon, réduit

deux fois la France à merci, éclipsé toutes les gloires! Pultawa, Moscou, tombeaux de légions jusque-là conquérantes, invincibles, diront à tous les âges ce que l'on risque à venir nous attaquer! Ici les mânes de Varus n'auraient pas trouvé de vengeur, nous sommes forts et le ciel guide nos armes! »

Cette vaine déclamation n'en impose point sans doute; nous ne sommes plus au siége de Troies, pour voir les dieux combattre en faveur de Priam ou d'Agamemnon; mais si les nouvelles conquêtes de la Russie voulaient s'affranchir de sa domination, je ne sais trop quelle opinion elle aurait d'une puissance étrangère qui viendrait prendre parti pour les révoltés! Avant de redresser les torts des autres, il faudrait un peu s'examiner soi-même; et comment se fait-il qu'un peuple qui s'efforce de vaincre pour la liberté d'un autre peuple, ne songe pas à la sienne propre! Le réveil arrivera-t-il enfin, la raison parlera-t-elle assez haut pour se faire entendre!



CHAPITRE XIII.

LES FEMMES.

Je ne balance pas à le dire : un des plus vicieux gouvernemens me paraît celui où les femmes exercent beaucoup d'influence. Plus faibles de corps, d'un tempérament autre que celui des hommes, moins capables de travaux longs et pénibles, de réflexion étrangère à leur intérêt direct; sujettes à des maladies longues et fréquentes dont leur moral est nécessairement affecté, elles ont reçu de la nature une destination particulière, dont il est non-seulement ridicule, mais encore dangereux qu'elles s'écartent. Hors du cercle des devoirs domestiques, considérées plutôt comme objets d'hommages, d'adorations que d'utilité; coquettes par instinct, tendres par calcul, on les voit bientôt, oubliant le but de leur existence, rougir

presque d'être mères, se façonner à tous les vices et profiter de nos faiblesses pour nous communiquer leur dépravation. Aux jours glorieux de Sparte et des Romains, on aurait été fort embarrassé d'expliquer le mot galanterie; le sentiment d'une supériorité réelle en tout genre inspirait aux hommes assez de dignité pour qu'ils ne descendissent point jusqu'à l'obéissance aux volontés d'un sexe que l'adulation manque rarement d'avilir. Léonidas et Régulus n'avaient point appris sans doute à baisser un front indignement soumis devant les caprices d'une maîtresse. Ce n'était point de ces êtres dégradés par la licence, amollis par les voluptés qui ont transmis jusqu'à nous des noms si justement respectés. Mais dès que Rome dégénérée souffrit une cour au chef de l'État, que les femmes y furent accueillies comme ornement, on n'eut bientôt plus de lois que leurs fantaisies, de justice que leurs décisions, et la ruine dut être prévue. Quel contraste de l'aspect sévère et noble qu'offrait jadis cette antique domination de l'univers avec ce qu'elle est aujourd'hui! Sont-ils bien de la même patrie, ce fier soldat qui portait jus-

qu'au bout du monde ses aigles victorieuses, et ce seigneur efféminé, flétri, qui s'honore des plus vils emplois dans les antichambres d'un prêtre!

Détournées de l'existence calme et sédentaire qui convient à leur organisation, admises à la discussion des affaires, jetées dans ce qu'on appelle les plaisirs, les femmes ne tardent pas à perdre cette pudeur, cette modestie qui doivent les distinguer de la race masculine, et donnent tant de prix à leurs charmes. Sans les tenir récluses comme on fait dans l'Orient, sans leur accorder une liberté tout au moins inconvenante comme en France, c'est chez les Anglais, je pense, qu'on s'est le plus rapproché de ce qu'à cet égard prescrit la raison; mais en Russie, il faut l'avouer, c'est un scandale si révoltant, une dépravation si générale, que cette puissance corrompue chaque jour davantage finira par ne plus mériter que le mépris.

Les femmes russes sont, pour la plupart, assez laides et mal faites; dans les campagnes, il est rare d'en rencontrer de supportables. L'esclavage, les travaux grossiers, la saleté, tout concourt à leur dégradation. Vêtues

seulement pour se garantir des intempéries, la décence leur est une chose étrangère. Elles ne font aucune difficulté de s'exposer nues à tous les regards, l'été pour se baigner dans les rivières ou les lacs, l'hiver dans les étuves où l'on se rassemble par famille, non pour s'y décrasser, mais par habitude et comme moyen de santé. Il résulte de ces édifiantes coutumes ce qu'on doit naturellement en attendre, un libertinage déplorable qui s'introduit jusque parmi les enfans, arrête leur croissance, empêche le développement de leurs facultés, et devient très-préjudiciable aux progrès de la population.

Un seigneur, passant la revue des jeunes filles de son village, ordonne tout simplement au père ou à la mère de celle sur qui il a daigné jeter un regard de préférence de la lui amener, à tel moment de la journée, dans son château. Ceux-ci se gardent bien de refuser un si grand honneur; on s'empresse, on s'évertue comme s'il s'agissait de l'action la plus digne d'éloges. Ces pauvres esclaves, abrutis par leur triste condition, ne s'imaginent pas avoir, et n'ont en effet rien qui leur appartienne. Le re-

lâchement de leurs mœurs est une conséquence toute simple des institutions, des exemples qui leur sont donnés. Les propriétaires se hâtent toujours de faire des mariages parmi leurs vassaux, afin de peupler les terres qui manquent de bras pour la culture; comme on paie la redevance par ménage, ils ne s'embarrassent pas que les époux se conviennent, il faut seulement que l'un des deux puisse gouverner l'autre; et l'on conjoint souvent une très jeune fille avec un vieillard, ou bien un garçon de douze ou quinze ans avec une femme de trente ou davantage. Du reste, ce qui se passe dans l'intérieur des maisons n'inquiète guère; cette classe est si méprisée qu'elle n'inspire absolument d'autre intérêt que celui qu'on porte à des troupeaux dont l'augmentation nous enrichit.

Mais ce calcul ne réussit aucunement. Les femmes russes, qui pourraient être de bonnes mères dans une autre position, ne prennent que peu de soins d'un enfant qu'un maître absolu peut vendre, jouer, troquer ou faire soldat, selon son caprice. Il meurt beaucoup de fruits de ces unions disparates et pitoya-

bles; l'apathie, un système de fatalisme que le pouvoir s'efforce d'entretenir, une ignorance extrême des lois de la nature, persuadent à ces malheureux que la mort causée par leur impéritie était une nécessité. Si les femmes, en baignant leur nouveau né dans les eaux saintes de la Néwa pour le purifier, le laissent échapper et qu'il se noie, *c'est Dieu qui l'a voulu*, disent-elles, et les voilà toutes consolées. Cette inquiétude si tendre, si touchante, que les animaux eux-mêmes ressentent pour leurs petits lorsqu'un danger les menace, cet amour si vrai, si dévoué d'une mère pour l'être à qui elle a donné la vie, tous ces sentimens qui font notre admiration, s'éteignent dans les cœurs déshonorés par l'esclavage et flétris par l'immoralité.

Dans la classe des nobles, les dames mènent une existence tout-à-fait désoccuppée; destinées seulement aux plaisirs de l'autre sexe, elles n'ont d'étude que celle de plaire, de paraître belles à des fats de tout âge, qui souvent n'ont pris que les ridicules des pays dont ils ont voulu copier les manières. L'ennui, l'oisiveté, le goût des folles dépenses,

la manie de briller les jette dans un désordre d'autant plus révoltant qu'il est presque toujours encouragé par la lâcheté du mari. Ce n'est jamais avec du mérite qu'il faut se présenter pour un emploi lucratif ou de quelque importance ; il ne s'agit que d'acheter ou d'avoir dans sa famille une jolie solliciteuse, et l'on conçoit à quel prix le succès de la démarche peut être assuré. A part l'intrigue et les vices qui en découlent, la stérilité d'un esprit que fatigue la pensée leur fait rechercher des jouissances qu'une femme bien née, dans nos climats, n'oserait avouer sensuelles jusqu'à inspirer le dégoût ; en sortant de table, retirées dans leur appartement et nonchalamment couchées sur un sopha, elles se font apporter des conserves, des fruits, des sucreries, tout ce qu'elles croient pouvoir flatter leur gourmandise, et pendant que deux esclaves sont occupées, l'une à leur passer doucement la main dans les cheveux, l'autre à des frictions légères sur la plante des pieds, elles mangent et mangent encore, jusqu'à ce que le sommeil vienne succéder à toutes les satiétés.

Pendant la nuit, une ou plusieurs gardes

veillent attentivement afin de les recouvrir si quelque mouvement les expose au froid. Le despotisme qu'on leur apprend à exercer les rend insensibles à tout ce qui leur est étranger ; le travail est fait pour les esclaves, pensent-elles, que nous font leurs souffrances ? c'est une propriété dont nous sommes les maîtres de disposer selon qui nous convient. Créatures privilégiées, notre lot est de commander, et celui du peuple noir (les serfs) d'obéir sans nous fatiguer de ses plaintes.

Font-elles châtier un domestique maladroit, une servante coupable de négligence, loin d'être touchées de compassion aux cris que leur arrache la douleur, elles n'en paraissent que plus irritées, et ordonnent souvent qu'on double la correction, pour le seul motif d'avoir été incommodées par les supplications de la victime. Comment veut-on qu'un peuple ainsi traité puisse jamais prendre cet heureux essor qui fait la puissance et la gloire d'un empire, qu'il soit autre chose que ce qu'exigent l'humeur, le caprice de ceux dont il dépend, trop intéressés à la conservation de leurs priviléges pour faire cesser l'injustice et les vexations !

Comme partout où les mœurs sont dissolues, les dames russes ont l'oreille fort délicate : on ne sait de quelle expression se servir pour leur témoigner un respect dont elles sont si peu dignes. Une plaisanterie souvent très-innocente, la moindre équivoque, leur paraît un crime impardonnable ; tout est pour le dehors : autant on peut oser dans le tête-à-tête, autant il faut observer d'étiquette en public, et l'amant qui vient d'être comblé des dernières faveurs n'en obtient pas même un regard dans le monde. Il est extrêmement rare de voir une dame s'appuyer à la promenade sur le bras d'un cavalier, cela est trop indécent ; mais qu'on n'admire point tant cette grande retenue, car elle n'est qu'une pitoyable grimace qui trompe tout au plus quelques étrangers.

La médisance est là de mode comme partout ailleurs, mais elle est sans grâce et sans excuse, car les choses se disent avec aigreur, avec amertume, et jamais avec le ton et la finesse qui font supporter de pareilles conversations chez les Françaises. Pourtant il n'est point de pays où les femmes s'embrassent davantage, où les protestations et le mot

ma chère soient plus prodigués. Celle qui vient d'être déchirée arrive-t-elle en visite, on la fête, on la complimente, comme si l'on n'était pas intérieurement beaucoup plus occupé à lui trouver des défauts, des ridicules que des perfections. Les modes nouvelles, le spectacle du jour, les plaisirs de la bouche, la toilette emploient le reste du temps. Dans les réunions, chacune cherche à éclipser les autres; toutes rivalisent de coquetterie et d'impertinence, mais non pas d'ordre et de vertus privées, et les hommes, qui valent peut-être moins encore, hébétés et subjugués, n'ont jamais assez d'admiration pour toutes ces gentillesses.

Les costumes varient suivant les villes, les provinces et même les villages. Il n'y a point d'habillement russe déterminé, à moins que l'on ne veuille prendre pour type Moscou et ses environs. Les dames suivent le genre français; les femmes des marchands se vêtissent suivant les vieilles coutumes des lieux qu'elles habitent. Quant aux paysannes, le costume élégant avec lequel on nous les représente ne donne pas plus l'idée de ce qu'elles sont véritablement que nos danseuses d'Opéra ne

retracent les vachères et les gardeuses d'oies de nos campagnes. La bure la plus grossière, des lambeaux sales et dégoûtans autour de leurs jambes, une chaussure d'écorce de bouleau, du beurre dans les cheveux pour servir de pommade, et qui, devenant rance, finit par exhaler une odeur insupportable, voilà tous les ornemens de ces pauvres créatures; et si l'on veut ajouter à cela une vermine éternelle, on conviendra qu'elles sont loin d'être charmantes.

Les femmes ne se mêlent nullement du commerce; les boutiques où l'on en voit sont tenues par des étrangers. Celles qui appartiennent à des maris aisés cherchent à imiter les manières de la noblesse, c'est-à-dire, qu'elles mangent, dorment, prennent le thé, le café avec leurs commères et voisines, et reçoivent les respects des amis de la maison. Voilà toute leur occupation ; le soin des enfans est confié à des servantes jusqu'à l'âge où on leur enseigne les ruses du métier de leur père.

C'est donc au goût excessif, effréné des femmes de la classe élevée pour le luxe et la dépense, à l'empire qu'elles exercent qu'il

faut attribuer en grande partie les maux qui pèsent sur la Russie. Le peuple serait naturellement bon, gai, serviable, hospitalier, s'il n'était pressuré, vexé par des maîtres qui le rendent chagrin, égoïste et fripon; témoins les valets que le plus funeste exemple rend bientôt familiers avec tous les vices. L'entretien d'une maison splendide, le besoin de paraître avec éclat devant un sexe qui ne mesure le mérite de l'autre que sur ses prodigalités, l'habitude du désordre, les ressources de la tyrannie, ne sont pas les moindres causes qui poussent un État vers sa perte. Que de fois, je le répète, n'ai-je pas vu des dames qui se croyaient jolies, et dont la fortune était dissipée, aller quêter les regards de l'empereur Alexandre dans ses promenades solitaires, espérant que si elles parvenaient à l'honneur d'en être déshonorées, leurs maris seraient nommés gouverneurs de province, et pourraient de nouveau satisfaire leurs exigences! Ces manœuvres ont souvent réussi. A quelles mains, grand Dieu! confiait-on le sort des hommes!

Si j'ai tracé de couleurs un peu sombres dans ce chapitre le tableau des mœurs qui se

sont le plus souvent offertes à mes observations chez les femmes russes, je dois à la justice, à ma conscience de déclarer qu'il existe et que j'ai rencontré des exceptions bien honorables et d'autant plus dignes d'admiration en cela, qu'il faut un grand courage et beaucoup de supériorité d'esprit pour demeurer vertueux là où ne croit point à la vertu.



CHAPITRE XIV.

JOURNAUX, THÉATRE, LITTÉRATURE.

De grands et faciles moyens de civilisation, tout à l'avantage des gouvernemens, lorsque l'équité de leur administration les met à l'abri d'une censure humiliante ou subversive, sont offerts avec abondance par les journaux libéralement autorisés, et par les représentations théâtrales. La publicité des événemens politiques, des impressions qu'ils causent; l'exposé des scènes les plus intéressantes de la vie, captivent l'attention et développent les idées. Ce sont des centres de lumière dont chacun reçoit un rayon, et l'attrait qu'ils ont pour la curiosité naturelle est un sûr garant des succès de leur but. Quand les intentions manifestes, quand les actes publics ne craignent point l'examen sévère du droit et de la justice, loin de s'alarmer d'une

enquête, on la recherche, on la demande, parce qu'elle met au grand jour l'honneur et la loyauté. Les allusions n'ont rien qui fasse rougir ou trembler, parce que les motifs rassurent; mais lorsqu'un arbitraire criminel règne au mépris des lois et des garanties sociales, il doit s'efforcer d'intimider l'opinion, d'étouffer les murmures, de briser les rapports, d'appuyer enfin sur tout ce qu'il domine les marques de la servitude, car il a tout à craindre de la pensée : sa puissance n'a pour base que l'apparence de la force; il faut qu'il fascine les regards en abrutissant la raison : voilà le système politique en vigueur chez les Russes.

L'empereur Nicolas, avant d'occuper le trône, était revêtu du noble emploi de censeur en chef. C'était lui ou c'étaient ses flatteurs sous lui qui martyrisaient les créations de la pensée. Comme le génie est assez rare dans ce pays, ils avaient peu de besogne, mais il fallait paraître utiles, et les choses les plus innocentes ne pouvaient échapper à leurs mutilations. Jamais rien n'était livré à l'impression qu'après avoir passé par leurs indignes mains. Entr'autres substances, une

traduction en langue italienne des *Méditations* de Lamartine, tant admirées par Alexandre, fut, je m'en souviens, l'objet des tracasseries les plus misérables; à chaque vers, on trouvait un sens coupable : il fallait changer ceci, refaire cela, en raison de ce que la version italienne pouvait être interprêtée de telle manière. Cette littérature devait pourtant rester inconnue au peuple; elle ne s'adressait qu'au très-petit nombre des gens capables de l'entendre, de quel danger pouvait-elle devenir! Mais cette tourbe, si rampante devant le pouvoir qui stipendie sa bassesse, voudrait tout soumettre au joug qu'elle consent à porter; déployez le cœur de ces instrumens de tyrannie, de ces sycophantes chargés de veiller sur les mœurs, vous n'y trouverez que la plus hideuse cupidité.

Le peuple en Russie ne sait point lire; aucune langue autre que la sienne n'est intelligible pour lui; il ignore les mouvemens politiques du globe. Rien ne paraissant devoir le tirer de sa condition, il reste indifférent à tout ce qui se passe hors de sa sphère accoutumée : on laisse donc venir

sans difficulté les journaux de tous les pays, et de quelque nature qu'ils soient, c'est-à-dire sans distinction d'opinions, ils parviennent à leurs abonnés; mais pourtant la défiance les accompagne et ne laisse pas de s'attacher à la couleur qu'ils ont choisie. Il suffit de recevoir *le Constitutionnel* pour devenir l'objet d'une surveillance active; la prudence engage donc à ne lire que ce que le gouvernement veut bien approuver.

Les feuilles qui s'impriment dans l'intérieur sont rares, et malgré les titres pompeusement libéraux dont elles se décorent, il suffit d'y jeter les yeux pour connaître l'esprit lâche ou vénal qui préside à leur rédaction. L'une, par exemple, intitulée : *le Fils de la Patrie*, écrite en russe, ressemble à un enfant esclave fort peu soucieux du sort de sa mère; il n'a pour elle d'affections, de sentimens que ceux dont le maître permet l'expression. Dégradé par sa dépendance, aucun sacrifice d'honneur ou de conscience ne lui coûte pour plaire à celui dont il redoute la colère. C'est un hypocrite corvéable auquel on peut faire accepter toutes les tâches et prendre toutes les figures; on le

contraint, c'est une excuse : que de gens agissent comme lui, et ne voient que de l'or dans la main de ceux qui les dirigent!

Une autre feuille, écrite en francais, paraît à Pétersbourg, sous le titre du *Conservateur impartial.* Certain abbé Nicolle en est le rédacteur en chef sans contestation, car il est seul. Ce journal n'est qu'un amas de compilations et n'a pas même l'esprit de bien choisir ses articles; il ne sait qu'élaguer avec soin tout ce qui peut blesser l'aristocratie, et pour son compte lui prodiguer un grossier et vénal encens. Comme on est forcé de reconnaître qu'en Russie la mollesse intellectuelle reste indifférente aux déclamations théologiques, lorsqu'elles ne tendent pas à détruire les croyances nécessaires aux vues du gouvernement, les prêtres catholiques, réduits au silence hors de l'exercice de leurs fonctions, n'ont pas encore essayé d'écrire contre l'hérésie, et *le Conservateur* ne traite pas ces matières. Le langage dans lequel il s'exprime étant de mode, on le reçoit par ton ou par complaisance.

Saint-Pétersbourg compte une population d'environ trois cent mille âmes, il est à

croire qu'une chronique générale et périodique y trouverait des alimens. Décente, mais adroite dans ses remarques, ne s'essayant d'abord qu'avec les armes légères de la plaisanterie, elle inquiéterait le ridicule et parviendrait peut-être à réformer de graves abus. L'aménité des mœurs ne s'impose pas, elle se communique sans efforts avec l'éducation et la culture que l'esprit demande. On ne s'imagine pas ce que vingt années de soins éclairés peuvent sur un peuple! Que l'instruction se répande, que la publicité traverse en tous sens le monde, bientôt chacun se conduira comme il désire qu'on l'estime. Les calculs de la raison diront aux hommes que leur bonheur particulier dépend du concours universel, la justice fera sentir qu'elle seule peut donner de véritables garanties, et dès-lors on n'aura plus à craindre les excès de la liberté.

Dans les révolutions salutaires qu'on veut produire, il faut démontrer l'utilité du principe nouveau, sans jamais humilier les précédentes coutumes. Par des persécutions, on rattache plus fortement les victimes à leurs préjugés, et sûrement il n'existerait pas un

si grand nombre de chrétiens sans les écha-
fauds, les bûcheres, les martyres dont on a voulu d'abord effrayer leur zèle. Il ne s'agit donc point de renverser ce qui subsiste, mais d'élever à côté un monument plus noble. En France, malgré tontes les peines que se donnent les vieux partisans des doctrines féodales pour faire revivre le temps des prérogatives et du despotisme, la génération nouvelle marche d'un pas ferme dans la carrière de la raison. La supériorité du génie, des talens est la seule qui soit vraiment respectée. L'honnête homme dans la plus humble condition, fort de l'appui des lois, n'est plus intimidé en présence d'un haut fonctionnaire, dont il n'a plus à craindre de vexations cachées; un quart de siècle encore, et tout ce qui reste de maximes anti-libérales aura fait place à d'autres idées. L'instruction, la sagesse précoce des jeunes citoyens de cette époque serviront d'exemple à leurs enfans, et de généreux travaux n'auront pas été perdus.

Des gens aveugles ou de mauvaise foi contestent ou méprisent l'influence du journalisme; elle est immense. Chaque lecteur attentif tient un chaînon conducteur d'é-

lectricité morale qui lui fait éprouver ce qu'un autre éprouve aux Antipodes du point qu'il occupe. Les localités sont peu de chose; il faut de la justice partout, et l'on ne saurait arguer d'une position topographique pour établir tel ou tel régime. Si le serf de la Russie pouvait se pénétrer des leçons que la liberté d'écrire donne à certains pays, souffrirait-il sur sa tête le pied qui la foule, lorsqu'en se dégageant par un effort, il ne verrait que son pareil en celui qui le fait trembler? De la lutte qui peut s'engager, n'a-t-il pas la chance de sortir vainqueur? Ce sont donc les réactions que l'on craint en voulant enchaîner la pensée, mais serait-il possible d'en redouter les effets si l'on ne se croyait pas menacé des violences qu'on exerce? La probité seule est au-dessus de ces terreurs, c'est elle qu'il faudrait honorer de la confiance publique dans les grandes affaires, et malheureusement c'est presque toujours l'intrigue, la cupidité qui viennent usurper ses droits.

Rien que la contrainte à laquelle on soumet les facultés de l'esprit doit suffire pour donner mauvaise opinion de l'administra-

tion d'un pays. Partout où les institutions sont fortes, c'est-à-dire justes, on laisse écrire et parler. Le Danemarck est une puissance despotique, mais l'autorité habituellement paternelle de ses rois fait oublier l'extension qu'elle pourrait prendre. Ces Scandinaves seraient bien fâchés d'un changement qui les releverait de l'obéissance! Heureux de tout temps sous une domination protectrice, les traditions servent de préceptes aux souverains comme aux sujets, et la pureté des inclinations, l'innocence des mœurs perpétuent le bonheur et la paix. Chacun s'explique librement, proclame ce qu'il croit légitime et ne devient jamais suspect à cause de ses opinions politiques. Nulle part, les espions ne sont plus rares et plus mal rétribués; le roi actuel est un chef de famille, aimé, respecté, parce qu'il n'a point de préférences; accessible à tous, n'écoutant que sa conscience dans la dispensation des emplois et des récompenses, s'il commet des erreurs, on le plaint, on ne murmure point; mais en Russie, où tant d'iniquités, de turpitudes pourraient être dévoilées, on se garde bien de souffrir des juges! Les

journaux de l'étranger ne rendent pas un compte exact et détaillé des abus qui se passent hors de chez eux; n'étant lus d'ailleurs ici que par les classes aristocratiques, on peut les admettre; mais si quelque moraliste indigène prétendait exprimer des sentimens contraires à ceux dont le servilisme fait parade, il serait cruellement puni de son audace. Des écrits marqués au coin d'une mâle indépendance attireraient sur leur auteur les plus terribles châtimens.

On le voit, rien de salutaire ne prépare dans cette vaste contrée les métamorphoses que la philosophie désire. Un sage emploi de l'autorité suffirait pour changer entièrement l'aspect des choses. Le germe des vertus, de la prospérité, du bonheur, croîtrait avec les développemens d'une éducation nouvelle. Ce sont des réformes qu'il faut opérer, d'abord dans les modes généraux d'élever et d'instruire la jeunesse noble, et puis dans la manière de traiter le peuple. Les propriétaires en seraient-ils moins riches par les résultats de ces innovations? Qu'on examine l'agriculture et les arts de l'Angleterre; des mains dégagées de chaînes, des

esprits libres de toute crainte avilissante, en sont-ils moins actifs, moins industrieux? Ne couvrez de mépris que la paresse et l'ignorance volontaire, propagez les lumières, publiez-en les découvertes, encouragez tous les genres de talens, et bientôt vous n'aurez qu'à vous féliciter de vos soins.

Ces monarques si religieux en apparence, n'ayant jamais à la bouche que des actions de grâces pour la divine Providence, que des paroles qui semblent exprimer une si grande confiance en elle, montrent-ils autant de courage dans leurs bienfaits que de ferveur dans leurs démonstrations? Osent-ils affronter des périls dans le vrai but de donner le bien à ceux dont ils se disent l'appui? Voit-on dans leur façon d'agir l'intention formelle de se consacrer à leurs peuples en bravant la malveillance? Mais non! S'appliquant réellement des hommages faits pour la seule divinité, il semble que la multitude ne soit créée que pour les adorer et les servir. Loin de se croire coupables devant l'opinion, le moindre examen de leur conduite est qualifié d'offense! Les adulateurs, les ambitieux, tous ceux qui quêtent la faveur, ne

pouvant se dissimuler ce que les moyens dont ils font usage pour parvenir ont d'ignoble, ne sauraient tolérer des caractères qui les accuse sans cesse. On cherche des délits, des crimes dans tout ce que la subtilité d'une interprétation peut offrir sous un double sens. La dignité paraît de l'arrogance, le respect qui ne dégénère point en culte devient une horrible impiété. Pour montrer du zèle, on désigne ainsi des coupables, et prononcer des condamnations, vendre la liberté de son semblable, ne sont pas des choses que reproche bien haut la conscience, quand on l'endort flattée par les espérances de la fortune. Eh bien! même chez les peuples les plus habiles à connaître leurs droits, en France, par exemple, la générosité, je pourrais dire la magnanimité nationale, est si grande encore que l'on n'accuse presque jamais le monarque du mal qui se fait en son nom; la reconnaissance éclate pour les actes de justice, et lorsqu'on souffre sous le pouvoir, le blâme, la haine ne désignent que les ministres. Ceux-ci, quoique légalement cités au tribunal de l'opinion publique, paraissant dédaigner une

justification qu'il sentent souvent impossible, bravent avec audace la honte, l'animadversion, et savent toujours se soustraire au châtiment que mérite leur infidélité.

Cependant, lorsque je compare, lorsque je mets en présence les lois de mon pays et celles qui légitiment l'oppression dans une autre contrée, je remercie le destin de m'avoir aussi bien partagé. La faveur d'un parvenu ne m'oblige point à des hommages qui révolteraient ma fierté; on ne m'interdira pas entièrement la plainte; je puis exhaler ma douleur, dire, écrire ce que je pense en voyant les honneurs gratifier des mains parricides. Les ministres n'étant en effet que les commis de la nation, il m'est libre de fouiller dans leurs antécédens, de démontrer ce qu'on en peut attendre par les intentions qu'ils ont manifestées, la conduite qu'ils ont tenue; le mécontentement général parvient au pied du trône, et quel en est l'organe? la publicité permise à l'opinion, la liberté de la presse.

Le journalisme est donc nul en Russie dès qu'il ne trouve point l'occasion de prodiguer la louange aux prédestinés de la for-

tune; il répète ce que dicte la force et ne se permet de réflexions, de commentaires que ceux dont le fonds est tout à l'avantage des idoles du moment; aussi ne doit-on jamais ajouter foi à la sincérité de pareils narrateurs. Si la vérité leur échappe, elle doit encore paraître suspecte, car sous un despotisme inquiétant dans les moindres détails, il n'est pas possible de hasarder un mot contraire à ses calculs.

Les représentations théâtrales se ressentent de cette gêne, quoique le peuple n'y assiste pour ainsi dire jamais; les auteurs doivent se soumettre à ne faire dire à leurs personnages que ce qui peut être en harmonie avec le système consacré. Des entraves si décourageantes éloignent de la littérature tous ceux dont les inspirations annoncent quelque génie. La langue russe, belle, sonore, flexible, est pourtant dédaignée hors des habitudes communes, parce qu'on lui permet trop rarement de déployer son énergie et ses ressources. Beaucoup de seigneurs m'ont avoué qu'ils pensaient, qu'ils s'exprimaient plus nettement en français que dans leur idiome naturel, visiblement façonné

pour les esclaves et dont ils ne voyaient pas la nécessité d'approfondir l'étude. Il y a dans cette répugnance et dans la soumission forcée des écrivains de quoi abâtardir le plus noble talent; mais qu'importe la gloire nationale? Parodiant un mot célèbre, dans un gouvernement absolu, il ne faut que savoir dire : Le maître seul est grand.

Pétersbourg n'a que deux salles de spectacle. Dans la première, bien construite, bien distribuée, on joue les ouvrages originaux et ceux traduits sous les yeux de la censure. Tragédie, comédie, drame, opéra, vaudeville, tout est Russe ou l'est devenu. L'orchestre ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'exécution, mais c'est là tout ce qu'on en peut exiger, car parmi les musiciens les plus distingués, on ne trouverait là personne capable de faire une grande composition supportable. Rossini, Boïeldieu, Wéber, Auber font retentir de leurs accens divins ces bords glacés où l'existence est sans prestige. Grâce au charme de leurs inspirations, à la fécondité de leur génie, des sensations délicieuses viennent enivrer l'âme, on rêve un autre ciel, on se croit sur un sol en-

chanté. Mais dès que les accords cessent, que l'oreille heureuse encore cherche à conserver ses souvenirs, de hideux tableaux viennent détruire l'illusion. On sort du théâtre, la misère, l'avilissement sont à la porte. Soldats, valets, agens de police s'empressent à l'envi d'y montrer le zèle que stimule la crainte. A côté de somptueux équipages, se traînent des malheureux couverts de haillons, dont le vol est la seule espérance; on ne daignerait pas les secourir par une aumône, il faut qu'ils deviennent criminels.

Des comédiens allemands et français exploitent le petit théâtre, où des ouvrages de leurs auteurs respectifs, également soumis aux recherches pointilleuses de la censure, sont représentés de deux jours l'un. La chambrée manque rarement d'être complète quand c'est le tour des Français; on remarque cette prédilection. Les parures les plus riches, les uniformes les plus brillans occupent toutes les loges et les *fauteuils*, mais il n'en est pas de même aux places inférieures: désignées sous le nom de *bouillon* et *d'écume*, on n'y rencontre guère que des cuisiniers, des marmitons et des servantes,

mais leur présence ne nuit point à la beauté du coup-d'œil; relégués dans l'ombre, ils sont inaperçus.

Ainsi qu'à Paris, les actriees, les danseurs un peu hors de la ligne vulgaire deviennent les objets particuliers du luxe des grands seigneurs. Il est du bon ton d'avoir une maîtresse au théâtre, de lui prodiguer l'or et les présens de toute espèce. Des traits agréables et quelque talent sont une source de fortune pour celle qui réunit ces moyens de plaire, lorsque sa vertu n'a pas un caractère trop sauvage et qu'un peu d'ordre préside à son intérieur. Cependant la beauté n'est point la condition *sine quâ non*. On la désire sans doute dans le choix qu'on veut faire, mais à la rigueur, le titre de la nation suffit, et j'ai vu des femmes positivement laides recevoir une cour assidue, grâce au langage qu'on leur entendait parler, à la profession qu'elles avaient choisie. La réputation est d'un grand avantage, j'entends celle qui s'établit par les suffrages qu'on obtient; car le cœur n'est pour rien dans les les liaisons qui se forment ainsi, la vanité seule guide et détermine.

Les plus grands personnages ne font nulle difficulté de recevoir des comédiens à leur tables (les hommes seulement); comme ces invités sont assez naturellement facétieux, que le soin d'amuser semble exclusivement leur partage, on les considère comme des bouffons dont toute l'existence doit être occupée à faire des grimaces pour divertir autrui, et jamais on ne suppose qu'ils puissent être dans la société privée ce que sont les gens qui se respectent; aussi, bien qu'on leur offre à dîner, souvent on ne se croit pas quitte envers eux. Voilà, je pense, en quoi ce métier est le plus pénible. Qu'à la scène, un acteur fasse ressortir la physionomie d'un rôle, cela dure quelques momens, je le conçois; mais que sans cesse il soit d'obligation de se montrer faux, masqué, hors de la nature enfin, cette tâche est insupportable. Comment peut-on pousser la complaisance ou l'amour de l'argent au point d'accepter les humiliations d'un pareil emploi?

Parmi les membres de la famille impériale, personne ne montre de goût pour les spectacles autres que ceux de la religion; encore, en semblables matières, juger de la sincérité

est-il impossible. Pendant un long séjour à Saint-Pétersbourg, jamais je n'ai vu ni l'empereur, ni les grands-ducs, ni leurs épouses assister une seule fois à la représentation d'aucun ouvrage dramatique français, allemand ou russe. Cet éloignement n'est imposé sans doute que par des considérations politiques, car l'ennui qui règne dans les palais n'est point un mystère; on peut en apprécier les causes, surtout en Russie. La louange y est si dénuée de grâces, l'encens des adorateurs est si mal épuré, on voit tellement à découvert revêtir les livrées de la bassesse par ceux qui s'efforcent de plaire, que la pénétration la moins fine est rarement dupe de toutes ces démonstrations. Pour briser la lourde monotonie du temps, il faut donc recourir à des nouveautés piquantes : voilà ce qui explique toujours l'empressement des Russes pour ce qui leur est étranger.

Quoique grand observateur du décorum en public, le grand-duc Michel affectionnait beaucoup un comédien français, nommé Saint-Félix, homme d'esprit, parce qu'en petit comité le caractère de l'artiste montrait cette liberté, cette franchise dont jamais les

courtisans n'auraient été capables. Une telle manière semblait peut-être en secret fort inconvenante au prince, mais du moins elle était hors de l'uniformité; cela parvenait à le distraire, et plus de hardiesse aurait été permise. Chez les Russes, l'indépendance morale paraît si extraordinaire, qu'on la regarde comme une sorte de folie quand elle n'est pas imputée à crime. Je me souviens qu'après une conversation d'une demi-heure avec le grand-duc Constantin, dans laquelle j'avais montré tout le respect que je croyais lui devoir, il m'échappa de confirmer ses opinions sur quelques matières, en lui disant : *Vous avez raison, monseigneur.* Je parlais au sérieux ; j'exprimais naturellement ma conviction. Aussitôt cette réplique, il éclata de rire, et la relevant : « J'ai raison, dit-il ; en vérité, j'ai raison ! Dieu soit loué ! c'est fort heureux ! J'ai raison ! J'ai raison ! cela est étonnant ! » Et s'adressant aux généraux qui l'entouraient : « Trouvez-vous qu'en effet j'aie raison, messieurs ? » Des marques de la plus grande hilarité servirent de réponse à cette interpellation. En examinant toutes les figures, je vis bien qu'il était impossible que le grand-duc eût jamais tort.

Les auteurs dramatiques originaux dont la réputation est parvenue à sortir de leur pays, ne sont pas nombreux. Lomonosoff, Soumorokoff, Keraskoff méritent seuls l'honneur d'être lus. Leurs ouvrages sont empreints d'un véritable génie, malgré les exigeances barbares qu'ils ont dû respecter. Maintenant on suit une route plus commode; à l'imitation de nos arrangeurs de Paris, on a recours aux traductions : beaucoup de fracas, de spectacle attire la vogue.

Un poëte aussi fort remarquable, en dépit des obstacles qu'on oppose au génie, c'est Kriloff. Ses fables sont assez connues; pour ceux qui le peuvent entendre dans sa langue, il approche de La Fontaine par la grâce et le naturel.

Toutefois, réduits à leur littérature, les Russes doivent se trouver bien pauvres. On néglige trop la langue maternelle; on impose trop de conditions pénibles aux écrivains, pour que rien de bien pensé, de bien écrit sorte de leur plume. Quoique la métromanie soit aussi générale dans ce pays qu'en France, les sujets érotiques sont les seuls dont on suive les inspirations, encore la plupart des

poëtes un peu instruits ne veulent-ils s'exprimer qu'en français. C'est un malheur, car la langue russe, enrichie d'une foule de mots grecs, est pleine de force et d'harmonie.

Les riches seigneurs éloignés des deux capitales n'en veulent pas moins se procurer les plaisirs qui s'y rassemblent. Au sein de leurs vastes possessions, à bien moins de frais qu'on ne pourrait l'imaginer, ils ont des concerts et des spectacles. Les acteurs et les musiciens, pris parmi les esclaves et dressés à coups de fouet, sont d'un grotesque difficile à peindre. Il est singulier de battre quelqu'un pour lui faire prendre une physionomie riante : c'est pourtant ce qui arrive souvent ici. Lorsque le rôle dont on charge ce malheureux doit égayer l'auditoire et que le but n'a pas d'abord été parfaitement rempli, pendant un entr'acte, le bâton fait son effet, et l'on est sûr de voir reparaître le personnage aussi jovial, aussi farceur que son intelligence peut lui permettre d'en avoir l'air.

On représente souvent au théâtre français de Saint-Pétersbourg des pièces que les Russes ne sauraient comprendre. *Les Cuisinières, le*

Coin de rue, une foule d'autres facéties dont les détails de localités font tout le mérite, peuvent bien exciter le rire à Paris; mais chez des gens tout-à-fait étrangers à ces mœurs populacières, à ce langage, à ces habitudes de carrefours et de halle, il est impossible qu'elles soient goûtées. Ce qui nous paraît comique les fait bâiller, faute de saisir les jeux de mots, les doubles sens. Le répertoire des Variétés est sans contredit celui qu'ils méprisent le plus, et souvent on m'a demandé comme il se faisait que nous admissions de pareilles platitudes; aucune de mes explications ne parvenait à convaincre qu'elles pouvaient amuser.

Toute gestion étant organisée militairement, les comédiens russes obtiennent des rangs d'après leurs talens et leurs services. J'en ai vu porteurs de décorations que leur âge empêchait d'avoir méritées sur les champs de bataille; mais je ne saurais affirmer qu'elles eussent été données comme récompense à *l'acteur*. La plupart de ceux qui se distinguent dans cette profession sont venus à Paris chercher des leçons de goût et de tenue : il leur suffit d'un bon modèle pour devenir pas-

sables; mais le feu sacré n'est pas ce qui les anime, et l'expression figurée, la pantomime, comme l'entendaient les Romains, est beaucoup au-dessus de leur intelligence.

Destinés seulement aux plaisirs de la noblesse, les théâtres en Russie n'atteignent aucunement le but auquel ils doivent en général l'antiquité de leur création. Ces moyens d'instruire le peuple en l'amusant, de polir ses mœurs, d'utiliser ses loisirs, de le maintenir enfin dans une continuelle activité d'intelligence, ne sont pas méconnus, et pourtant chez l'une des nations les moins avancées dans la civilisation, on les néglige ou plutôt on les craint. Que deviendrait le despotisme si les lumières découvraient à tant de millions d'esclaves et leur force et leurs droits! L'abrutissement est le seul garant de leur soumission : il faut donc qu'ils y restent plongés.



CHAPITRE XV.

BEAUX-ARTS.

C'est un bon pays que la Russie pour les artistes étrangers, quand ils ont du talent et de l'assurance. Je ne conçois pas comment les émigrations n'y sont pas en plus grand nombre. La timidité, l'incertitude, retiennent à Paris une foule de gens de mérite, qui végètent sans clientelle, sans ressources, tandis que s'ils se hasardaient à franchir l'espace qui les sépare de Pétersbourg ou de Moscou, ils pourraient y forcer la fortune à récompenser leurs travaux. La France ne convient plus qu'à ceux qui tiennent le premier rang dans leur profession; les concurrences, les rivalités en toutes choses sont innombrables. On se heurte, on se brise les uns les autres, sans penser qu'en se dissé-

minant chacun trouverait place et vivrait à son aise.

Les Russes, en beaucoup de genres d'industrie, s'accommoderaient parfaitement de nos médiocrités; ils ne sont pas connaisseurs, ils n'ont pas le goût formé : un seul art peut-être en est apprécié comme exécution, c'est la musique. Il n'est pas de maison où l'on ne trouve un piano; tout le monde en joue, et quantité de gens en jouent bien. On peut estimer qu'à Pétersbourg, quatre mille amateurs sont plus que de la force des maîtres de Paris. Dire qu'ils ont le génie musical, ce serait aller trop loin. Ils n'ont rien produit, que je sache, capable d'être cité avec honneur ; ils manquent de sensibilité, d'imagination, mais on ne saurait leur refuser le mécanisme et la justesse d'oreille. Tout ce que l'Allemagne, l'Italie, la France ont produit de plus distingué en virtuoses est venu se faire entendre chez eux et recueillir d'amples moissons de roubles. Steibelt, Schoberlechner, Lafont, Boucher, etc., ont épuré leur goût et leur jugement. Field enfin, le premier pianiste de l'univers, fixé à Moscou, rend chaque jour ses auditeurs plus difficiles,

plus exigeans envers ceux qui osent venir après ce maître incomparable. Parmi les élèves qu'il a formés, on en trouve du plus grand mérite, et je ne donnerais qu'à très-peu de nos professeurs le conseil de se hasarder à soutenir une sérieuse épreuve contre les amateurs du cinquante-sixième ou du soixantième degré de latitude.

Il n'en est pas de même de la peinture. Les Russes, avec la manie très-prononcée de tableaux, ne possèdent généralement que de mauvaises copies, achetées quelquefois très-cher à des fripons éhontés, toujours sûrs en ce pays de faire des dupes avec de l'audace et de la charlatanerie. Vous verrez le même sujet chez vingt seigneurs, qui vous soutiendront tous avoir l'original et s'égaieront fort aux dépens de la crédulité des autres, dont chacun s'imagine en être aussi propriétaire. Ce sont ordinairement des Italiens qui font ce commerce. Peu scrupuleux en fait de sermens, de protestations, assez physionomistes pour juger les caractères avec lesquels ils sont en rapport, il est rare que leurs manœuvres n'atteignent pas le but qu'ils s'en étaient proposé, c'est-à-dire ne les conduise

à la fortune. Le docteur Clarke et M. Damaze de Raymond prétendent que les Russes ont porté le talent d'imitation, surtout en peinture, à un degré qu'on ne saurait retrouver ailleurs; j'admire la bonne foi qui fait tant d'honneur à ce peuple, et je voudrais bien entendre citer les noms de copistes si fidèles. Il y a dans cette assertion par trop d'hyperbole; on ne peut en imposer ainsi qu'à des regards prévenus, et le coup-d'œil exercé d'un homme de l'art ne prodiguerait assurément pas tant d'éloges. Parmi les esclaves dont le bâton excitait l'intelligence, on m'a souvent montré de pauvres barbouilleurs que leurs maîtres supposaient des gens fort habiles, en s'attribuant la gloire de les avoir formés; ceux-ci n'avaient de leur vie touché ni crayon, ni pinceau; l'éloquence des démonstrations était au bout d'un manche à balai.

Ce qui prouve, sans autre argument, que les Russes sont loin d'avoir acquis la perfection imitative que leur accordent si libéralement certains voyageurs, c'est que jamais portrait supportable n'est sorti de leurs mains. Les peintres étrangers qui sont allés

dans ce pays ont eu lieu de s'en féliciter. On y paie vaniteusement le talent qui saisit et flatte la ressemblance. M. Riesner, français, malgré son nom germanique, homme de goût, artiste distingué, après un séjour de quelques années à Pétersbourg, a laissé des regrets, en emportant beaucoup d'argent. Son *faire* est plein de grâce et de noblesse ; il savait rendre agréables les traits les plus communs sans empêcher de les reconnaître, et donnait un charme extrême aux figures naturellement jolies. Il n'est point encore remplacé.

Le seul peintre dont la Russie puisse être justement orgueilleuse est Orlowski, celui-là tire son nom de l'oubli. Ayant adopté le genre d'Horace Vernet, il excelle à reproduire les physionomies russes, populaires, les costumes, les habitudes de l'Orient et les chevaux. Tous les détails de ses tableaux sont de la plus exacte fidélité; une touche large, vigoureuse et brillante, beaucoup de poétique, d'harmonie dans la composition, assurent à cet artiste une place honorable parmi ses confrères de tous les pays. Attaché au tsaréwitsch Constantin, et tenu

par ce grand homme dans une espèce de chartre privée, on prétend qu'il n'en a jamais pu obtenir la permission de visiter Paris, où tant d'excellens modèles auraient encore aggrandi ses pensées et son talent. Le motif de ce refus est basé sur la crainte de le perdre au milieu des jacobins de France. C'est un grand bonheur, sans doute, que d'être si avantageusement placé dans l'estime d'un tel prince, mais un peu plus de liberté le ferait sentir bien davantage.

Dans une galerie attenante au palais d'hiver, appelée l'hermitage, où Catherine venait chaque soir avec ses intimes se reposer des fatigues de la représentation, est une assez jolie collection de tableaux de plusieurs célèbres maîtres, augmentée depuis 1815 des achats faits à notre Musée, ou des contributions qu'il a subies; mais ces richesses ne s'accroîtront de long-temps: on ne saurait compter sur les productions nationales, et l'état des finances ne met pas en position de faire des sacrifices de cette nature pour acquérir chez l'étranger. Quant à la sculpture elle est nulle, si ce n'est dans les objets d'architecture, encore le fini de l'exécution n'en

est-il jamais confié aux indigènes. Tant de Russes, qui croient faire tort à la postérité, en ne lui léguant pas leur image, devraient appeler chez eux le ciseau de *Flatters;* grâce au génie du statuaire, ils revivraient dans les siècles; sans la magnanime libéralité de Catherine, l'immortel chef-d'œuvre de Falconnet ne serait pas offert à notre admiration.

Tous les ans, pendant la durée du grand carême, les musiciens les plus en renommée donnent des concerts qui leur sont fort productifs. Les billets d'entrée, envoyés d'avance aux riches seigneurs, obtiennent au bénéficiaire des recettes qui surpassent habituellement ses prévisions. Tout ce que la ville a de mieux s'y réunit. Rien n'est beau comme ce coup-d'œil: l'or et les diamans étincellent de toutes parts, on se croit en Eldorado, jusqu'au moment qui vous ramène dans la rue où le désenchantement s'opère; le luxe et la misère y sont toujours très-proches voisins.

Nul doute que le développement des beaux-arts chez les nations ne tienne beaucoup à la forme de leur gouvernement. Si la liberté élève la pensée jusqu'au sublime, l'es-

clavage doit étouffer les plus heureuses dispositions; on ne saurait donc assigner aux Russes la place qu'ils pourraient occuper. Jusqu'à présent, ils ne se sont montrés qu'imitateurs serviles des autres peuples; celui de tous qu'ils tournent le plus en ridicule, qu'ils cherchent à toujours humilier, n'en est pas moins le type sur lequel on les voit se façonner de préférence. La justice oblige de reconnaître que si de notables améliorations se sont opérées dans leurs mœurs et dans leur caractère, ils le doivent aux Français. C'est dans notre belle et féconde littérature qu'ils ont puisé les préceptes les plus généreux; c'est elle qui les produit et masque leur stérilité d'une teinte parfois gracieuse; c'est à nos artistes qu'ils sont principalement redevables de leurs mieux être et de leurs plaisirs; insensible à tant de services, leur vanité superbe paie, mais n'encourage point. Il ne faut aller chez eux qu'avec l'intention d'y gagner de l'argent, et non pas dans l'espoir d'y recueillir des honneurs et de la reconnaissance. Qu'est-ce que ces croix jetées par le caprice au mérite laborieux? En doit-on faire estime? Les êtres les plus vils

n'en sont-ils pas décorés? Ne les voit-on pas briller sur la poitrine des plus impudens exacteurs? Un homme qui a de la dignité méprise des distinctions prostituées ainsi, et rougit en les acceptant.

Plus le territoire de la Russie s'étend, plus on doit craindre qu'il ne se replonge dans sa barbarie primitive. La population locale ne fait que des progrès imperceptibles, et la difficulté des communications, l'égoïsme soupçonneux de ceux qui gouvernent les subdivisions de l'empire, loin d'ouvrir la carrière aux sciences, aux idées nouvelles, maintiennent l'ignorance dans son calme plat, et consolident par la sanction du temps le pouvoir de la tyrannie. Des fronts stygmatisés par le joug de la servitude ne cherchent pas des inspirations dans les cieux; point de nobles penchans, point d'ambition généreuse qui révèlent autre chose que la brute sous les apparences d'un homme. Il n'y a plus d'âme; l'instinct se borne à chercher les moyens de satisfaire de grossiers besoins. C'est dans une concentration sans chaos que les sociétés se réveillent de leur apathie. L'émulation donne essor à des facultés jus-

qu'alors inconnues, l'amour de la gloire est excité par les suffrages, et tout l'ensemble se revêt de couleurs agréables; mais quand une obéissance passive exécute ce qu'un zèle ardent et libre voudrait enfanter, il ne faut compter que sur de misérables produits. La Russie, dans les beaux-arts, n'est qu'à peine ébauchée; elle ne peut rien montrer de son propre fonds; je ne sais si de favorables changemens auront lieu pour elle dans l'avenir : qu'elle acquière de la raison, ce sera le premier motif de la féliciter.



CHAPITRE XVI.

SOCIÉTÉS.

Dans les deux capitales, on distingue trois classes d'habitans: les nobles, le tiers-état que je décrirai tout-à-l'heure, et le bas peuple dans lequel on comprend les artisans, les ouvriers et les paysans qui obtiennent de leurs seigneurs la permission de venir, pendant certain laps de temps, gagner leur vie en se faisant cochers de place ou domestiques. Les personnes qui ne sont point revêtues d'emplois publics, les savans, les artistes, les négocians forment le corps intermédiaire: composé en grande partie d'étrangers, il serait difficile d'entrer dans le détail de ses mœurs; chacun suit à-peu-près celles qu'il tient de son pays et de l'éducation; cependant, en montrant l'intérieur de ce qu'on nomme la bonne société en Russie,

les clubs plus modestes ne seront point oubliés.

Le mobilier des grandes maisons est toujours magnifique, on suit en cela, comme en beaucoup d'autres choses, les modes de Paris ou de Londres. Une foule de domestiques entretient la propreté dans les salons, mais on peut dire qu'elle ne règne que là. Dès que l'on se dispose à recevoir compagnie, le luxe, la prodigalité n'ont point de bornes; aucun sacrifice ne coûte pour briller. Les tables sont chargées à profusion des mets les plus rares, des productions des pays les plus éloignés; la sensualité des Russes a su triompher des résistances de la nature. En toute saison, les fleurs du printemps, les fruits de l'automne sont cueillis dans leurs serres et se montrent dans leurs festins; tous les vins de la terre y coulent à grands flots, quelque soit leur prix; souvent une musique choisie vient encore charmer les convives, mais l'amphytrion n'entend jamais un concert plus flatteur que celui des louanges données à sa libéralité.

Au milieu de toute cette pompe, on remarque toujours un défaut de grâce et de

véritable noblesse. Tont est pénible et guindé. Ce nombre infini de valets, qu'on ferait bien mieux de laisser à la terre, est presque l'image d'une troupe de singes en mascarade. Leur empressement est le même, on dirait qu'ils voient toujours le bâton levé sur leurs épaules; affublés, n'importe leur corpulence, d'habits taillés sur le même modèle; galonnés, chamarrés avec prétention, mais traînant une chaussure dégoûtante, laissant voir, sous l'or ou l'argent d'une grande livrée, un linge pourri, des mains noires de négligence, des cheveux couverts de poussière, ce fracas n'est qu'une misérable parodie dont les étrangers ne s'amusent guère, mais il faut toujours qu'à leurs vices même, les Russes ajoutent le ridicule.

En allant dîner en ville, on ne se fait point accompagner de domestiques pour aider ceux de la maison à servir à table; il s'en trouve de reste, mais cette coutume tient à une autre cause. L'extraordinaire rapacité d'une classe doublement avilie, et par sa naissance et par la nature de ses fonctions, fait craindre ses tours d'adresse. On est, pour ainsi dire, certain de n'y rencontrer que des

fripons; tout leur semble de bonne prise, et l'argenterie, la vaisselle seraient bien vite escamotées, sans la précaution que l'on prend de ne la confier qu'aux gens du logis; ils en sont responsables, et la terreur qu'inspirent les châtimens sait obtenir ce que la probité commanderait vainement.

Tant que les Russes ne sont point rassasiés, ils sont fort silencieux et ne s'expriment que par gestes pour demander ce qu'ils désirent. Leur avidité les rend sourds à toute interpellation étrangère à la gastronomie. Ils ne mangent presque point de pain, mais, en revanche, ils dévorent les viandes et s'en chargent l'estomac outre mesure. Sur la fin du repas, lorsque le seul plaisir de boire est resté fidèle encore, la conversation commence, mais chacun y veut briller; ce n'est qu'un moyen de faire parade d'instruction. D'abord on entame la politique; celui qui pérore débute en français, poursuit en allemand et conclut en russe, afin de ne laisser aucun doute sur l'étendue et la profondeur de ses connaissaces. Il ne s'inquiète point de la politesse, qui lui recommande l'emploi d'un langage intelligible à tous, pourvu

qu'il ait étalé ses richesses vocabulaires, il est satisfait.

Un étranger, qui ne possède pas la science de tant de mots différens, se trouve assez désappointé en cherchant, dans la conversation ainsi faite des Russes, le sens positif de leurs idées, l'exactitude de leurs opinions. Cependant, à travers ce mélange, cette confusion, ils manquent rarement de laisser apercevoir tout le bien qu'ils pensent d'eux-mêmes, et les contrarier sur ce point, serait vouloir s'en faire d'implacables ennemis. Si l'on met en question des sujets un peu graves, ils se fatiguent promptement; l'application les tue: discuter sagement leur est impossible. Ne daignant pas écouter, ne pouvant pas réfléchir, ils tranchent, et l'on doit se taire devant leurs décisions; le plus puissant a toujours gain de cause. On en est donc réduit aux marques d'un assentiment respectueux dès qu'un personnage considérable s'est prononcé. Pour plaire et mériter l'estime, il ne faut que savoir faire de continuelles prostrations.

Le café ne se sert point à table: c'est dans un salon particulier qu'il est apporté, en

même temps que les pipes, dont les dames ne sont nullement effrayées. Dans les palais même, la fumée du tabac se mêle à celle des parfums qu'on y brûle, mais il est juste de dire que l'odeur de cette plante, choisie et préparée chez les Persans et les Turcs, n'a rien de semblable à l'infection qu'elle produit en France, où le monopole est tel, qu'en cela des rebuts deviennent la seule consommation. Les entretiens ne roulant plus que sur des frivolités sans attrait, le jeu est la ressource habituelle contre l'ennui; il est d'ailleurs nécessaire, indispensable à l'existence de ces gens que l'appât du gain séduit et tourmente sans cesse. Peu scrupuleux sur les moyens de faire tourner la chance à leur avantage, ils ne croient pas au déshonneur dont on s'entache en trompant ainsi la confiance d'un adversaire inexpérimenté. Ces tours d'escroquerie ne sont jamais désapprouvés: c'est du talent, de l'adresse. Un joueur doit se tenir sur ses gardes et rivaliser de combinaisons pour défendre sa partie et fixer la fortune; enfin, un étranger de bonne foi, qui ne peut se dispenser de jouer sans se faire tort dans l'esprit des Russes, paie

souvent bien cher la funeste invitation à laquelle il a cédé.

Cette fureur du jeu s'étend dans tout l'empire: c'est la seule occupation sérieuse de la vie, et la source intarissable de la corruption générale. Il n'est point d'odieux excès qui ne soient familiers à ceux qui perdent: malheur aux esclaves qu'ils possèdent! accablés de travaux, pour encourager les désordres d'un maître impitoyable, s'ils se plaignent, aussitôt le knout, le knout infâme est saisi pour les punir; eux-mêmes alors n'écoutant plus aucun sentiment d'honneur, cherchent à satisfaire les exigences d'un pouvoir si terrible par les produits du vol et de l'infamie. Comment se respecteraient-ils quand l'impérieuse nécessité commande, et que les supplices deviennent inévitables, en cas de non exécution des ordres donnés! Voilà, cependant, où conduisent les abus de la force! et de telles calamités n'engagent point le gouvernement à montrer de l'énergie pour en arrêter le fléau!

Les plaisirs de la bouche et les espérances fondées sur le jeu sont les uniques motifs qui rassemblent les Russes. Quoique fort

enclins à la médisance, elle ne leur offrirait point assez de charmes pour les tirer de leur apathie, si l'aiguillon des sens et de la cupidité ne les poussait hors de chez eux. Leur existence tout entière est absorbée en recherches de voluptés, et lorsque, flétris par les jouissances, épuisés par les déréglemens, tout se décolore pour eux dans la nature, ils conservent encore une passion véhémente, irrésistible, c'est l'amour de l'argent. Là, plus que partout, on est considéré en proportion de sa fortune; il en faut à tout prix, car la vanité n'a point de frein, et toutes les ruses, toutes les vilenies sont permises pour accumuler les trésors.

Dans ces réunions brillantes, où sur tant de vêtemens je voyais étinceler des insignes créés pour le mérite, peut-être aurais-je pu chercher en vain une âme relevée et pure d'ignobles penchans. Je ne dis point que le jeu dégrade les Russes plus que les autres hommes; en tous lieux, il produit les mêmes effets; seulement, chez eux, c'est une habitude générale, une contagion dont tout le monde veut être atteint. Les parens, donnant ce fatal exemple à leurs enfans, en ont bientôt

fait des élèves capables de les seconder, et le torrent du mal déborde chaque jour davantage, mais qu'importe si le peuple en est la seule victime! Les pertes d'aujourd'hui peuvent être réparées par la fortune du lendemain. On pressure les esclaves, afin d'en arracher de quoi tenter de nouvelles chances, l'espoir n'abandonne pas; les mains, l'imagination s'exercent à plus de subtilités, et les promesses de l'avenir consolent aisément de la défaveur du passé.

Le wisth et le pharaon sont les jeux le plus en usage. Ce dernier fait souvent risquer des sommes énormes. Le maître de la maison tient la banque, et tâche par sa dextérité de rentrer avec intérêt dans les dépenses qu'il a faites pour traiter splendidement son monde et mériter la réputation d'un magnifique. Pour se faire une idée juste de la portée de ces pauvres esprits qui joignent une si grande ostentation à tant de honteuse avarice, il suffira de savoir qu'ayant chez eux de saintes images, ordinairement encadrées dans les plus riches métaux, le jour où l'on compte exposer beaucoup d'argent, on allume devant elles, en signe de piété, des lampes d'hon-

neur, on les entoure de nouveaux ornemens afin de se les rendre favorables; de ferventes prières leur sont adressées, et comme ce proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera, est là fort mal interprêté, on a foi dans une puissance occulte, émanée d'en haut, capable de venir au secours des friponneries qui seront essayées. Lorsque, malgré ces pieuses invocations, l'honnête suppliant voit ses espérances trompées, c'est le démon qu'il en accuse. Il se reproche de n'avoir pas su l'écarter par des moyens efficaces, se munit pour l'avenir d'agnus ou de reliques, double ses dévotions et renaît aux illusions de ses désirs.

Les femmes, en qui le désintéressement est une qualité si belle, sont loin de mépriser en Russie les faveurs de Plutus. Coquettes à l'excès, bien que voulant paraître modestes et vertueuses, le besoin jaloux de rivaliser entr'elles de luxe et d'opulence les rend accessibles à toutes les propositions qui leur font entrevoir un lucre certain et relatif dans ses avantages au rang, à la position qu'elles occupent dans la société. Cependant, en public, il faut que le décorum le plus rigoureux soit observé, qu'un respect sans bornes pro-

tége contre tous les soupçons. Un compliment est une offense : parler de la pluie ou du beau temps, voilà presque tout ce qu'on peut se permettre. Le mystère dédommage de cette contrainte; mais une familiarité devant témoins, fût-elle pleine d'innocence, ne se pardonnerait jamais.

Obligées par les règles de l'étiquette à se tenir sans cesse dans la gêne d'une décence affectée, il est assez choquant de voir les dames russes rendre aux hommes sur la joue un baiser que ceux-ci leur ont donné sur la main en les saluant. Une coutume non moins inconvenante est celle de faire servir avec le thé des confitures sur des plats où chacun mange à son tour, et se sert de la cuillère de son voisin ou de sa voisine; outre que cela peut avoir des résultats fâcheux, il me semble que le bon ton n'est pas signalé dans de pareilles manières. Si grands amateurs des modes étrangères, les Russes devraient bien adopter et suivre toujours celle de la propreté et de la bienséance réelle.

Dans toutes les assemblées, dans tous les cercles, on peut reconnaître le caractère bas et rampant de la nation, chaque jour cor-

rompu davantage par l'ambition, l'intrigue et la dépendance. L'entourage d'un homme puissant est toujours prêt à faire, pour lui être agréable, l'office d'un essaim de laquais. Il n'y a d'hommages, de prévenances que pour lui et les siens; s'il daigne adresser spécialement la parole à l'un des auditeurs, les révérences, les témoignages d'admiration de l'heureux favori ne finissent plus. Quand on remercie un supérieur, les démonstrations de la reconnaissance durent si long-temps, les phrases dont on se sert pour en décrire l'étendue sont tellement emphatiques et boursoufflées, qu'il est impossible d'y croire; mais cela plaît à l'orgueil : on se croit si grand en voyant les autres se tenir ventre à terre!

Les officiers sont obligés de se présenter partout en uniforme; il ne leur est permis en aucune occasion de changer de costume; mais loin que ce soit pour eux une contrainte gênante, la considération que cet habit leur attire, les préséances qu'à rang égal ils obtiennent sur le civil, doivent assurément les flatter. Ceux qui sont placés dans la garde, appartenant à ce qu'il y a de mieux dans l'empire, font choix de bonne compagnie. Ils

sont presque tous excellens musiciens, instruits et délivrés en partie des préjugés et des passions dont la masse est infectée; mais, comme je l'ai déjà dit, leurs instituteurs n'ont point été pris parmi les nationaux. Arrivés au grade de capitaine, qui correspond à celui de colonel dans l'armée et qu'on peut obtenir en six ans, ils quittent habituellement le service, voyagent ou se marient; c'est ce qui fait qu'en Russie on rencontre quantité d'officiers supérieurs, soit en activité, soit en retraite, qui n'ont jamais fait la guerre, et qui n'en portent pas moins force décorations.

Les clubs remplacent en quelque sorte les cafés et les restaurateurs de Paris et de Londres, excepté qu'il faut s'y faire admettre en qualité d'associés à l'établissement. On y dîne, on y joue, et le reste du temps est consacré aux discussions politiques. Les Anglais se montrent là tels qu'ils sont chez eux, grands buveurs, et surtout dégagés de toute crainte dans leurs discours. Sous un gouvernement absolu comme celui de la Russie, on pourrait croire les étrangers forcés au silence le plus rigoureux en matières semblables; il

n'en est ainsi que pour nous dont l'influence est anéantie. Rien ne représente plus sur les bords de la Néwa l'homme dont un coup-d'œil irrité faisait trembler l'univers. Les Français ne recueillent plus que du mépris et des humiliations là où ils étaient jadis respectés comme les maîtres du monde. Bonaparte arraché du trône semble avoir entraîné dans le tombeau toute notre gloire avec lui; très-peu de Russes nous estiment encore, et lorsque les gens du commun, emportés par la colère, soit contre leurs pareils, soit contre des animaux, ne savent plus de quel terme se servir pour injure, ils les appellent *Frantsouski*, et les croient assez dégradés par ce titre.

A Pétersbourg ainsi qu'à Moscou, les Français établis font société à part. Il règne entre eux beaucoup d'union et de concorde; jamais un de leurs compatriotes malheureux ne réclame en vain leur obligeance. Une bourse est formée pour venir au secours de tous ceux que l'infortune a bannis du sol natal. On n'attend pas que le nouvel arrivant sollicite; ses besoins sont prévenus aussitôt qu'on les devine; la délicatesse même lui cache la

source des bienfaits qu'il reçoit afin de le dispenser de remercîmens. Il n'y a plus d'égoïsme, et la générosité devient une qualité vulgaire. Quelques-uns seulement, amenés par l'inconduite, et pour qui le déshonneur est une étude, justifient une mauvaise opinion; mais c'est assurément le plus petit nombre, et la froideur qu'on leur témoigne dans le cercle des honnêtes gens de leur pays ne les engage pas à s'y remontrer souvent.

Les négocians étrangers, assimilés dans l'esprit de la noblesse aux marchands russes dont la classe n'obtient point d'égards, ne sont reçus que chez leurs pairs et dans les clubs dont ils font partie. On ne peut que les féliciter de ce dédain, qui leur épargne sans doute beaucoup d'ennui. Toutefois, parmi les officiers, il s'en trouve d'assez philosophes pour croire ne pas trop déroger en fréquentant la bourgeoisie exotique; on en rencontre assez fréquemment dans les clubs.

Il y a à Moscou ce qu'on nomme le club de la noblesse. Les réunions n'ont lieu que l'hiver; elles sont fort brillantes et durent souvent toute la nuit : on y danse, on y soupe

et puis l'on y joue, car il faut toujours en venir là. Des étrangers obtiennent facilement des billets; mais il ne faut s'y présenter que dans le costume le plus riche pour être honoré de quelque attention.

Enfin, dans les deux capitales, il est question de clubs secrets, désignés sous le nom de *clubs physiques*, où l'on n'est affilié qu'après mille précautions prises contre le récipiendaire. Il est soumis d'abord à de longues et sévères épreuves et doit s'engager par serment à ne trahir jamais les mystères dont il sera témoin. Je ne saurais expliquer le but de cctte société; elle n'est assurément pas maçonnique, le gouvernement l'aurait bientôt anéantie. Peut-être n'est-ce que le *Lupanar* des anciens, orné de tout ce que le génie de la débauche peut inventer pour enflammer ses adorateurs et réveiller la vie dans leurs sens presque éteints; plusieurs motifs me le font croire, mais je n'oserais l'affirmer: les détails qui m'ont été donnés sont trop imparfaits.



CHAPITRE XVII.

HYGIÈNE.

La Russie, malgré les excès de tout genre auxquels se livrent ses habitans, est, sans contredit, un des pays du monde où l'on trouve le plus d'exemples de longevité. Il ne faut pas que cela étonne. D'abord il est à remarquer que les contrées froides conviennent beaucoup mieux au tempérament général des hommes faits, que celles où l'atmosphère est chargée des émanations insalubres, qu'un soleil ardent et continu pompe sans cesse des élémens qu'il corrompt; ensuite, que les enfans des esclaves n'étant jamais élevés ici qu'avec une extrême négligence, les constitutions les plus vigoureuses résistent seules à l'âpreté du climat ainsi qu'au défaut de sollicitude des mères.

Chacun a pu faire l'observation que parmi

les officiers russes on trouvait bien plus d'inégalités dans les proportions physiques que chez les soldats. Les premiers, issus de familles privilégiées, ayant presque toutes au moins de l'aisance, peuvent être entourés dès le berceau de tous les soins que réclament et la faiblesse et les maladies de leur âge. Quelle que soit leur constitution, on en sauve un bien plus grand nombre que dans la classe pauvre et méprisée, où la mortalité fait d'effrayans ravages. Les femmes des paysans, moins tendres que la brute, voient naître et mourir leurs enfans avec la même indifférence. Poussées par un instinct machinal à les allaiter, elles ne s'inquiètent ni de leurs besoins, ni de leurs cris, et ne s'en occupent autant dire plus aussitôt qu'ils peuvent marcher. Ces petits malheureux, partageant la nourriture des chiens ou des pourceaux, allant presque toujours nuds, laissés dans une malpropreté révoltante, respirant ou la température souvent étouffante des maisons, ou l'air glacé de l'extérieur, succombent ou prennent une force remarquable. Habitués de bonne heure aux exercices violens, montant des chevaux ra-

pides, alimentés par des substances de facile digestion, faisant un fréquent usage des bains, exempts des fatigues de la pensée, ils prolongent ainsi leur existence jusqu'à l'accomplissement d'un siècle, et parfois davantage. Il est très-commun de voir à la charrue des hommes qui ont passé quatre-vingts ans, et quantité de villages peuvent montrer des centenaires.

De savans médecins prétendent que l'abus des liqueurs spiritueuses est contraire à la santé. Je n'en ai jamais vu de funestes effets chez les Russes, et pourtant on peut dire qu'ils en consomment infiniment plus qu'aucun autre penple. C'est la boisson favorite. Tout l'argent qu'un paysan peut dépenser en plaisirs, il le porte au cabaret, et n'en sort que dans un état plus que complet d'ivresse; il boit ordinairement debout, coup sur coup, jusqu'à satiété absolue. La douceur de son caractère se montre alors dans toute sa vérité. Quoique naturellement brave, assuré, les excès ne le rendent ni méchant, ni querelleur ; plus il s'est lesté l'estomac, plus il est tendre, bienveillant et poli ; le seul défi qu'il porte ou qu'il accepte, est

celui du chant; il devient à-la-fois poëte et musicien, et rien n'est plus original que ses improvisations. Jamais il ne s'avoue vaincu, et sans cesse il recommence pour montrer qu'il peut faire mieux; enfin, lorsque la parole lui manque et que ses jambes refusent de le porter chez lui, il se couche et s'endort en bénissant Dieu et l'eau-de-vie.

Les seigneurs qui habitent leurs terres, ne sachant à quoi s'occuper, passent le temps à boire, manger, fumer et dormir. Ils font ordinairement trois repas en règle, et remplissent les intervalles en prenant le thé, le café, des sorbets et des confitures. Ne se livrant du reste à nul exercice, il en résulte pour eux une obésité fort gênante, et puis la goutte et l'apoplexie. Ceux-ci n'atteignent pas la vieillesse des autres. Quand ils ont recours aux médecins, leur perte est certaine, à moins qu'ils ne viennent se faire traiter par la faculté de Pétersbourg ou de Moscou, encore cette ressource est-elle fort douteuse; le mal a toujours fait de grands progrès avant que l'on ne songe aux remèdes. C'est d'abord au ciel qu'on s'adresse. Les prières, les donations aux couvens, les offrandes aux

madones célèbres, voilà sur quoi se fondent les espérances de guérison. Si ces moyens trahissent l'attente, alors on accueille tous ceux qui se présentent, mais souvent il est trop tard.

Aux jours de fête ou de gala, les tables sont surchargées de vin de Champagne. Il faut être Russe pour en boire en pareille quantité. C'est, je crois, ce qui cause tant et de si cruelles affections nerveuses aux Sybarites raffinés de ce pays. Plus ils prodiguent, plus ils croient faire les choses noblement; excepté les Anglais peut-être, très-peu d'étrangers invités à ces festins y sauraient tenir tête aux indigènes; les toasts se succèdent avec une si vive ardeur, on paraît si mal appris en n'épuisant pas sa coupe en hommage à la santé portée, qu'il est impossible de résister. Le plus sage est d'éviter avec soin les réunions desquelles il faut absolument sortir ivre-mort, pour faire preuve de savoir-vivre.

Sans avoir expliqué de quelle manière les nourrices des enfans nobles parviennent à calmer leur colère ou leurs caprices, je me flatte qu'on a pu m'entendre. Il vaudrait

assurément mieux les élever avec une extrême dureté, que d'avoir pour eux ces infâmes complaisances. Cela ne se passe, il est vrai, que loin des yeux des parens; je consens à croire qu'ils ne pousseraient pas la dépravation au point de le souffrir, mais toujours est-il constant que leur indolence est la source première du vice. S'ils donnaient de bons exemples, si leur surveillance éclairée faisait craindre à tout moment une surprise, les abominables leçons d'une hideuse luxure n'empoisonneraient pas sitôt leur postérité. On en distingue assez les résultats; est-il rien de plus choquant, que de voir à la tête de grands et vigoureux soldats, des officiers, grêles, chétifs, n'ayant pour imprimer le respect qu'une épaulette accordée par faveur et deshonorée par les mœurs de celui qui la porte? J'ai vu, et je puis l'affirmer, de petits bossus commander des compagnies de grenadiers; ils pouvaient être braves, sàns doute, mais cela ne suffit pas; il faut de la représentation dans ce métier; je doute qu'un pygmée, quelque soit son génie, inspire beaucoup de confiance à des géans. On concevra le ridicule de ces avortons, faisant

les terribles devant une troupe de vieux guerriers, et les menaçant du bâton pour la moindre faute. C'est un spectacle à faire pitié, mais qui n'étonne plus, puisqu'on sait que tous les Russes nobles sont obligés de servir l'empereur, et que ceux qui ont de la fortune préfèrent les honneurs de l'armée aux profits des places d'administration.

Les Russes craignent beaucoup les intempéries des saisons. A l'imitation des Espagnols, l'été même, ils ne montent en voiture qu'après y avoir fait jeter leur manteau. Il est vrai que la chaleur de la journée n'empêche pas les soirées d'être souvent très-fraîches, et cette transition subite devient souvent fatale aux étrangers qui n'en sont pas avertis. Rien n'est mieux et plus sagement chauffé que les appartemens. Partout on trouve doubles fenêtres et doubles ou triples portes. Dès que le jour paraît, ceux des domestiques chargés de cet office bourrent les poëles de bois de sapin, y mettent le feu qui prend à l'instant même avec vivacité et s'éteint après une demi-heure de combustion. Le thermomètre est alors à quatorze ou quinze degrés; on ferme her-

métiquement tous les passages de l'air, et la température se soutient ainsi jusqu'au soir, où l'on recommence le même procédé. Les parfums les plus suaves de Turquie sont brûlés après chaque repas; ils embaument délicieusement toutes les chambres. Je ne sais s'ils peuvent nuire, comme on le prétend, aux organes de la respiration; les Russes n'en paraissent jamais incommodés.

Pendant les jeûnes austères des quatre carêmes, le peuple ne se nourrit que de pain grossier, d'oignon, d'ail et de champignons cuits. Il se fait de ce dernier végétal une consommation prodigieuse. L'huile de poisson ou de chenevis remplace le beurre. On ne peut se faire une idée de l'empireume exhalé par un mélange si détestable; l'haleine des gens qui suivent ce régime est réellement infecte; beaucoup d'entre eux éprouvent de violens accès de fièvre; mais les scrupules sont tels que j'ai vu des malades refuser avec une inflexible opiniâtreté de prendre quelques gouttes de lait à titre de médicament; d'autres, et c'est à la lettre, se laisser mourir plutôt que de consentir à faire usage de bouillons de viande pour réparer l'épuisement de

leurs forces. Ces pauvres fanatiques se croiraient perdus s'il entrait dans leur estomac quelque substance animale, quand ce serait même contre leur volonté. Observant qu'ils prenaient le thé avec une émulsion d'amandes au lieu de crême, j'essayai de les tromper, et leur ayant avoué ma ruse un moment après les avoir vu boire, les marques de l'anxiété la plus cruelle se peignirent dans leurs traits; ils coururent à toutes jambes chez l'apothicaire acheter de l'émétique, et ne parurent avoir recouvré leur tranquillité d'esprit qu'après reddition totale des alimens impurs dont ils s'étaient souillés. Je me repentis beaucoup de leur avoir causé tant de larmes et de tourmens; mais je ne pus m'empêcher de gémir sur la fausseté d'une doctrine qui prescrit si rigoureusement d'absurdes macérations, et montre une si grande indulgence pour le vol et de véritables crimes.

Les riches, aux ordres desquels sont toujours les prêtres, obtiennent très-facilement du ciel la permission de ne point faire abstinence des choses qui leur plaisent. Ils se voient constamment servis avec une abondance, une

recherche qui ne s'accordent guère avec l'humilité chrétienne et font un singulier disparate avec la cuisine des misérables. Si parfois ils se croient dans l'obligation de suivre la règle pour ne point heurter les préjugés de ceux qu'ils reçoivent, on se contente alors de ce que les eaux fournissent de meilleur en poisson, et le fameux *sterlet*, tiré des profondeurs du Wolga, vient à grands frais remplacer le veau d'Arkangel ou le bœuf de l'Ukraine. Au sein des plus rudes saisons, les choux-fleurs, les asperges, les concombres frais, les petits pois, les haricots verts, couvrent avec profusion la table; enfin, pour donner une exacte idée de ce luxe gastronomiqne, il me suffira d'affirmer que j'ai vu, dans le mois de décembre, apporter au dessert d'un grand dîner plusieurs milliers de cerises dont chacune coûtait deux roubles.

Quoique le climat de la Russie d'Europe soit assez généralement sain, les seigneurs, habitans de Pétersbourg ou de Moscou, corrodés par l'intempérance, atteints du spleen que produit la satiété, cherchant en vain des émotions, pensent quelquefois trouver dans le déplacement des secours efficaces contre

le malaise de corps et d'esprit qui les accable. Plusieurs attachent à leur personne de jeunes médecins français nouvellement débarqués, et se font suivre par eux vers la Crimée, le Caucase ou l'Italie. Ces docteurs jouiraient d'un sort assez agréable sans le mortel ennui de tâter le pouls du matin au soir à leurs malades et la fatigue de répondre sans cesse aux questions qu'une inquiète et mauvaise humeur ne cesse de leur adresser. Il faut une patience infinie pour supporter long-temps une telle épreuve, mais ceux qui s'en trouvent doués font d'excellentes affaires; les Russes gratifient généreusement les personnes qui leur deviennent nécessaires et qui peuvent les quitter.

Ici, comme dans toute l'Allemagne et la Pologne, ce sont les barbiers qui font l'office de chirurgiens quand la saignée est prescrite aux malades. Leurs enseignes sont remarquables par leur grandeur, et se ressemblent toutes; elles représentent une femme assise, à laquelle on vient d'ouvrir la veine brachiale et tombant en défaillance : un petit nègre tient le bassin, et le frater armé de sa lancette a l'air d'un triomphateur enivré de

gloire et d'applaudissemens. Il faut rendre à chacun la justice qu'il mérite : les Figaro si renommés de l'Andalousie n'ont assurément pas plus d'adresse que ceux-ci; leur main est également sûre, légère et prompte : on peut leur accorder confiance entière. Ils vendent aussi des sangsues, mais le peuple ne s'en sert point; c'est un moyen de luxe, elles coûtent deux et quelquefois trois roubles chacune.

Les visites des médecins en réputation se paient alternativement vingt-cinq et cinquante roubles. Les plus estimés, les plus célèbres sont allemands; non seulement ils font des fortunes considérables, mais encore les rangs et les honneurs leur sont prodigués. Le docteur Wyllie (anglais), premier médecin de l'empereur Alexandre, était conseiller privé, c'est-à-dire assimilé aux lieutenans-généraux. Beaucoup d'autres, revêtus du même grade et décorés de brillans insignes, promènent leur savoir en somptueux équipages fournis par la couronne. Parvenus à cette dignité, ils ont le titre pronominal d'*excellence* et jouissent de tous les avantages accordés à la haute noblesse. Enfin, il y a des

médecins généraux-majors, colonels, lieutenans-colonels, majors et capitaines. Ce dernier rang est obtenu dès l'instant qu'on devient membre de la faculté. Les diplômes délivrés en pays étrangers n'exemptent pas ici d'examens longs et rigoureux ceux qui en sont porteurs. Je ne conçois pas comment il se fait qu'on trouve tant d'ignorance parmi les Russes qui professent l'art de guérir dans les campagnes. Au nord et près de Pétersbourg, il existe une école de chirurgie, située dans l'île des *Apothicaires*, où l'on enseigne tout ce qui tient à la théorie de l'art; les élèves apprennent ensuite la pratique dans les hôpitaux. Au bout de quelques années d'exercice, on les distribue dans l'armée de terre ou de mer et dans l'intérieur de l'empire. C'est aux bâtimens de l'école de chirurgie que se trouve joint le jardin botanique; les serres en sont fort bien tenues par des Allemands qui soignent et classent les plantes d'après le système de Linnée. La collection est immense, et je crois impossible de donner à la culture des soins plus éclairés, plus attentifs que ceux qui veillent à la prospérité de cette Flore universelle.

Les Russes, malgré le froid, ont communément les dents belles et saines; cependant il est des cas où le ministère des opérateurs est indispensable. Ceux dont l'adresse est reconnue gagnent autant d'argent qu'ils en veulent. La coquetterie surannée ne regarde pas aux sacrifices quand il s'agit de masquer le ravage du temps; de faux rateliers, bien faits, se paient vingt ou trente fois au poids de l'or, et l'on a vu des dentistes habiles récolter jusqu'à cent mille roubles par an. Si quelque pédicure exercé, de Paris, allait s'établir sur les rives de la Néwa, je ne doute pas qu'il n'y fît aussi un emploi très-lucratif de ses talens. Les dames russes ont le pied gracieux, mais elles s'efforcent encore d'en dissimuler le volume par la chaussure, et si l'on parvenait à calmer les douleurs causées par cette pression, les récompenses pleuvraient de tous côtés.

M. Damaze de Raymond, dans le tableau qu'il a tracé de l'empire russe, affirme que le scorbut et la syphilis sont des maladies très-fréquentes en ce pays; depuis la publication de son ouvrage (1812), le nombre en est sans doute beaucoup diminué, car je

n'ai trouvé que peu d'exemples, comparativement, de ces atteintes, si cruelles dans les contrées septentrionales. Ils étaient affreux, je l'avoue, mais une longue paix a permis d'y apporter remède. La gale même, en dépit de la malpropreté, est plus rare qu'on ne le supposerait.

Les fonctions d'accoucheur étaient jadis confiées à des femmes interrogées et reçues par un comité de médecins. La susceptibilité pudique des grandes dames n'aurait pu souffrir qu'un homme leur prêtât son aide en pareille circonstance. Maintenant les scrupules sont plus traitables; on a reconnu l'abus d'employer exclusivement des matrones, qui possèdent à peine le mécanisme de leur état; ce sont les chirurgiens français qui jouissent de la vogue; on se plaît à reconnaître leur dextérité. Appelés dans les riches maisons, ils reçoivent toujours des émolumens proportionnés au faste, à la vanité du maître: c'est ordinairement beaucoup. Ces travers d'esprit remplacent la reconnaissance et donnent les mêmes résultats.

Soumis à des réglemens méticuleux et ridicules, les pharmaciens ne peuvent déli-

vrer aucune drogue sans l'ordonnance écrite d'un médecin. Il faut une autorisation signée du docteur pour acheter un grain d'émétique, et les substances les plus simples, les remèdes les moins dangereux ne sortent jamais de la boutique avant que cette formalité ne soit remplie. Il s'ensuit qu'un objet de la plus mince valeur nécessite souvent une consultation qui coûte fort cher. Si quelque accident, arrivé la nuit, réclame de prompts secours, le malade peut mourir en les attendant. Les Russes appellent cela de la prudence !



CHAPITRE XVIII.

MOEURS CONJUGALES. INTÉRIEUR DES MAISONS.

La première année de mariage, chez les Russes qui se prennent d'inclination, est ce que nous appelons la lune de miel, lorsque les espérances de l'époux n'ont point été trompées, c'est-à-dire, qu'il a trouvé réunies dans sa compagne et la sagesse et la fortune. Mais une fois ce temps écoulé, on devient de part et d'autre moins prodigue de tendresse. Le monde, la représentation, les théâtres, les bals et la fatigue ne laissent que peu de momens à l'amour conjugal; d'ailleurs, ce sentiment est épuisé par sa monotonie; il faut des sensations plus vives, plus variées. Insensiblement la froideur s'établit; on s'en tient toujours aux fermes polies, les égards subsistent, mais on ne s'aime plus, et chacun de son côté cherche des distractions et du plaisir.

Si presque tous les seigneurs ont des maîtresses, leurs femmes ne manquent point d'attentifs. On ne saurait trouver nulle part des maris plus commodes et des femmes plus tolérantes; seulement, il est de rigueur que les ménagemens soient gardés, et certes, dans de pareilles conventions, on peut du moins approuver une sorte de pudeur. Que les liaisons soient patentes, avérées, on n'en souffle mot. Monsieur ne parle jamais à madame de l'amant qu'elle favorise, et madame n'interroge point monsieur sur la nouvelle ardeur qui l'occupe. Retirés dans leurs appartemens, ils y vivent dans une liberté complète, et n'oublient point de se faire annoncer long-temps d'avance quand ils ont à se parler d'affaire ou d'autre chose.

On a maintenu, en Russie, les lois qui autorisent le divorce. Je les regarde comme très-salutaires partout. N'est-ce point un supplice affreux que celui d'être dans la nécessité de passer toute son existence avec un être qu'on déteste ou qui vous haït, ou de rompre par un éclat qui ne vous laisse point la faculté de former d'autres liens mieux assortis? L'intérêt de la morale est fort mal

compris par ceux qui s'opposent à des séparations dont une entière délivrance est le résultat. C'est aveuglément protéger le désordre et condamner au malheur, jeter dans le vice une foule de gens dont le sort aurait été doux et les mœurs pures, sans les chaînes qu'ils ne peuvent briser. Sur ce point, les Russes ont été plus sages que nous. Malgré leur peu de jalousie réelle, ils ont senti qu'il était des cas où le mariage pouvait n'être qu'un esclavage odieux, et que des moyens de rupture devenaient indispensables. Chez eux, dès que les deux parties sont consentantes, on n'élève aucune difficulté, le divorce est prononcé en fort peu de temps. Les enfans obtiennent quelques avantages, ils sont répartis suivant le sexe, et ne subissent jamais ni vexation ni reproche à cause de leurs parens.

Cette facilité produit rarement des abus chez les Russes; pourtant on en cite quelques-uns. La Grande-Bretagne n'est pas le seul pays où l'on puisse vendre sa femme, je vais le prouver par l'exemple suivant: Un seigneur, que des pertes considérables au jeu àvaient presque ruiné, cherchant de tout

côté des secours, et n'en trouvant pas, ne sachant comment éloigner la misère qui le menaçait, réduit enfin aux plus violens accès du désespoir, était sur le point de mettre fin à ses jours, quand une lueur d'espérance vint le détourner de cette funeste pensée. Il n'ignorait pas qu'un sien ami, fort épris de sa femme, et que celle-ci payait de retour, possédait une fortune assez belle pour venir à son aide et rétablir ses affaires; mais en vain il l'avait imploré, des refus positifs avaient été faits; il retourne vers lui, cependant, et lui dit : « Je ne viens point tendre la main devant ta générosité, le but de ma visite est de te proposer une affaire qui peut nous être agréable à tous deux; je te sais amoureux de ma femme...—Qui diable t'a fait ce conte?—Il est inutile de nier, j'en ai la certitude.—Eh! bien?—Serais-tu bien aise d'en être l'unique possesseur?—J'entends, mais un duel conduirait le vainqueur en exil au Kamtchatka?—Il ne s'agit pas de duel; réponds sincèrement. Plusieurs partis avantageux se sont offerts, tu les a dédaignés, est-ce de la répugnance pour le mariage? — Non. — Ma femme est ai-

mable et jolie, tu t'en es aperçu? — Je l'avoue. —Si elle était libre, l'épouserais-tu? — Il faudrait qu'elle y consentît. — Pas de grimace; elle va t'appartenir si tu veux.— Comment?—Compte-moi huit cent mille roubles, je divorce, elle est à toi. — Parles-tu bien au sérieux?—Je ne suis pas d'humeur à plaisanter; tu connais ma situation, elle est horrible. Garderais-je cette pauvre Sophie pour la rendre malheureuse, pour lui faire souffrir toutes les privations? Non, non, j'ai de l'honneur encore! La veux-tu pour huit cent mille roubles? — Touche-là, c'est un marché conclu, à moins qu'elle n'y mette opposition.—Et comment veux-tu qu'elle refuse? n'es-tu pas assuré de son cœur depuis long-temps? Avec toi d'ailleurs la richesse, avec moi la misère. Au revoir, tu sauras bientôt des nouvelles. » Ainsi déterminés, les deux amis se séparèrent, et quelques mois après cet entretien, le divorce était prononcé et le nouvel hymen conclu.

Huit cents familles de paysans, et des terres d'une immense étendue, furent donc le prix de cette femme! Était-ce la payer trop cher? Son amant l'adorait; elle était belle parmi les

plus belles, et réunissait les grâces de l'esprit aux charmes de l'extérieur. Hélène arma dix ans les Grecs et les Troyens, des milliers de héros périrent, ou pour la défendre ou pour la conquérir. Les dieux eux-mêmes excitaient les combattans et prenaient parti dans la querelle. Voilà l'empire, la puissance de la beauté! Pour inspirer l'amour, elle n'a besoin que de paraître; un regard, une espérance qu'elle daigne accorder opèrent des métamorphoses, des miracles; huit cent mille roubles, quand on les possède, qu'est-ce donc pour acheter le bonheur! Celui qui refusait quelque peu d'or à son ami, le jette à pleines mains pour sa maîtresse. Nous sommes faits ainsi. De rigides censeurs blâmeront cette conduite, je ne m'en établirai point le juge, car l'égoïsme est dans le cœur de tous les hommes, on veut se le dissimuler; mais, en bonne logique, il est prouvé qu'on ne fait rien que pour soi.

Bien loin d'être contraire à l'intérêt des mœurs, le divorce est souvent un bienfait de la législation. Il est inutile de discuter ce point; des hypocrites seuls combattraient mon opinion. C'est à la sagesse des magis-

trats que doit être confié le soin de peser les motifs et de rapprocher ou de séparer les époux. En Russie, les organes des lois sur cet objet ne jugent point en dernier ressort; ce ne sont, en quelque sorte, que des rapporteurs de l'affaire, chargés de la soumettre aux décisions du synode. Voilà le vice, car cette assemblée, plus absurde, plus vénale encore qu'aucune autre, assure toujours le succès au côté dont elle reçoit plus d'argent. Une femme accusée d'adultère, bien que son crime ne soit pas flagrant, peut être condamnée à passer toute sa vie dans un monastère, si les sacrifices pécuniaires de son mari ont su gagner les arbitres. A son tour, le mari est exposé au même destin par les artifices de sa femme. Celui qui est déclaré coupable se voit à l'instant conduit en captivité; par suite, à force de prières, de suppliques portées au pied du trône et surtout d'argent donné à des protecteurs ecclésiastiques, il obtient quelquefois sa liberté, mais on ne lui permet jamais de se remarier : un tel privilége n'appartient qu'au vainqueur de la lutte. Heureusement les procédures de ce genre sont rares. Il faut des motifs particu-

liers de haine et de vengeance pour les amener, car la Russie est bien le pays du monde où l'on tient le moins dans l'âme à la fidélité conjugale.

Quand les plaideurs, d'un commun accord, demandent la séparation pour cause d'incompatibilité d'humeur seulement, qu'ils n'ont point à se faire ou ne veulent point se faire d'autre reproche, chacun rentre, après rupture légale, dans les droits qu'il avait étant célibataire et peut former de nouveaux liens : cela ne produit aucun scandale.

A l'égard des esclaves, le mode change. Dépendant entièrement de la volonté de leurs maîtres, ceux-ci les marient comme ils l'entendent, et ne souffrent de séparation qu'autant qu'elle convient à leurs intérêts. Lorsque le souverain ordonne une levée de recrues, si l'on désigne pour partir un homme marié, sa femme est libre dès ce moment de contracter un nouvel engagement; on l'y force même par la raison qu'il faut *peupler;* et, si elle ne se hâte pas de faire un choix, le premier garçon nubile que rencontre le seigneur est mis en possession des droits de celui qui s'éloigne. Aussi, parmi ces gens

grossiers, qu'on accouple avec moins de soin que des animaux, le libertinage est-il communément poussé jusqu'aux plus révoltans incestes; n'ayant d'autre guide que leurs sens, ils enchérissent encore sur la dépravation de la classe éclairée. Mais est-ce bien de leur faute? Toute la honte n'en doit-elle pas rejaillir sur ceux qui les gouvernent? Quand donc les cris de l'indignation générale parviendront-ils à chasser la tyrannie? Les hommes doivent-ils être soumis à d'autre pouvoir que celui des lois? Voyez ce qu'enfante l'arbitraire infâme, et défendez-le si vous l'osez.

J'ai vu pourtant, et je le dis avec satisfaction, des seigneurs, qui n'avaient pas sans cesse le nom du ciel à la bouche, vivre dans leurs terres expressément pour changer ces mœurs abominables, répandre l'instruction et faire honorer la vertu; n'abandonnant pas à des prêtres stupides le soin de prêcher une saine morale, eux-mêmes s'en chargeaient, et, se servant d'abord de leur autorité, ordonnaient le bien comme une tâche, au lieu d'inviter à le faire par un intérêt que des esclaves n'auraient pas entendu. Quelques années suffirent pour opérer une révolution

totale. Le maître avait cessé de commander, il conseillait seulement; le respect et l'attachement succédaient à la crainte; l'ordre et le bien-être régnaient partout; et, si, comme récompense aux plus sages, il voulait leur accorder la liberté, on le suppliait de n'en rien faire. Béni par ses vassaux, comme un père au milieu de son heureuse famille, aucun d'eux n'aurait voulu s'affranchir d'une domination à laquelle il devait tant de reconnaissance.

Le Russe est obéissant. Qu'on lui montre de bons exemples, avec l'injonction de les suivre, on le verra bientôt changer d'habitudes. Mais les premières leçons seraient à donner à la démocratie de la noblesse; il faudrait la corriger elle-même, et le gouvernement n'en a certes ni la volonté ni le courage. Dans les maisons opulentes, les enfans placés sous la surveillance d'un précepteur, qu'ils ne regardent souvent que comme un premier valet, ne se trouvent avec leurs parens qu'aux heures des repas. Le reste du temps est censé consacré à l'étude; mais en effet on le passe dans l'indolence et l'apathie. Pourvu qu'un seigneur ait beaucoup

dépensé pour l'éducation de son fils, il se persuade qu'il en a fait un prodige de savoir. Tout homme qui se présente pour être instituteur est accepté sur parole; s'il n'est qu'un ignorant, on doit s'en féliciter, car la plupart des *outchitels*, vils adulateurs de ceux qu'ils sont appelés à diriger, fauteurs de leurs déréglemens, les pervertissent au lieu de leur inculquer des vertus : cela vient encore du sot orgueil des nobles russes, qui ne sauraient tolérer qu'un héritier de leur nom fût sévèrement puni par un étranger qu'ils ont à gages. Celui-ci, pour gagner son pain, descend aux plus basses complaisances envers ses élèves afin de leur plaire, et n'en fait ainsi que des modèles d'arrogance et d'immoralité.

Les enfans en bas âge sont confiés aux soins des nourrices qui les ont allaités dans la maison. On n'imaginerait jamais quels moyens emploient ces malheureuses femmes pour appaiser les cris de colère des petits despotes aux volontés desquels elles sont déjà soumises. Je ne les décrirai pas : ils feraient horreur. On peut dire que, chez les Russes, la science du libertinage est enseignée dès le berceau.

CHAPITRE XIX.

DUELS.

L'esprit généralement faux et vindicatif des Russes n'exclut point chez eux la bravoure personnelle. Ils n'ont pas besoin d'être soutenus par le fanatisme pour montrer du courage; c'est une qualité qui leur est propre et dont on ne peut faire aucun doute. Cependant lorsque se présente le cas de venger une offense, il faut qu'ils recourent aux traits de la perfidie, car on ne leur permet presque jamais de le faire avec les armes de l'honneur. Le gouvernement, usant de trop de violence pour extirper un mal que produit souvent, il est vrai, l'irréflexion et les préjugés, ne s'est pas aperçu qu'il en aggravait l'intensité. Les duels sont rares en Russie, parce qu'on les défend avec des menaces terribles; mais quand ils ont lieu, un des deux combattans

reste infailliblement sur la place. Animés par de profonds ressentimens, certains d'un affreux exil après la victoire ou la défaite, on ne saurait attendre nulle genérosité de la part de ceux qui se déterminent à braver ainsi l'interdiction promulguée. C'est la rage qui les pousse, et le désir de tuer qui les anime.

Partout où la loi n'autorise pas, mais tolère avec l'opinion les combats singuliers, ils n'ont pas fréquemment de suites bien graves. Le point d'honneur qui ne saurait souffrir une insulte commande impérieusement de n'en point faire, et donne aux mœurs un ton noble que les Russes ne peuvent avoir. Dans l'armée, les jeunes officiers se prodiguent souvent les épithètes les plus grossières, se frappent à coups de poing, même pour des contestations au jeu, et se raccommodent l'instant d'après comme s'ils étaient nés dans les derniers rangs de la populace. Pense-t-on qu'ils se conduiraient avec cette indignité si les dangers du duel, les armes à la main, avaient appris à quelques-uns les rigides leçons du savoir-vivre? Voit-on parmi les militaires français beaucoup d'abus de cette coutume chevaleresque? Professant entre

camarades du respect les uns pour les autres, relevés à leurs propres yeux par les égards de leurs chefs, n'obéissant qu'à des devoirs d'homme, ils font estimer leur profession au lieu de l'avilir. Des soldats conduits avec le bâton, des officiers qui se méprisent, ne composeront jamais une glorieuse armée.

Les peuples ne sont que ce que le gouvernement auquel ils sont soumis les fait. Ceux que le despotisme intimide, faux et grimaciers par nécessité, le deviennent bientôt par habitude. L'esclave n'a pour moyens que la ruse. Né comme un autre avec des passions, obligé de les contraindre, elles acquèrent de la force en proportion qu'on les comprime, et n'en deviennent que plus dangereuses. J'ai déjà dit que chez les Russes il n'y avait aucune justice à espérer; l'argent fait tout; celui qui n'en a pas doit dévorer ses affronts en silence. Ne pouvant ni se plaindre aux tribunaux, ni demander réparation en champ clos d'un outrage, la vengeance fermente dans son cœur; il épie l'occasion de frapper en traître; le temps ne fait qu'accoître sa haine. Tout ce qui peut servir à déchirer son ennemi, il l'accueille avec

transport. La calomnie, les machinations les plus odieuses, rien ne lui répugne : implacable comme les furies, le génie du mal est le seul qu'il invoque.

Dans le civil, il est de toute impossibilité d'obtenir jamais la permission de se battre, quelle que soit la gravité des motifs; mais pour l'armée, un conseil de maréchaux décide s'il y a lieu. On est donc obligé de s'adresser à cette cour suprême, dont les lenteurs sont insupportables; encore ne daigne-t-elle s'occuper que des affaires relatives aux généraux, ou tout au moins aux officiers supérieurs. Le cartel approuvé et revêtu du sceau de l'empire, les deux champions, ayant pour témoins des dignitaires jurés, sont mis en présence. S'ils appartiennent à la religion grecque, ils doivent être bien et dûment confessés, car la mort veut une proie, il faut la lui donner. Ordinairement les armes à feu sont celles dont on fait usage en pareille occasion. Les adversaires, placés de manière à ce que l'un ne puisse pas manquer l'autre, on jette en l'air une pièce de monnaie, et le sort montre sa victime. Quelques personnes applaudissent

fort cet appareil, mais je ne puis que les blâmer. Tant de fracas et de cérémonies ajoutent beaucoup à la résolution d'en finir par une catastrophe. Les hommes s'entendraient bien mieux s'ils n'écoutaient que la voix de leur conscience et savaient braver l'opinion.

Quoique la Pologne soit courbée sous le sceptre des tsars, et que les lois sur le duel y soient également rigoureuses, le caractère belliqueux des Polonais l'emporte toujours sur des considérations d'un grand intérêt dès que l'honneur est compromis. Les cachots, la misère, le bannissement dans les effrayantes solitudes du Kamtschatka ne peuvent les faire manquer à ce qu'ils croient se devoir à eux-mêmes. Ils font tête au malheur avec une constance héroïque. Pendant mon séjour à Varsovie, plusieurs circonstances m'apprirent à les bien juger; sans les voir tout en beau, je suis au moins convaincu qu'ils valent infiniment mieux que leurs maîtres. Animés par le pur amour de la liberté, chérissant leur patrie et la voyant sous le joug, ce n'est assurément ni le courage d'esprit, ni l'intrépidité du cœur qui

leur manque pour la délivrer, mais des secours. En vain une constitution leur fut donnée, en 1814, par Alexandre, le droit de la force est le seul qu'on respecte. Contraint de ployer devant la volonté du grand-duc Constantin le vice-roi Zayonschek n'a jamais été qu'un fantôme, une ombre de pouvoir; enfin toute justice émane des Russes, il faut voir comment elle est administrée!

Les Polonais, ennemis naturels des Russes, n'en souffrent donc la domination qu'avec une horreur mal cachée. Trop faibles, je veux dire trop peu nombreux pour s'en affranchir, ils tâchent au moins d'éviter avec eux les rapports de société, car de violentes querelles s'ensuivraient infailliblement, et les premiers n'auraient jamais gain de cause. Pourtant, malgré les calculs de leur prudence, il est arrivé quelquefois des événemens tels que la modération n'a plus été possible. Je vais en raconter un dont les résultats furent effrayans.

La chute de Bonaparte avait rendu à leurs foyers les militaires étrangers qui s'étaient attachés à sa fortune. Les Polonais furent licenciés d'abord; on connaissait leur dévoue-

ment, leur enthousiasme pour celui qui les avait tant de fois conduits à la victoire : c'était une raison de les craindre, et d'ailleurs les traités spécifiaient leur nouvelle destination. Revenu depuis peu dans sa famille, un jeune officier des lanciers de l'ex-garde, encore souffrant de graves blessures, allait être dédommagé des maux de la guerre par les faveurs de l'hymen; fiancé à l'une des plus belles personnes du pays, trouvant réunies, dans sa promise, toutes les qualités qui assurent le bonheur, il n'entrevoyait qu'un avenir plein de charmes, quand une trame infernale vint le plonger dans les angoises du plus violent désespoir. L'objet de son amour disparut, et rien ne put mettre sur ses traces, rien ne put faire imaginer ce qu'elle était devenue.

Trois mois s'écoulèrent en recherches inutiles. Les parens de la jeune fille finirent par supposer qu'elle s'était retirée dans un monastère éloigné; inconsolables, mais plus tranquilles eux-mêmes, ils tâchaient de rendre l'espérance à celui qu'une telle perte accablait d'une douleur sans égale. Trop sûr d'être aimé de sa maîtresse pour la croire infidèle,

connaissant assez les penchans de son cœur pour ne point adopter l'opinion qu'elle eût préféré l'existence du cloître aux douceurs de l'union que long-temps elle avait appelée de tous ses vœux, un affreux pressentiment lui disait sans cesse à lui, qu'un infâme ravisseur la tenait en sa puissance. Aucun indice, pourtant, ne devait le faire soupçonner, mais il est une voix secrète par qui certains êtres ne sont jamais trompés.

Le temps du carême arriva. Les dévots polonais consacrent ce temps à la pénitence et font scrupuleusement confession de tous les péchés qu'il se rappellent avoir commis. Une femme de chambre de la fugitive, dont on attribuait la tristesse à la plus louable sensibilité, fut forcée de révéler au prêtre la véritable cause de sa peine et des remords qui la tourmentaient. Elle avoua, qu'éblouie par l'or et les promesses d'un officier russe, très-riche et très-puissant, autant qu'effrayée par ses menaces, elle avait fait prendre à la fille de ses maîtres un breuvage narcotique, afin de la livrer sans résistance à l'amour de cet homme qui s'était engagé, par serment, à la prendre pour épouse. Le prêtre

n'entendit pas sans effroi une pareille déclaration. « Mon devoir, lui dit-il, m'ordonne de ne point trahir vos aveux, mais je ne puis vous absoudre. Si vous voulez mériter du ciel votre pardon, allez sur-le-champ vous jeter aux pieds de ceux que vous avez si cruellement offensés; dites-leur votre crime, tâchez d'en obtenir miséricorde, faites qu'ils retrouvent leur enfant, et Dieu, touché de votre repentir, ne vous maudira point; mais si vous repoussez mes conseils, souvenez-vous que la damnation éternelle vous attend. »

Une telle menace fit plus que la peur des lois et des supplices. L'image de l'enfer obsédant cette fille, elle exécuta l'ordre du prêtre, mais attendit, pour se déclarer coupable, la présence même de son suborneur. Depuis la paix, attiré dans l'hospitalière maison par les attraits de la jeune fiancée, celui-ci, voyant bien que rien ne pourrait la faire changer de résolution à l'égard de son rival, avait su cacher ses désirs et sa jalousie sous les dehors de l'indifférence. Parvenu au rapt qu'il projetait, il avait continué ses visites avec une assiduité, pleine en appa-

rence, du plus tendre intérêt, et par une audace, une hypocrisie sans exemple, éloignait de lui jusqu'à l'ombre du plus léger soupçon. Un couvent était, en effet, la retraite qu'il avait choisie pour sa victime, on y avait étouffé ses cris : c'est une si belle institution que les compagnies contemplatives !

La foudre, tombant au milieu de l'assemblée, n'aurait pas causé plus d'effroi que l'accusation, portée contre le Russe, n'en fit éprouver. Profitant de la stupeur générale : « Cette misérable en impose, s'écria-t-il avec fureur. Quel témoin peut-elle invoquer ? » — « Dieu, à qui je demande grâce, reprit la malheureuse fille. Faites serment devant lui que vous êtes innocent, et, si vous l'osez, qu'on devienne impitoyable pour moi, je me dévoue à toutes les tortures ; mais un jour la malédiction céleste vous atteindra, il n'y aura plus de salut pour votre âme, songez-y bien ! « Le fourbe sentit que son trouble allait le trahir. » Au fait, dit-il, si cela était, aurais-je donc commis une action absolument impardonnable ? Des obstacles s'opposaient à mon amour, je les ai surmontés. Riche

comme je le suis, haut placé, et par ma naissance et par mes services, beaucoup de gens se feraient honneur de mon alliance; accordez-moi la main de votre fille et tout le mal sera réparé. » L'officier polonais, présent à ce discours, n'en put entendre davantage. Tirant son sabre, avec un mouvement d'exaltation frénétique, il en allait percer le traître, lorsque celui-ci parvint à s'échapper.

Comment obtenir la vengeance? Les lois étaient nulles. Une main de fer, gouvernant par la terreur, faisait à son gré pencher la balance de la justice, et l'on ne pouvait appeler de ses bizarres décisions!... Fallait-il commettre un assassinat?... Ce moyen était horrible; mais ceux qui ont été déchirés par les angoises d'une douleur sans remède, qui se sont vus sans retour arracher ce qu'ils adoraient, excuseront une semblable pensée. Il est des situations dans la vie où le meilleur naturel devient féroce, et tel qui frappe son ennemi d'un poignard, est souvent moins criminel qu'un autre qui se plaît, par de froides combinaisons, à porter le désespoir dans son âme. Au milieu de ce

tumulte, de ces agitations toujours croissantes, l'officier polonais, ne sachant plus à quelle furie demander conseil, vit paraître un cosaque porteur d'un cartel. Le rendez-vous était dans une forêt à quatre lieues de Varsovie; on l'appelait à combattre pour celle qu'il aimait, le lendemain à la naissance du jour; il accepte avec transport.

Le voilà devenu calme, il pourra s'abreuver de sang ou mourir. Plein de confiance en l'équité suprême, c'est d'elle qu'il attend la victoire. Deux de ses anciens frères d'armes sont choisis pour l'accompagner. La nuit se passe à compter les heures trop lentes. On a long-temps d'avance préparé les chevaux, cent fois les instrumens de destruction ont été remaniés pour s'assurer qu'ils sont en bon état; enfin, on part, on arrive!... Le Russe était fidèle à sa parole; impatient de combattre, il avait même devancé le moment convenu. Deux seconds l'accompagnaient.

A huit pas de distance, on piqua des sabres en terre. Les adversaires, d'abord éloignés, armés chacun d'un pistolet, devaient marcher l'un sur l'autre jusqu'au but, mais pouvaient tirer à volonté. Le Russe fit feu le

premier, traversa la poitrine de son ennemi, et lui fit perdre l'équilibre. « Viens te faire tuer, misérable! s'écria l'officier polonais; il me reste encore assez de vie pour te donner la mort! » Mais le Russe, montrant alors toute la lâche atrocité de son âme, était déjà sauté à cheval en poussant un long rire diabolique et fuyait au galop. Ses témoins, indignés, dirent à ceux du blessé : « Courez à sa poursuite, point de pitié, c'est un déloyal, nous vous l'abandonnons. » Ils ne perdirent point de temps, et poussant leurs chevaux à toute bride, revinrent bientôt avec leurs sabres ensanglantés annoncer à leur ami que l'infâme n'existait plus.

Une espèce d'auberge, tenue par un juif, se trouvant l'habitation la plus voisine du champ de bataille, l'officier polonais, mortellement frappé, y fut conduit, non pas dans l'espérance de le sauver par des secours, ils étaient inutiles, mais pour qu'un lit plus doux que la terre glacée rendît son agonie moins cruelle. L'abattement avait succédé aux spasmes de la douleur; épuisé par une suffusion continue, il ne paraissait plus tourmenté ni de corps ni d'imagination. Seule-

ment deux noms, l'un chéri, l'autre abhorré, venaient de loin à loin expirer sur ses lèvres, et lui donner quelques mouvemens convulsifs. Seize heures se passèrent ainsi, chaque moment qui s'écoulait paraissait devoir être le dernier de sa vie; cependant, un bruit étrange vint tout-à-coup le ranimer d'une manière surnaturelle. Des paysans, passant dans la forêt, avaient rencontré l'officier russe, gisant sur la neige, horriblement mutilé, mais respirant encore. Ils coupèrent quelques jeunes arbres, en firent un brancard, et transportèrent ce corps défiguré jusqu'à la maison où déjà son adversaire avait été recueilli. Celui-ci, dont on n'attendait plus que le dernier soupir, est réveillé par des gémissemens douloureux; une intelligence inexplicable lui fait reconnaître à l'instant la voix qui les exhale; la force et la fureur lui reviennent comme par enchantement. Il se lève et s'écrie, en regardant fixement ses amis restés près de son lit: « Vous m'avez « trompé!... Il n'est pas mort!... » L'un d'eux sort et revient en disant : « C'est lui, mais dans quel état!... il te ferait pitié! Tu ne dois plus songer à la vengeance!... » —

« Ne plus songer à la vengeance ! répond-il, avec un accent épouvantable, ne plus songer à la vengeance!... Vous allez voir!» Et se jetant hors de la chambre, armé d'un sabre, il court à son ennemi, écarte ceux qui l'entourent, cherche la place de son cœur, y plonge le fer, tombe et meurt après cet effort.

Qui le croirait ! malgré tant de blessures, les jours de l'officier russe furent sauvés. Il vécut encore près de dix ans, mais cette prolongation d'existence ne fut qu'une suite continuelle de souffrances inouïes. Son aspect repoussant n'avait presque plus rien de la nature humaine. Solitaire dans une de ses propriétés située à quelques wersts de Pétersbourg, il se dérobait à tous les regards, et craignait même l'approche de ses domestiques. On ne saurait dire quels sentimens l'agitaient, toujours est-il certain qu'il paya chèrement sa double félonie. Les deux Polonais, témoins de l'affaire, obligés d'y prendre eux-mêmes une part si terrible, s'exilèrent ou furent exilés, ils ne reparurent plus. On rendit la jeune fille à ses parens.

Les Russes, quoique empêchés de faire un usage sérieux des armes ailleurs qu'à l'armée, ne se livrent pas moins avec passion aux exercices de l'escrime. Tous les régimens sont pourvus de maîtres chargés de cet enseignement. Il y a plusieurs salles à Pétersbourg, ainsi qu'à Moscou, dans lesquelles on trouve d'assez bons démonstrateurs. Celle de M. Souverbruck jouit de la meilleure réputation et tient le premier rang. Un Français, nommé Grisier, a fait des élèves distingués. Ce pays serait une source abondante de fortune pour les grands talens de Paris; malheureusement les professeurs en ce genre, comme en d'autres, font souvent beaucoup de tort à la profession.



CHAPITRE XX.

BAINS PUBLICS.

La décence n'est point une des vertus bien sincèrement honorées chez les Russes; on ne saurait être dupe de leur affectation. S'ils ont en public l'oreille fort délicate, dans le secret toutes les obcénités leur sont familières : je parle ici du monde *comme il faut;* le peuple n'a point de réserve, il se montre tel qu'il est, parfois bon, prévenant, serviable, et puis vil, dégradé, souillé d'une foule de vices, mais toujours moins coupable que ses maîtres, dont il n'a pas le jugement pour discerner les nuances du bien et du mal dans la conduite. D'ailleurs, il semble que l'on ait voulu, par tous les moyens, entretenir son abjection; les bains de vapeur, établis d'abord à cause de leurs propriétés sanitaires, sont devenus des ré-

ceptacles d'infamie, la corruption prend toujours une allure ascendante, et rien ne s'oppose à ses progrès, rien ne cherche à l'intimider.

Trois chambres composent ce qu'on nomme un bain russe. La première, où l'on se déshabille, est chauffée comme un appartement ordinaire; la seconde monte à la température du sang; la troisième est l'étuve; le tout se loue deux roubles et demi (50 sous de France). Par mesure d'économie, des familles entières d'ouvriers, de paysans s'y rassemblent, et tous les individus, pêle-mêle, quels que soient le sexe et l'âge, paraissent les uns devant les autres absolument nus. En cet état, on se fouette le corps avec les branches déliées du bouleau pour activer la circulation sous-cutanée; puis, mutuellement, on procède aux frictions générales dont la main est le seul instrument. Il n'est pas difficile d'imaginer les résultats de semblables pratiques; un libertinage révoltant, des incestes, des tableaux horribles : voilà ce que les regards y peuvent trouver. La police, ordinairement si peu tolérante, ne s'inquiète en aucune façon de cette débauche; le peuple

est si méprisé qu'on en confond les habitudes avec celles des animaux. Au reste, il est notoire que dans une autre classe les scrupules disparaissent dès que le mystère cache les actions; comment reconnaître des coupables en ceux qui nous imitent? Dès qu'ils ne blessent point nos intérêts, nous les tolérons sans peine, car plus on a de complices, moins on a mauvaise opinion de soi-même.

Lorsqu'un particulier, dont l'extérieur annonce quelque aisance, se présente dans une maison de bain, s'il n'est point accompagné de domestiques, on lui demande de quel sexe et de quel *prix* il veut la personne qui doit le *frotter*. Des hommes, des femmes, des enfans sont à votre service, on se décide, et la générosité détermine le bon choix de l'individu. Toujours à proximité, sont des lieux de prostitution; un commissionnaire s'y transporte, et dans l'instant, si vous l'avez demandé, une fille arrive, se dépouille de tout vêtement et se met à votre discrétion. Si par hasard l'absence de ces malheureuses ou d'autres causes étaient un obstacle aux désirs exprimés, les valets de l'établis-

sement offrent volontiers leurs femmes; ignobles à l'extérieur tout autant qu'au moral, celles-ci se paient beaucoup moins cher; quoique leur bonne volonté n'ait point de limite pour ce qu'il vous plaît d'exiger d'elles, la plus mesquine récompense contente leur ambition.

Des maris, si peu jaloux de leurs prérogatives conjugales, ou plutôt si gangrenés de dépravation, ne sont pas tyrannisés par l'amour de leurs moitiés; elles peuvent les voir se livrer à tous les excès du cynisme avec d'autres femmes sans jamais en être blessées. En leur présence même, ceux-ci demandent comme gratification à l'étranger, pour lequel ils se sont mis en quête, la permission d'user de ses droits achetés, aussitôt que le dégoût l'en fera dessaisir; avec un tel consentement, aucune difficulté ne saurait être élevée; il n'y a point de refus possible de la part de celle qui s'est vendue, elle est, pendant la durée de tant d'heures, soumise à la volonté de l'acquéreur.

Dans tous les villages, une maison est exclusivemens affectée aux bains de vapeur. La construction de ces bâtimens est à-peu-

près partout la même, et partout on y rencontre les mêmes scènes libidineuses. Je me souviens qu'un jour, voyageant avec une personne qui se trouvait malade, je fis arrêter, sur la route, notre voiture devant une habitation d'assez prévenante apparence, afin d'y demander un asile; je n'étais point encore familiarisé avec les coutumes : quelle fut ma suprise, en entrant, de voir une foule de gens, entièrement nus, s'agitant dans une atmosphère étouffante, empressés de venir à moi comme vers une curiosité! C'était une fidèle image du sabbat. Presque suffoqué, je retournai sur mes pas; ils me suivirent, en s'interrogeant sur le motif de mon apparition, et se montrèrent au-dehors, sans imaginer que la pudeur pût être offensée de leur aspect. Vieillards, jeunes hommes, femmes, filles, enfans, tous attirés par l'étrangeté de mon langage et de mes signes, entouraient l'équipage en cherchant à deviner nos intentions; ils les comprirent à la fin, et détachèrent une femme âgée pour nous servir de guide jusqu'à la maison qu'ils avaient cru la plus convenable à nos besoins, et ne rentrèrent qu'après nous avoir perdus de

vue. La vieille marchait dans l'état de pure nature : cette reine du monde ne devait pas en être l'orgueil.

L'été, les bains se prennent dans les rivières comme dans les contrées méridionales. Hommes et femmes rivalisent d'adresse aux exercices de la natation, et leur mêlée ne scandalise personne. Les dames nobles choisissent un lieu discret, mais accompagnées, pour leur sûreté, par des domestiques mâles; en sortant de l'eau, c'est de la main de ces esclaves qu'elles reçoivent souvent le linge et les soins qu'exige leur toilette. Ils inspirent tant de dédain, qu'on ne s'embarrasse nullement des regards et de l'attention que nécessite leur emploi. Les charmes qu'ils découvrent sont censés ne leur faire aucune impression, mais on trouverait horrible qu'un personnage plus important s'avisât d'y porter la vue; le rang établit de telles distances, que le seigneur et le serf ne se croient pas des êtres de même espèce. Les Russes ont beaucoup pris des orientaux; au sérail, les eunuques n'excitent point de jalousie, il en est ainsi des gens sur lesquels on se croit une incommensurable supériorité.

On demande comment il est possible que le gouvernement ferme les yeux sur des abus si funestes; cela n'est pas explicable. Relativement au peuple, une simple ordonnance de police aurait force de loi et suffirait pour les anéantir; mais la contagion est parmi les magistrats, peut-être ne veulent-ils point guérir, chez les autres, des vices dont ils se sentent incurables. Voilà comme on dirige les nations, voilà comme on travaille à leur bonheur!

Ils n'est pas exact que les Russes aient l'habitude de se rouler dans la neige en sortant du bain de vapeur. Lorsque le froid est vif, ils le craignent et s'en garantissent avec précaution; quoique le climat paraisse devoir les endurcir, ils sont assurément plus frileux que nous ne le sommes, et ceux d'entre eux qui ont vu la France, ne conçoivent pas comment nous pouvons habiter, pendant l'hiver, des maisons aussi mal closes. Si l'on rencontre à Saint-Pétersbourg, par trois ou quatre degrés seulement au-dessous de zéro, des personnes légèrement vêtues, on peut être certain qu'elles ne sont pas Russes; l'expérience apprend à se défendre contre un

ennemi de tous les jours, et des indigènes ont grand soin de se couvrir de fourrures impénétrables à l'action d'une atmosphère rigoureuse.

L'extrême malpropreté des Russes rend indispensable l'usage fréquent des bains. Toujours le samedi soir de chaque semaine, le peuple s'y porte en foule, non parce que sa crasse le gêne, il ne l'aperçoit pas, mais pour se divertir et se préserver de maladies. Les nobles, seuls, couchent dans des lits, encore n'est-ce pas à dire que tous adoptent cette commodité. Artisans, domestiques, gens de campagne, ne se servent que de peaux de mouton qu'ils étendent ou par terre ou sur le poële pour se livrer au sommeil tout habillés. Il s'ensuit qu'une vermine éternelle les dévore, mais ils y sont insensibles et ne cherchent jamais à s'en délivrer. Un seigneur, qui jouit de trente mille roubles de rente, encombre sa maison de valets et se persuade que c'est là du luxe. N'en pouvant éviter le contact, lui-même laisse voir souvent, sur une mise recherchée, les preuves les plus dégoûtantes de la saleté locale. Il paraît si difficile de la dé-

truire, que les étrangers même, après quelque séjour, ne se tourmentent plus pour en fuir entièrement les rapports.

Sans le secours de leurs bains de vapeur, on verrait bientôt les Russes infectés de maux incurables et révoltans. On sait quels affreux ravages exerce dans les climats froids le vice vénérien. J'ai vu de malheureux soldats, auxquels on n'avait pu donner que trop tard des soins, mourir dans un état de décomposition et de souffrance impossible à décrire; d'autres étaient comme sabrés de la tête aux pieds, leur aspect faisait horreur. Avec le libertinage qui règne, on ne trouverait jamais assez d'hôpitaux. Quelques médecins français et allemands ont seuls de la science; ceux du pays croupissant dans une ignorance profonde ne sauraient que faire à cette peste : une transpiration abondante et renouvelée souvent est le plus sûr moyen d'en arrêter les effets.

Flétris par tant de plaies morales, adonnés sans honte à tant de vices, les Russes osent parler de gloire et d'honneur! Considérés sagement, on ne voit en eux que des égoïstes calculant individuellement la durée

probable de leur existence, et ne s'occupant qu'à la passer au sein des voluptés. Le gouvernement n'a d'énergie que pour ce qui se rapporte à ses intérêts matériels, et jamais aucun de ses actes ne signale une véritable sollicitude patriotique. Qu'importe la reconnaissance de l'avenir! l'opulence et les grandeurs, voilà tout ce qu'on ambitionne, et les dehors plâtrés d'une charlatanerie maladroite ne sauraient duper l'observation.



CHAPITRE XXI.

LUPANAR.

On ne voit pas en Russie, il faut l'avouer, les tableaux obcènes qui, le soir principalement, frappent les regards à Paris. On ne rencontre pas à chaque instant des filles éhontées, parcourant les rues, affichant par leur mise, leur ton, leurs paroles, le métier infâme que le malheur ou l'éducation leur a fait choisir pour vivre. Il n'est point d'établissemens ouvertement encouragés pour la prostitution, soit à Pétersbourg, soit à Moscou. La police les tolère en secret, d'abord parce qu'on pense qu'il en faut, ensuite parce que cette administration toujours vile s'en fait amplement rétribuer. Je sais bien que ces ménagemens hypocrites ne rendent pas les mœurs beaucoup meilleures, mais du moins, s'il reste des gens préservés du contact, si

dans les familles il est des enfans élevés jusqu'à l'adolescence avec de bons préceptes, ils ne sont point exposés aux funestes conséquences de l'occasion. Ici les femmes, objets de honteuses recherches, ne sortent jamais que dans une tenue à ne point faire soupçonner leur état. Les maisons qu'elles habitent ne sont remarquables par aucun extérieur scandaleux. Ce sont ordinairement des juifs qui les tiennent, et comme ils ont le caractère aussi prudent qu'intéressé, ils font régner l'ordre afin de ne point encourir d'interdiction.

Un étranger conduit en ces lieux ne se doute pas où il entre. Reçu avec politesse, introduit dans de riches salons, trouvant d'assez jolies personnes occupées à faire de la musique, il est plutôt tenté de saluer avec respect, que de prendre un air cavalier. Mis au courant, s'il daigne faire un choix, une obéissante esclave se présente. Elle ne donne point à son visage l'expression du cynisme; ses attitudes seront toujours modestes. Comme dans le sérail, soumise aux ordres d'un maître qui peut en disposer sans réserve, elle ne saurait non plus feindre l'a-

mour auquel un libre aveu doit seul faire croire. Il n'est du reste jamais question de salaire. Dès qu'on a l'apparence d'un *gentlemen,* ces conventions dégoûtantes, si mortelles pour les illusions, ne sont point proposées. La générosité seule récompense; on craindrait trop de l'outrager en la soumettant aux proportions d'un tarif.

Une telle délicatesse semble mal s'accorder avec l'esprit des Russes, calculant sans cesse le bénéfice de leurs opérations; aussi n'est-ce point des Russes qu'il s'agit. La classe qui pourrait ici fournir des recrues au troupeau de Vénus Libitine, est trop grossière pour éveiller des désirs ailleurs que dans sa sphère accoutumée. Des Suédoises, des Norwégiennes qu'on va chercher expressément dans leur pays, viennent en Russie pour servir d'odalisques aux sultans de passage. Ces femmes ont généralement de la beauté; elles sont grandes, sveltes, gracieuses, et ne perdent point au sein de leurs nouvelles habitudes l'air doux qu'elles tiennent de la nature. Inspirant plutôt l'intérêt que le mépris, on dirait qu'à l'imitation des Circassiennes pauvres, elles se prostituent sans idée de

crime, afin d'amasser une dot qui puisse leur faire obtenir un époux.

Les Russes, pour la plupart, blâsés et surannés avant l'âge, cherchant le plaisir dans les excès, n'ont d'imagination qu'en fait d'intrigue et de libertinage. S'ils tâchent de plaire, afin de parvenir, une fois parvenus, ils veulent absolument qu'on s'efforce de leur plaire, mais c'est une occupation difficile. Le caprice du matin ne ressemble souvent en rien à celui du soir, il faudrait qu'ils vissent à tout moment de nouveaux masques. Les charmes les plus séduisans ne parviennent pas à les fixer, et malgré toutes les peines possibles on ne peut rester long-temps dans leurs bonnes grâces. Connaissant cette versatilité, des spéculateurs adroits ont déroulé sous leurs yeux le Panorama du monde; ce moyen a réussi, et de hideuses kalmouques ou kirquises ont été quelquefois préférées aux plus belles géorgiennes.

Lorsqu'un voyageur descend à l'auberge le prékaschik (intendant de la maison), s'empresse de lui demander s'il est d'abord en disposition de se mettre à table, et puis s'il désire une compagne pour la nuit. Ces

deux questions sont faites avec beaucoup de naturel et de simplicité. Sur la réponse doublement affirmative, le couvert est préparé, et l'on dépêche un messager vers l'honnête israélite dont le magasin se trouve à proximité. Les étrangers inspirent beaucoup plus de confiance que les indigènes, et ce n'est pas à tort, car il arrive assez fréquemment que ceux-ci, après avoir trompé l'espoir de ces malheureuses, les forcent encore à laisser leur schall ou leurs bijoux pour payer l'écot. J'ai vu des officiers commettre de pareilles bassesses, et loin d'en rougir, les raconter gaîment à leurs camarades, qui trouvaient cela d'excellentes farces. Il n'est pas de plaintes admissibles contre eux. En toute circonstance, la justice est fort douteuse : pour l'obtenir ici, non-seulement il faudrait la payer trop cher, mais encore en attendre un prodige.

A la dépravation du goût des Russes, à la brutalité de leurs passions, des objets révoltans se sont offerts et n'en ont pas été repoussés. Il n'est point de négresse dont l'aspect soit plus affreux que celui d'une femme kalmouque : des yeux sans cils et toujours cli-

gnotant, un nez écrasé, d'où sort une odeur insupportable, une bouche démesurée, des dents noires, énormes ; une taille dans le genre de la Vénus hottentote, et sur tout cela le costume parisien, on aura quelque idée de ces créatures, habitant Pétersbourg ou Moscou pour l'agrément des amateurs qui les estiment à cause de leur extrême lubricité. Un seigneur marié, ayant en outre une maîtresse, quels que soient les attraits dont l'hymen et l'amour le fassent possesseur, ne saurait s'en contenter. Il a besoin de sensations nouvelles, et tout ce qui est bizarre, monstrueux même, est certain d'en être accueilli.

Il est des repaires qu'on ne saurait décrire, où la populace et les soldats vont chercher la volupté. Lorsque, par caprice ou désœuvrement, la police ordonne à ses limiers de les découvrir, tous ceux qu'on y rencontre, s'ils n'ont point d'argent pour attendrir l'œil qui les surprend, sont conduits au siége, attachés deux à deux avec des liens de paille ou de foin et sous la surveillance d'une garde nombreuse. Là, jetés pêle-mêle, hommes et femmes, dans la même prison, excepté le

plaisir qu'on trouve sans doute à leur distribuer des coups, je ne sais pas trop à quoi ces arrestations peuvent servir, la corruption fait toujours d'effrayans progrès.

Dans tous les endroits où se tiennent les grandes foires, on voit arriver des troupes nomades de filles publiques, sous la conduite d'un chef chargé de la direction générale de leurs affaires. C'est lui qui fait la recette et répartit le dividende. Tout est en commun, et la jalousie trouble rarement le bon accord de la société. J'ai rencontré à Makarieff, un Parisien qui promenait ainsi, depuis quelques années, environ trente femmes de tous les pays; il en avait embauché aux frontières mêmes de la Chine. Chacune portait le costume de sa nation. C'était un spectacle curieux que de voir tant de races distinctes réunies en collection vivante et s'abandonnant à la foi d'un homme qui leur enseignait la prostitution comme la science d'un commerce légitime. Ce Français faisait une grande fortune; il n'accordait qu'à l'opulence l'entrée de son bazar, établi sous des tentes à compartimens, embaumées des parfums les plus suaves. J'y remarquai deux

femmes jaunes, de Turquie, d'une beauté peu commune : rien n'était enchanteur comme la grâce et l'harmonie de leurs traits, on ne pouvait s'empêcher de gémir sur leur dégradation.

Les filles russes qui trafiquent de leurs personnes, n'en observent pas moins tout ce que l'église impose de dévotion. Craignant d'offenser les regards du bogh, ou saint de la maison, elles voilent son image, éteignent la lampe qui brûle devant elle, et croient ainsi faire une action qui lui restera cachée. Au temps des carêmes, les austérités des jeûnes ne sont pas interrompues. Le prêtre, généreusement payé, ne refuse pas d'absoudre, et l'on communie avec toute la confiance que donne un cœur lavé de tout péché, purifié de toute faute.



CHAPITRE XXII.

ISVOSCHIKS,

OU

COCHERS DE PLACE ET VOITURES DIVERSES.

Les paysans qu'un sol glacé empêche pendant l'hiver de se livrer aux travaux de l'agriculture, et qui n'en doivent pas moins payer l'âbrok ou redevance, sollicitent un permis de leur seigneur, et, l'ayant obtenu, partent sur un traîneau façonné de leurs mains, attelé d'un maigre cheval, pour l'une des principales villes de l'empire, dans l'espoir d'y gagner quelque argent au service public. Celui qui s'absente ainsi, n'a, jusqu'au moment de son retour, pour abri que le ciel, et pour lit que le banc de son frêle équipage. Il fait ses repas en plein air, et rien n'égale sa frugalité. Le désir d'amasser un petit tré-

sor lui fait supporter avec courage toutes les privations : n'accordant aucun relâche au pauvre animal sur le travail duquel sont fondées toutes ses espérances, il le flatte par de douces paroles, l'appelle son père, son oncle, *son petit pigeon*, et lui promet mille félicités pour une autre vie en récompense des peines qu'il éprouve en celle-ci. Je ne saurais dire si ces hommes incultes croient à la réalité de pareils dédommagemens pour tous les êtres ; mais, dans ce cas particulier, ce serait un vœu bien louable, car ces malheureux chevaux passent quelquefois tout l'hiver sans être dételés et sans pouvoir se coucher un seul moment. On ne conçoit pas comment ils résistent à de si cruelles fatigues. Lorsque le froid est vif, dans la crainte qu'ils ne périssent d'engourdissement, on les force à marcher sans cesse et le jour et la nuit. Dans toutes les rues sont disposées des mangeoires pour leur donner l'avoine ; ils ne s'arrêtent que là, par intervalle, quand ils sont exténués. Du reste, ferrés à trois crampons et naturellement ayant le pied très-sûr, ils galoppent sur la glace sans que presque jamais il leur arrive d'accident.

Les isvoschkis parcourent continuellement la ville en tous sens; lorsqu'on sort de chez soi et qu'on en appelle un, il s'en présente aussitôt vingt. Comme la police n'a pas établi de tarif, dès qu'ils ont entendu nommer la destination ou qu'on leur a signifié l'intention de les prendre à l'heure, chacun à l'envi s'offre au plus bas prix, de façon que deux personnes franchissent ainsi fort souvent une distance de trois ou quatre versts (environ une lieue) pour cinq ou six sous de notre monnaie. Le choix fait, aucune jalousie ne se montre plus. On n'a pas besoin d'être Russe pour s'en faire comprendre; ils ont une intelligence fine qui pénètre la pensée, aide le langage et tire merveilleusement d'embarras les étrangers. Jamais un air moqueur ne se peint sur leur physionomie; ils sont constamment polis, vifs et pleins de bonne volonté; si leur voiture n'est pas brillante, elle est du moins commode et peu coûteuse; en aucun pays du monde, on ne saurait trouver des moyens de transport plus faciles et plus agréables, aussi les étrangers qui viennent en Russie en profitent-ils avidement. Charmés d'abord par la nou-

veauté et s'accoutumant ensuite à cette manière d'être, ils perdent bientôt l'habitude de marcher.

Les numéros d'ordre des traîneaux ou droschkis de louage, sont portés par le cocher, sur une plaque de fer blanc suspendue à son col, et tombant entre ses épaules afin que le voyageur l'ait toujours en regard et puisse, en cas de mécontentement, arracher cette enseigne et la remettre à la police. Il est rare que les isvoschkis donnent matière à de justes sujets de plaintes; mais, comme on ne leur épargne pas les coups quand ils ne poussent pas leur cheval au gré de ceux qui les emploient, ils perdent quelquefois patience, et répondent avec toute l'indignation et le désespoir qu'un semblable traitement leur fait éprouver. S'ils ont affaire à des officiers, à des personnes décorées, la moindre réplique de leur part, considérée comme un outrage impardonnable, leur attire un châtiment certain. Mais, lorsqu'on est sans titre et sans crédit, il faut payer les coups de bâton qu'on veut leur faire administrer, et payer de manière à ce que l'accusé ne puisse, par un don plus considé-

rable à l'agent de police, mettre le bon droit de son côté.

Les isvoschiks de la province, qui viennent chercher fortune à Pétersbourg, préfèrent avec raison conduire les étrangers dont cette capitale abonde, que leurs compatriotes; ils en sont toujours infiniment mieux payés et traités. Une foule de petits commis du gouvernement n'ayant, pour vivre et s'entretenir, qu'une solde extrêmement exiguë, n'en veulent pas moins faire les grands seigneurs et jouir de toutes les commodités que procure l'opulence. Ils prennent des voitures, font à leur aise leurs affaires et leurs visites, finissent par s'arrêter devant une maison à plusieurs issues, et plantent là, en lui disant d'attendre, le pauvre diable qui ne doit plus les revoir. Il est des officiers même qui ne sont pas honteux de commettre et d'avouer de pareilles bassesses! Quelles mœurs veut-on exiger d'un peuple à qui l'on donne à chaque instant ces infâmes exemples? Si l'on doit s'étonner de quelque chose en lui, c'est qu'il ne soit pas encore parvenu au dernier degré de la dissolution et de la scélératesse, et que, malgré la tyrannie, la férocité

dont il est victime, son âme conserve encore de la bonté.

Quelques personnes peu riches, ayant des équipages en propriété, et ne s'en servant qu'une partie du jour, les envoient sur la place et taxent leur cocher afin qu'ils rapportent de quoi les défrayer entièrement. Si ce dernier, malgré tous ses efforts, ne complète pas la somme fixée, on l'accuse d'ivrognerie ou d'infidélité, et le bâton compte sur son dos les moindres fractions du déficit. Il a beau protester de son zèle et de son innocence, rien ne peut attendrir le patron. De l'argent ou des coups, point de terme ni de miséricorde.

Quelques voyageurs ont vanté la grâce et l'élégance des équipages russes, ils ne soutiennent assurément pas la comparaison avec ceux de l'Angleterre; on peut s'en assurer, pendant les jours de réception, au palais impérial. La vanité d'un noble, tel pauvre qu'il soit, ne saurait se contenter de deux chevaux à sa voiture, il en veut absolument quatre; mais quelles sales et misérables rosses il fait souvent atteler! Un carosse délabré, un cocher crasseux et couvert de

vermine, un petit postillon en guenille, voilà ce qu'on rencontre à chaque instant, pour servir l'orgueil de gens qui ne veulent point déroger. Comme c'est encore un privilége exclusif de la noblesse d'aller à quatre chevaux, il faut nécessairement faire voir qu'on est gentillhomme. Il est vrai que les personnes riches et magnifiques ont un luxe mieux entendu. Beaucoup de recherche, de goût et de propreté se font quelquefois remarquer dans l'ordre général qu'elles adoptent, mais le contraste n'en est que plus désagréable chez les extravagans qui prétendent les imiter. Ce sont les singeries gauches et ridicules qui donnent de l'éclat aux bonnes manières; on est toujours tenté d'admirer parmi les Russes tout ce qui n'est pas absurde et pitoyable.

Les droschkis sont des voitures d'été qui semblent faites pour les hommes seulement. Elles sont découvertes et montées à quatre roues, et ne contiennent qu'un banc en longueur, où, lorsqu'on est deux, il faut se mettre à cheval et s'emboiter dans une posture très-gênante et très-indécente. Quand on a le malheur de prendre un cocher

peu soigneux de brosser ses habits, on peut être certain de rapporter chez soi les preuves d'un contact révoltant et qu'il est impossible d'éviter, vu les dimensions de l'équipage. Je ne conçois pas comment les Russes, qui montrent d'ordinaire un si vif empressement à copier les modes des autres pays, n'ont pas importé les tilburys ou les cabriolets : c'est un événement que de rencontrer une de ces voitures à Pétersbourg ; elles sont pourtant bien plus agréables, et de forme et d'usage, que les droschkis.

Les traîneaux des personnes riches, et même ceux qui appartiennent aux principaux loueurs de la ville, sont souvent beaucoup plus remarquables que les voitures d'apparât : garnis et recouverts de belles fourrures, attelés de coursiers impatiens, pleins d'ardeur, graceux par leurs mouvemens, leur longue et flottante crinière ; conduits par un cocher à barbe noire et touffue, bien vêtu à la manière nationale ; enfin, de jolies femmes, en toilette d'hiver, ou de brillans uniformes complètent l'ensemble, et parcourent ainsi rapidement les larges et superbes rues de Pétersbourg, alors éclatantes de

blancheur et vivifiées par un nombre infini de promeneurs élégans; tout cela produit un coup-d'œil extrêmement agréable; il y a du charme dans ce tableau. Un Parisien qui se trouverait en un moment transporté des bords fangeux de la Seine aux rives de la Néwa, pendant une journée d'hiver, se croirait sous le prestige du plus délicieux enchantement; son pays ne lui semblerait plus qu'un cloaque ignoble, inhabitable. Rien n'est séduisant comme Pétersbourg par un temps de neige; cette étrangeté majestueuse qui s'offre aux regards, la pureté de l'air, l'espace et la régularité des issues, l'éclat, le grandiose des bâtimens; toute cette harmonie plonge d'abord l'esprit dans un ravissement inexprimable; on se sent ému d'admiration; mais un examen plus sérieux ne tarde pas à détruire l'illusion: sur les degrés des plus somptueux palais se traînent l'esclavage et la misère, et l'intérieur de toutes ces belles apparences n'inspire souvent que le dégoût.

Les attelages de traîneaux et de droschkis sont quelquefois de trois chevaux, mais plus habituellement de deux. Celui des brancards

va l'amble, et l'on parvient à les rendre dans cette allure d'une vitesse incroyable. Les chevaux de volée, portant la tête en dehors et dans une position à faire croire qu'ils mordent la terre en courant, ne quittent point le galop. Cette contrainte est assurément fort gênante pour eux, on a beaucoup de peine à les dresser; mais, quand ils sont une fois bien mis, ils prennent, quoique dociles, une physionomie indomptée qui leur sied à merveille. Ces chevaux ont beaucoup de sang et de formes arabes; les grands seigneurs en possèdent d'une beauté rare et d'un prix énorme : c'est un des principaux moyens de briller. L'empereur Alexandre, plus modeste, se contentait d'un seul cheval pour faire sa promenade quotidienne, et voyait les gens de sa cour, son cuisinier même, l'éclipser en passant, par le fracas et la richesse de leurs équipages. Au printemps, et surtout pendant les fêtes de Pâques, les dames se servent de calèches pour montrer, dans une promenade qui ressemble assez à celle de Longchamp à Paris, les modes qu'elles ont reçues de cette dernière capitale. De sémillans officiers, de jeunes fashionables cara-

colent à l'entour, et cherchent à captiver l'attention. Chacun vient à ce rendez-vous de la coquetterie pour voir et pour être vu. Les bourgeois *insignes*, les marchands russes de première classe, ni étalent pas moins de faste que la noblesse, mais c'est dans un autre genre : les hommes se couvrent d'or de la tête aux pieds, et les femmes de diamans et pierres fines de diverses couleurs ; on m'en a désigné qui en portaient pour une valeur de douze ou quinze cent mille roubles dans leur coiffure ; du reste, laides, mal faites, mal habillées, plus elles se pavanaient, plus elles paraissaient de véritables carricatures. Grand nombre de ces mains chargées de bijoux éclatans, étaient encore meurtries par les fers grossiers de la servitude.

L'ordonnance qui prescr aux isvoschiks de pendre à leur col la plaque sur laquelle est imprimé leur numéro d'ordre, servit un jour du moins à faire connaître et punir un vrai coupable. Le peuple russe est naturellement doux, mais il n'est point de règle sans exception, et la cupidité, chez quelques individus, a parfois enfanté des

crimes exécrables. Je vais en rapporter un exemple.

Madame L***, Française habitant Moscou, ayant passé la soirée hors de chez elle, sortant seule à une heure avancée de la maison où elle avait été retenue, prit un isvoschik et lui indiqua sa demeure. Le trajet était long, la nuit obscure, l'habitation presque isolée; toutes les circonstances devenaient favorables au projet d'un vol, et d'un assassinat en cas de résistance. L'isvoschik avait vu briller une chaîne d'or, une montre et d'autres joyaux, quelle fortune pour lui!.... Il faut qu'il devienne à tout prix possesseur de ces objets. S'aperçevant que la dame L***, enveloppée dans ses fourrures et son voile pour se garantir du froid, ne peut observer les détours, du chemin, il se dirige vers le cimetière, lieu dont les vivans n'approchent guère pendant les ténèbres, arrête à la porte, s'arme d'un couteau et déclare sa résolution en termes qui ne laissaient à la victime d'autre alternative que le sacrifice de toute sa dépouille, ou celui de sa vie. Poussées à l'extrémité, les femmes ont du courage, même de l'héroïsme; celle-ci n'hésite point

à se défendre : elle se jette sur le traître, cherche à le désarmer et reçoit quelques légères blessures, mais parvient à se saisir de sa plaque. Munie de cette pièce de conviction, la fuite lui parut le seul moyen de salut et d'obtenir justice; elle se sauve dans le cimetière, essaie de se cacher à l'ombre des monumens; mais voyant toujours son assassin la poursuivre avec un acharnement sans exemple, elle court vers une fosse nouvellement creusée, s'y jette, s'y blottit, et dans le domaine de la mort, trouve un asile contre la mort. En vain l'isvoschik, tourmenté de rage et de frayeur, s'efforça d'atteindre celle dont il sentait alors avec angoise la nécessité d'obtenir le silence éternel, il ne put découvrir sa retraite, et la croyant hors de sa portée, il s'en retourna le cœur plein du désespoir d'avoir tenté un crime inutile et prévoyant déjà le supplice auquel une accusation foudroyante allait le faire condamner. Pendant quelque temps, les forêts des environs de Moscou, le dérobèrent aux recherches, mais la faim, l'impérieuse faim l'en fit sortir. Il fut pris, jugé, subit le knout et les mines.

Ce trait, quoique frappant, ne doit pas inspirer une crainte générale de s'exposer de sa personne à la foi des Russes : la prudence est utile partout. Nulle contrée du monde ne peut se vanter que ses lois l'ait rendue pure de crimes; ici, on en voit de ce genre beaucoup moins qu'à Paris et, somme toute, qu'en France. Le peuple est voleur, mais il n'est point féroce, et ce vice tient à sa condition. Quand il sera propriétaire, il comprendra qu'il faut respecter le bien d'autrui pour mettre le sien à l'abri de toute lésion. L'essentiel est donc de ne pas éveiller sa convoitise, et l'on n'aura presque jamais à s'en plaindre.



CHAPITRE XXIII.

MARCHÉS, CABARETS ET CAFÉS.

Un étranger qui aurait parfaitement bien appris la langue française dans son pays, auquel on aurait persuadé que nous sommes un peuple agréable, doux, poli, bienveillant, conduit en arrivant à Paris, d'abord dans les faubourgs, les halles et les guinguettes, serait cruellement désappointé. Quelle canaille, s'écrierait-il, et quel abominable jargon ! Il ne s'imaginerait pas que de bons sentimens pussent être cachés par ces dehors graveleux, que de l'honneur, de la générosité fussent couverts d'une pareille écorce; il se tromperait. Par son langage et ses manières, la populace parisienne est fort dégoûtante, je l'avoue; par ses principes, ses actions, elle est souvent honorable et digne. Point d'ostentation et beaucoup de

bienfaisance; un empressement extrême à porter secours au malheur; du courage en toute occasion, mille bonnes qualités qu'un observateur attentif seul peut reconnaître. En Russie, la basse classe des grandes villes, dans ses occupations, ses mœurs, ses plaisirs, a bien un caractère particulier, mais il n'est point empreint de cette originalité bizarre qui distingue la nôtre. J'ai déjà dit qu'en ce pays les femmes ne se mêlaient aucunement du commerce, il ne faut donc pas s'attendre à voir dans les marchés, des poissardes effrontées, attirant d'abord le chaland par des cajoleries, vomissant mille imprécations contre lui s'il mésoffre, et revenir à des mots affectueux, quand l'affaire se renoue. Les femmes russes, il faut le dire, ne sauraient prendre de telles manières; dans la plus abjecte condition, elles conservent une douceur qui les rend intéressantes. Presque jamais on n'entendra sortir de leur bouche les obcénités dont beaucoup des nôtres se font une étude, et dont le vocabulaire est continuellement enrichi. Ce sont des hommes qui débitent toutes les denrées; ils surfont de peu de chose, parce que les prix en cela

ne varient autant dire point; et qu'ils sont d'ailleurs très-bornés. Ces marchands ne se permettent jamais la moindre invective contre personne, et souvent se montrent respectueux, même envers les domestiques chargés de faire les provisions. C'est dans les marchés surtout que les cuisiniers français attachés aux grandes maisons viennent étaler leur faste et leur importance : on les voit arriver en élégans équipages, au grand galop des chevaux, suivis par un nombreux état-major, comme des généraux d'armée le jour d'une bataille; s'ils n'étaient surpris dans l'exercice de leurs fonctions, on pourrait les supposer d'éminens personnages.

Pendant l'hiver, l'action du froid préservant les substances animales de putréfaction, il arrive dans les deux capitales une quantité prodigieuse de gibier tué au loin. On procède à sa conservation, en le rangeant par couches séparées avec de la neige dans des tonneaux. Les coqs de bruyère, les perdrix, les gelinottes, les oiseaux aquatiques, se donnent plus qu'ils ne se vendent; les lièvres sont encore moins chers, on les dédaigne. C'est un spectacle assez curieux aussi

que de voir les gros animaux de boucherie exposés en vente sur leurs quatre pieds, quoiqu'égorgés depuis long-temps. Roidis par la gelée, on les dispose avec symétrie, les uns en pelotons, les autres en pyramides. Dans les forêts du gouvernement de Pétersbourg, les ours n'étant pas rares, les paysans en prennent beaucoup et n'ont pas besoin d'un grand appareil pour faire cette chasse; un homme seul, armé de sa hache, suffit à la victoire. Ceux qui s'emparent d'une telle proie la portent sur le lieu où les bouchers vont faire leurs achats : on estime particulièrement cette chair, elle est en effet de bon goût et fort belle; la graisse en est aussi blanche que celle du porc. Quant aux légumes, ce sont les Colonies allemandes qui les cultivent le mieux et qui en font habituellement la vente; les Russes, malgré tout, n'en sont pas grands amateurs, il faut que la saison s'oppose à leur abondance et en fasse monter très-haut le prix pour qu'ils ne les méprisent point : c'est le moyen de ne rien manger de bon, mais la vanité l'emporte sur la gourmandise; les meilleures choses du monde paraissent détestables lors-

qu'elles deviennent communes. Les fruits qu'on étale au marché, ne sont que pour le bas peuple : ce sont ordinairement des pommes et des poires venant de Lubeck sur des navires qui ne font que ce commerce. Ceux dont les tables luxueuses sont chargées mûrissent dans les serres chaudes confiées aux soins d'habiles pépiniéristes. Pendant tout l'hiver, on voit chez les marchands de comestibles, des cerises, des pêches, des prunes, des abricots, du raisin même, cueillis depuis peu d'heures : tout cela est très-beau, très-apparent, mais presque sans saveur, et se vend au poids de l'or. Ne pouvant parvenir, malgré toutes les peines imaginables à faire croître dans le pays des oranges supportables, on est obligé de se contenter de celles qu'envoie le Portugal ; c'est une grande calamité ; elles sont de tous temps beaucoup moins chères qu'à Paris.

Pendant la durée des carêmes, un des principaux objets de consommation pour le peuple sont, comme on le sait déjà, les champignons ; ils arrivent secs et par tombereaux. Les gens dévots dans les campagnes ne prennent guère d'autre nourri-

ture ; mais au sein des grandes villes, où le mauvais exemple est plus fréquent, on se relâche de si respectables coutumes; il se fait un scandaleux débit de poisson. Les harengs, les esturgeons offerts à de sensuels appétits, perdent l'âme en restaurant le corps, et la tentation est d'autant plus forte, que quarante individus peuvent s'en régaler pour moins d'un rouble. J'ai vu des esturgeons salés, longs de sept à huit pieds, ne se vendre qu'une bagatelle. Ils n'ont de précieux que leurs œufs, avec lesquels on fait le caviar, que les Russes nomment ikra.

On pêche dans les rivières de Russie presque tout ce que fournissent les nôtres, et de plus le fameux sterlet, tant vanté des gastronomes. Ce poisson ne se plaît que dans les eaux du Volga. Les spéculateurs qui sont assez heureux pour en amener de vivans à Pétersbourg les font payer ce qu'ils veulent. Un sterlet gelé de quelques livres pesant coûte au marché deux ou trois roubles; vif, à volume égal, on ne le donne guère à moins de cent ou cent cinquante. Comme il ne faut pas long-temps pour le cuire, lorsque les conviés d'un seigneur sont rassemblés, on le montre

à toute la compagnie, afin que personne ne puisse contester la magnificence de l'amphytrion. Il ne faut pas imaginer que la délicatesse du goût y trouve mieux son compte, ce n'est que pure ostentation. J'ai mangé à Pétersbourg du sterlet gelé; j'en ai mangé qui venait d'être pris devant moi dans le Volga, et dans la qualité je n'ai trouvé aucune différence. Les Russes m'accuseront, en haussant les épaules, de n'avoir que des sens grossiers et d'être du plus mauvais ton; à cet égard, je ne réclamerai point.

Les fourrages, le bois à brûler, le charbon, se vendent au marché par voiture et par lots. Tout celà est de bien moindre valeur pécuniaire qu'en France; on peut aisément nourrir un cheval pour douze ou quinze roubles par mois, et chauffer sa maison du bas en haut sans regarder cet entretien comme une dépense. Dans l'intérieur de l'empire, surtout vers le nord, les prairies et les forêts sont tellement abondantes, qu'on n'a que la peine de prendre; les charpentiers des environs de Pétersbourg et de Moscou chargent sur leurs voitures des maisons de campagnes toutes faites, composées de plusieurs chambres,

de remises, d'écuries, etc. Quand l'emplacement est choisi, ce n'est plus que l'affaire d'un jour ou deux pour les monter; chaque pièce de bois numérotée s'ajuste dans une autre si parfaitement, que l'air ne pénètre jamais que par les issues pratiquées expressément. C'est au printemps que le marché aux maisons est le plus fréquenté; il se tient dans un faubourg de la ville; les amateurs viennent faire leur choix, et le surlendemain ils peuvent s'installer dans leur nouveau domicile. Ces habitations sont infiniment plus commodes qu'on ne pourrait le penser; elles ont quelques fois deux étages: la grâce, la solidité qu'on leur donne, surprend avec raison les étrangers, quand ils apprennent que la hache est le seul instrument employé à leur construction. Le charpentier russe ne connaît ni rabot, ni scie, ni clous, ni chevilles, et ce qu'il fait peut rivaliser de fini avec le travail de nos meilleurs ouvriers, sa hache lui suffit pour façonner agréablement les plus petits objets, ivre ou de sang-froid, il ne dévie jamais de la ligne tracée; quelle que soit la force de ses coups, il est sûr de frapper juste. J'ai souvent eu l'occasion d'ob-

server cette adresse extraordinaire; je ne me lassais point de l'admirer.

Enfin un marché a lieu le dimanche, mais plus à Moscou qu'à Pétersbourg pour les chiens de toutes espèces, les chats et les oiseaux; ce serait une bonne spéculation que celle de conduire en Russie de beaux lévriers d'Espagne et des chiens couchans de race pure; on les paie fort cher parce que les générations s'abâtardissent et que les grands chasseurs du pays recrutent, faute de pourvoyeurs, leurs meutes à l'étranger. Quantité de gens ont aussi la manie des rossignols : ceux qu'on préfère viennent du gouvernement de Koursk. Il y en a dont on demande un prix ridicule en raison de ce qu'ils chantent toute l'année. Les pigeons savans ne sont pas moins estimés; je ne me suis point expliqué comme on parvenait à les rendre aussi dociles. Un homme tenant à la main une baguette blanche qu'il agite dans l'air en sifflant de différentes manières, dirige leur vol à son gré, les fait venir à lui, repartir, tomber comme s'il étaient blessés, aller se poser d'un lieu à l'autre, toujours avec une obéissance, une précision parfaites. Il y a

des rivalités de possesseurs, et des paris, souvent considérables, ont lieu de chaque côté.

Les ivrognes ont toujours un prétexte pour boire, dit-on; cela me paraît assez bien prouvé. Quand le mougik a terminé ses affaires à la ville, il court au cabaret. La fortune s'est-elle montrée favorable? il s'enivre pour la fêter; n'a-t-il éprouvé que ses rigueurs? il s'enivre pour noyer son chagrin. Quelque hospitalier qu'il soit dans sa maison, il n'offre pas volontiers ailleurs. Chacun paie son écot, à moins que le jeu ne s'en mêle. On peut remarquer facilement que les artisans qui obtiennent la liberté se livrent bien moins que les serfs au vice de l'ivrognerie. Ceux-ci peuvent acquérir en propre; des spéculations les occupent, ils supputent les fruits de l'économie et songent à leur avenir. Les marchands affranchis sont plus réservés encore; chez eux ou chez leurs amis, ils ne dédaignent point les plaisirs de la table, mais le cabaret ne les voit que rarement; lorsque des circonstances les y conduisent, ils montrent des penchans moins communs que ceux de la caste esclave dont ils sortent et ne se font servir, au lieu d'eau-de-vie, que du thé, du

chocolat et du café. La preuve est encore ici que la dégradation morale des hommes tient essentiellement à leur état politique. Une sage administration les réforme sans secousses. Comme le bien être de chaque individu est sa principale occupation d'esprit, le mobile de toutes ses actions calculées, il n'est pas besoin de prêcher la vertu, il ne faut qu'établir la justice pour tout améliorer promptement. La débauche menacée par les lois, ou seulement par la misère et l'ignominie, disparaîtra d'elle-même. Le travail assuré d'une récompense cessera d'être pénible, et l'ordre, l'harmonie régneront dans tout le corps social; mais sous le régime de l'arbitraire, quand rien n'est stable que la tyrannie, le découragement, le dégoût flétrissent l'âme des gouvernés et paralysent les plus heureuses dispositions. Certain de l'impunité, on se livre aux excès les plus honteux, les plus coupables; tout ce qui est caché est permis, et les vices répandus en habitudes générales, ne scandalisant personne, augmentent chaque jour davantage le deshonneur, l'indignité de la nation.

Les kabaks ou cabarets de village sont

révoltans de saleté; mais, à Pétersbourg ainsi qu'à Moscou, ils sont mieux tenus et plus propres qu'à Paris. Il est rare qu'on y vende du vin; l'hydromel, la bière et l'eau-de-vie sont les boissons le plus en usage. Dès qu'un homme est ivre, on l'en chasse; fait-il du tapage, les boutechniks, toujours à proximité, arrivent, s'en emparent, le volent s'ils peuvent, et le conduisent au siége où l'officier de police lui fait administrer quelques coups de bâton et le condamne à balayer les rues pendant huit ou dix jours, plus ou moins, selon la gravité du délit ou plutôt selon son caprice. Les femmes, même de la dernière classe, vont rarement au cabaret; cependant il y a des endroits *extra-muros* où l'on danse, entre autres dans un village à deux lieues de Pétersbourg, appelé Krasnoë-Kabak, qui ressemble assez à la Courtille; les filles publiques, moins scrupuleuses, viennent s'y divertir le dimanche, non pas avec des soldats, car ceux-ci n'ont point d'argent et n'obtiennent jamais la permission de passer la soirée hors de la caserne, mais avec des ouvriers étrangers, la plupart allemands. On y fait relativement, payer fort cher la

consommation. Les valets privilégiés des grandes maisons fréquentent aussi ces guinguettes; tout le monde s'y livre à la joie la plus bruyante. J'ai vu, par des jeunes gens et des filles du pays, exécuter au son de la balalaïka, espèce de petite guitarre, les mazourkas et danses nationales avec beaucoup d'originalité et de grâce. Ordinairement les bals se prolongent assez avant dans la nuit; tant qu'on boit et qu'on paie, l'hôte ne renvoie personne. Chaque établissement de ce lieu est abondamment pourvu de victuaille et de liquides. Ils peuvent même offrir des vins de toutes qualités; comme la police leur impose de fortes contributions à son profit, elle ne les inquiète aucunement du reste. Malgré la foule et la composition, il paraît que les querelles et les rixes n'y sont pas fréquentes, car un poste de surveillance n'a pas encore été jugé nécessaire pour y maintenir l'ordre et la paix.

Un spectacle horrible frappa mes regards un jour que je visitai ce village; voulant en observer jusqu'au plus misérable bouchon dans son intérieur, je vis des hommes à figures sauvages nouvellement arrivés, avec un con-

voi et qu'on me dit être des Kirguis, mangeant ou plutôt dévorant une chair sanglante qu'ils avaient à peine montrée au feu. Le cœur se soulevait à ce tableau et je ne pouvais prendre sur moi de l'examiner davantage; mais ce fut bien autre chose quand on me montra le pauvre animal duquel ils tiraient cette révoltante nourriture, c'était un cheval tout vivant : on avait taillé dans ses cuisses, dans sa croupe, sans se donner la peine de le tuer. A mesure que les lambeaux étaient arrachés, le sang se gelait sur la place. Épuisée de faim et de fatigue sans doute, la victime n'avait pu se défendre ; je fus obligé de payer pour qu'on mît un terme à ses souffrances.

On ne trouve à Pétersbourg qu'un seul café dans le genre de ceux de Paris; il est tenu par un Français. Les établissemens qui en tiennent lieu sont les boutiques des confituriers suisses. Il n'y a que les gens au-dessus du commun qui les achalandent; le peuple n'oserait, par respect, s'y montrer. C'est là que se rassemblent dans la matinée les professeurs de langues, les étrangers, afin de savoir les nouvelles et lire les journaux. Il faut avoir grand soin de ne s'y point livrer

à des discussions politiques peu d'accord avec le système local, bon nombre d'espions attentifs vous auraient bientôt trahis et livrés au redoutable grand-maître de police. Le plus sûr est de ne parler que de choses futiles ou de se taire. Les confituriers ont un grand assortiment de pâtisseries, vendent aussi du café, du thé, du chocolat, des glaces, des sorbets et toutes les liqueurs estimées; ils restent ouverts jusques et passé minuit. A la sortie des théâtres ou des concerts, les personnes qui n'ont pas maison montée viennent y prendre quelques restaurans. Un piano est toujours à la disposition des amateurs.

Les Russes aiment beaucoup le billard et sont généralement très-forts à ce jeu. C'est le seul auquel on puisse risquer sans crainte de tricherie de l'argent contre eux. Il y a des billards dans tous les clubs et dans les hôtels allemands, mais l'atmosphère de ces derniers est tellement épaissie par la fumée du tabac, qu'il est difficile d'y voir et d'y respirer pour les gens qui n'y sont point habitués. Le porter, le grog et la bière, versés à grands flots, enluminent tous les visages. Les jeunes gens du monde, qui se piquent

de bonnes manières, ne viennent que rarement dans ces estaminets; la plupart de ceux qui s'y réunissent sont des commis marchands et des voyageurs de commerce de maisons allemandes.



CHAPITRE XXIV.

CARNAVAL.

Si j'étais revêtu du pouvoir, ce qu'à Dieu ne plaise, je ne prétendrais pas, en moraliste intolérant et ridicule, imposer aux hommes le devoir de mener toujours une vie grave et réfléchie. L'existence est brève, incertaine, semée d'une foule de maux inévitables auxquels on ajoute encore, par d'insensés calculs, les tourmens de l'ambition, de l'envie et d'autres qu'on cesserait d'éprouver si notre intelligence parvenait à se perfectionner davantage. Puisque les sociétés produisent dans chaque individu des sensations pénibles fréquemment renouvelées, il ne faut donc pas défendre les plaisirs qu'elles peuvent offrir, ce serait par trop d'injustice.

L'étude, le travail soutenus, fatigant les organes occupés, peuvent être considérés

comme des maux réels; on doit cependant s'y livrer parce que c'est une condition, une nécessité de notre nature, et que l'emploi convenable des facultés qui nous sont propres finit par amener le mieux être toutes les fois que l'improbité ne nous arrache pas le fruit de nos efforts. Au positif, un homme laborieux gagne toujours plus que sa consommation raisonnable; il peut mettre à part ses bénéfices et consacrer certains jours au repos. Quant à ce qu'on appelle bonheur, il n'est que dans l'imagination; on rêve ce qui devrait être, et pour que les illusions soient riantes, que le malaise ne soit pas toujours là, pour désenchanter il faut d'abord penser à se procurer le nécessaire de l'avenir. La misère enfante la douleur, et cette dernière est un problême depuis longtemps résolu par l'affirmative, quoi qu'en disent les sectateurs de Zénon: tout se décolore aussitôt qu'elle fait sentir ses atteintes. L'importante affaire d'un gouvernement sage est d'encourager, d'honorer le travail utile; il peut après cela tolérer la folie populaire en des temps fixés comme un délassement aux occupations sérieuses; toute espèce de

tension a besoin de relâche; mais il ne doit jamais souffrir que les fêtes dégénèrent en saturnales. En Italie, le carnaval est agréable; à Paris, faute peut-être de fermer un mois à l'avance les funestes maisons de prêt, il est obcène, scandaleux, dégoûtant; chez les Russes, il est gauche et sans ancun attrait; il semble qu'on soit forcé de se divertir, et l'ennui pénètre et domine là où devrait régner le plaisir.

Les Russes, donnent des bals nombreux pendant le temps du carnaval, mais point de joie, d'abandon ne s'y fait remarquer. Le masque n'accorde aucun privilége, on craint toujours de s'adresser à des gens auxquels une familiarité paraîtrait une offense et qui trouveraient infailliblement les moyens de s'en venger. Rien n'est plus absurde que ces réuuions; le costume en faveur étant le domino, les gens qui se promènent en silence ainsi déguisés ont plutôt l'air de former une procession de moines hébétés que la troupe folâtre des enfans de Momus. Des auteurs qui ont écrit sur la Russie prétendent que le peuple aime beaucoup à courir les rues en masque; cela n'est point exact. Les

masques ne parcourent les rues que pour se rendre au bal le plus vite possible, attendu que la saison est ordinairement très-froide à cette époque et que la nécessité de se couvrir d'une fourrure empêcherait le costume de se montrer; d'ailleurs, le peuple est trop misérable pour dépenser son pécule de cette manière. Il s'enivre, voilà le plus grand de ses plaisirs après avoir dégringolé du matin jusqu'au soir les montagnes de glace (1). Quantité de saltimbanques, la plupart étrangers, s'établissent sur un grand terrain près de la Néwa et derrière le palais, Michel font des parades à la porte de leurs barraques et promettent aux flaneurs de leur faire voir

(1) Les montagnes russes sont beaucoup moins élégantes que celles de Paris. Le chemin est formé de planches clouées aux deux bouts, les unes auprès des autres, et sur lesquelles on jette alternativement de l'eau et de la neige. Aussitôt que la glace est formée, les courses commencent. Il n'en coûte qu'un copëck pour chaque. Les glisseurs descendent sur une planche que conduit un homme exercé, assis derrière eux. On pourrait se tuer en allant de travers, car les bords n'ont rien qui garantisse d'une chute, cependant il n'arrive presque jamais d'accident.

des merveilles dans l'intérieur. Les uns sont physiciens, les autres danseurs de corde; ceux-ci possèdent une ménagerie d'animaux savans ou curieux, ceux-là des phénomènes et des raretés; plus loin, on tourne sur des chevaux de bois; à droite et à gauche sont des escarpolettes et des bascules. Mais le plus grand nombre des personnes qui couvrent les frais des entrepreneurs n'est pas ce qu'on nomme le peuple; ce sont des marchands aisés, des artisans de diverses nations dont la ville abonde et qui n'appartiennent point à la classe asservie. Les domestiques à qui leurs maîtres accordent quelques heures de congé, les mougiks proprement dits; viennent y chercher les récréations qui ne coûtent rien. S'ils peuvent dans le tumulte et la cohue voler ceux qui ne prennent point garde à leurs poches, c'est alors qu'ils se réjouissent: faisant de suite argent de ce qu'ils nomment leur trouvaille, ils courent au cabaret, s'en donnent à cœur-joie et retournent à la manœuvre dès que leur bourse est épuisée.

On conçoit combien il serait grotesque et ridicule que les hommes du commun, qui portent tous la barbe épaisse et longue, se

couvrissent le visage d'un masque. En vain s'efforceraient-ils de dissimuler leur condition, cette marque de servitude les trahirait toujours et ce serait une raison pour que la police les vexât davantage. Je puis affirmer que jamais un seul d'entre eux ne s'est offert à mes regards autrement que dans son costume ordinaire, et que, dans le courant de la journée, aucune personne déguisée ne se montre dans les rues. La mascarade publique se tient au grand théâtre; elle a lieu cinq ou six fois en deux mois environ. Les étrangers qui s'y reconnaissent en éloignent un peu l'ennui en s'intrigant; mais les Russes, toujours circonspects par calcul, ne hasardent pas un mot qu'une prudence extrême ne puisse avouer, et à force de vouloir paraître délicats, ils sont d'un fastidieux accablant. La réunion n'est pas souvent nombreuse; rien ne l'anime et ne peut en expliquer le but.

Les bals particuliers ne sont pas moins froids, leur cérémonial est insupportable; cependant la vanité des dames peut s'y trouver flattée : on remarque la richesse de leur costume; la grâce, l'élégance, le bon goût

qui président à leur toilette. Celles qui sont jolies adoptent de préférence l'habillement villageois des environs de Moscou, parce qu'il fait encore valoir leur beauté naturelle. Long-temps d'avance, on fait les préparatifs de ces fêtes comme si les plaisirs et la folie devaient y régner; mais il n'est rien de cela : tout le monde est guindé, mal à son aise, on sent partout l'influence du despotisme. Un grand seigneur travesti en polichinelle, en mère Angot, dès qu'il est reconnu, reçoit des prostrations aussi profondes, aussi respectueuses que s'il avait ses titres à la main et ses décorations sur la poitrine. C'est à Paris que les commandes les plus importantes sont faites, et bien que les modes françaises exercent un puissant empire chez les Russes, ils ne laissent pas quelquefois de se déguiser en *Parisien;* afin de paraître le plus ridicule possible, ils font ressortir de six ou huit pouces en avant un col de chemise très-empésé ainsi qu'un énorme jabot, mettent une perruque bouclée; par dessus, un petit chapeau de paille; se passent autour du col une chaîne avec force breloques et s'imaginent, affublés ainsi, avoir parfaite-

ment saisi l'extravagance de nos manières.

Quelques riches seigneurs, ayant dans leur nombreux domestique, des chanteurs, des danseurs, des musiciens, leur font prendre un costume de caractère et jouer des scènes bouffonnes pour divertir la compagnie; mais quand un étranger vient à penser aux moyens employés pour stimuler le zèle des acteurs, ce spectacle l'attriste plutôt qu'il ne l'égaie. Si les rôles sont mal sus, les danses imparfaitement exécutées, les coups de bâton pleuvent d'abord sur le dos du régisseur de la troupe qui les rend ensuite avec intérêt à ceux qui lui ont fait encourir ce châtiment. Lorsque le maître est satisfait, il daigne assez souvent le témoigner en accordant à chaque individu une gratification d'eau-de-vie; cette générosité lui mérite une grande reconnaissance.

Le peuple russe, comme dédommagement anticipé des austérités du grand carême, se gorge pendant la dernière semaine du carnaval des alimens les plus nutritifs, s'il peut se les procurer. La quantité de viandes que ces estomacs engloutissent est réellement effrayante. Les femmes ne sont plus sobres

que sur la boisson ; elles mangent beaucoup, mais il est rare d'en voir perdre la raison par l'abus des liqueurs fortes; elles se régalent de thé, de café, et se réunissent entre amies, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Les hommes font leurs excès à part. Quand ils sont ivres-morts, on les couche dans un coin de la chambre en attendant que la digestion leur permette de recommencer.

En France, où la foi du christianisme s'affaiblit de plus en plus, peu de gens croient encore que le jeûne et les macérations soient de nécessité pour être agréable à Dieu. Quelque bien s'y fait pourtant, malgré l'hérésie. Parmi ceux qui font gras en temps de carême, il est possible de trouver de l'honneur et de bons sentimens. Chez les Russes, dès que l'heure de minuit sépare un jour d'orgie d'un jour d'abstinence, tout change, et les signes de croix, les prières succèdent aux bacchanales. Les reliefs du souper sont jetés aux chiens ; ils n'inspirent plus que de l'horreur. On allume avec empressement les lampes devant l'image des Bogs. Les églises ne sont pas assez grandes pour contenir la foule qui s'y presse ; mais

tout en faisant de si louables actes de piété, grand nombre de ces dévots ont l'œil sur la poche de leur voisin et brûlent d'y mettre les doigts. J'ai vu plus d'un étranger être dupe de ce recueillement si profond en apparence, et retourner chez lui fort mécontent de sa visite au temple du Seigneur. Moi-même je faillis apprendre à mes dépens combien la prudenceet et les précautions deviennent utiles en ce pays. La nuit de Noël, j'avais placé dans la poche de côté de mon habit un portefeuille contenant deux cents roubles en papier; assistant à l'office divin, un garçon d'une douzaine d'années environ, ayant probablement deviné ma cachette et faisant semblant d'être rejeté sur moi par la pression de ceux qui étaient devant lui, parvint à soulever l'objet de sa convoitise; mais je m'en aperçus à temps, et malgré la sainteté du lieu, je le gratifiai du meilleur soufflet qu'il eût reçu de sa vie : ce fut là toute ma vengeance. Une pareille action est tellement ordinaire que la police n'en aurait fait que sourire si je m'étais plaint.

Les Russes qui séjournent chez les autres peuples se façonnent promptement à leur

manière d'être. Interrogés en Suisse sur des objets politiques, pour ne par heurter l'opinion générale, ils afficheront des idées républicaines et seront les premiers à déplorer le système de leur gouvernement. En France, dans les sociétés libérales, ils exalteront Benjamin Constant et l'indépendance ; à Rome, ils croiront à l'infaillibité du saint-père. Cette facilité qui se plie à toutes les humeurs, qui sait prendre tous les visages, fait dire qu'ils sont aimables et polis; on n'aperçoit pas le cachet de la servitude. Nobles ou serfs, chez eux tout est sous la domination d'un maître, et les plus arrogans envers la faiblesse sont toujours humbles et doux devant ceux qui ne les craignent pas. Après avoir accepté sous toutes les formes les plaisirs que leur ont offerts les pays qu'ils ont parcourus, après avoir surtout paru Français en France, rentrés chez eux, ils redeviennent Russes et se moquent de nous. Il n'y a rien de vrai dans leur caractère que la fausseté. Une autre administration les changerait peut-être; mais tels qu'ils sont, obligés de se farder sans cesse, il faut constamment s'en défier. Leur amitié

n'a point d'abandon, leurs démonstrations semblent toujours forcées; dans leurs fêtes, leurs banquets, on reconnaît la gêne, la contrainte, le mal aise; enfin, dans les moindres circonstances de la vie, ils décèlent une nation d'esclaves.



CHAPITRE XXV.

LES NUITS.

Il n'y a peut-être point de ville au monde où l'on soit plus en sûreté pendant la nuit qu'à Pétersbourg quand on n'a pas d'affaire avec la police. Les vols sont rares et les assassinats se rappellent beaucoup moins encore. Chacun s'enfermant chez soi peut dormir en paix, attendu que le peuple russe, ayant je ne sais pourquoi une horreur invincible pour l'effraction, ne force presque jamais aucune clôture. Le scrupule à cet égard est poussé si loin, qu'on peut confier au dernier mougik une lettre cachetée contenant à sa connaissance de fortes sommes en billets de banque, sans crainte qu'il soit tenté de s'approprier cette fortune, même s'il le pouvait avec la certitude de l'impunité. Les boutechniks placés au coin des rues pour la surveillance

ne seraient que de faibles obstacles pour des malfaiteurs exercés. Il n'est rien de plus couard, de plus lâche, de plus ignoble en tout genre que ces prétendus gardiens, et cela ne doit pas étonner : habitués à toutes les humiliations, rompus de coups au moindre caprice de leurs chefs, ce sont des brutes qui n'ont plus que l'instinct de la bassesse. La crainte qu'ils inspirent n'est assurément pas ce qui rend les voleurs circonspects : un homme armé d'un pistolet mettrait en fuite vingt de ces misérables en leur montrant un peu de résolution. Si les crimes sont peu fréquens, on ne doit l'attribuer qu'aux préjugés plus forts que les moyens défensifs et repressifs.

Les soirées, le jeu, les bals qui retiennent hors de chez elles beaucoup de personnes, font que l'on rencontre des équipages à toutes les heures de la nuit dans les rues de Pétersbourg, principalement en hiver. Quoique l'éclairage public soit bien ordonné et bien fait, le temps est quelquefois si noir, que les chevaux risqueraient à chaque instant de se briser les uns contre les autres en se croisant dans leur course rapide, sans les

avertissemens des boutechniks, dont les yeux accoutumés aux veilles dans l'obscurité distinguent les objets mobiles et les garantissent d'accidens. La neige dont le sol est couvert, celle qui tombe souvent à flocons précipités, l'action, le mugissement de la bise, assourdissent, aveuglent les cochers les plus attentifs. Le secours des boutechniks est ici très-nécessaire. On est envers eux d'une sévérité si grande, en cas de non exécution de cette consigne, que la crainte tient lieu de bonne volonté et produit une vigilance extrême.

Le viol, le vol sont les habitudes chéries des boutechniks, et dès qu'ils se croient assurés du mystère, ils s'y livrent avec une ardeur sans égale. Si quelque femme ou fille se trouve retardée seule dans un lieu désert, elle est sûre d'assouvir leur brutalité et de laisser toute sa dépouille entre leurs mains. Fort heureusement que de semblables aventures n'arrivent jamais qu'à celles dont la vertu s'en console et qui ne sont vêtues que de haillons; les pertes sont faciles à réparer. Si des enfans se trouvaient à la merci des boutechniks, nul doute qu'ils ne subissent

le même sort; mais ceux des maisons nobles ne sortent qu'avec leur gouverneur et toujours accompagnés de domestiques; les autres sont couchés et renfermés de bonne heure.

Si plus de courage animait la corporation des boutechniks, ils seraient fort dangereux et commettraient des assassinats pour le seul appât d'un verre d'eau-de-vie; mais leur lâcheté singulière les rend inoffensifs pour celui dont ils craignent la résistance et les plaintes officielles.

Dans presque tout ce qu'on rencontre de vicieux chez les Russes, on reconnaît l'impéritie, l'égoïsme du gouvernement. Aucun employé d'administration ne pouvant vivre de sa solde, doit nécessairement devenir fripon s'il n'a pas de fortune particulière pour subvenir à ses besoins. Je ne connais point exactement la paie des boutechniks, mais plusieurs officiers dignes de foi m'ont affirmé qu'outre le bois et la farine, il ne leur était alloué que neuf roubles par an. Malgré le bas prix des denrées, je demande s'il est possible à un homme de se pourvoir avec cela dans une capitale. La faim, la nécessité dégradent les meilleurs naturels, à

plus forte raison des êtres nés dans une classe déjà flétrie.

Les boutechniks ne sont insolens qu'avec ceux qu'ils peuvent parfaitement reconnaître pour ne pouvoir leur nuire : c'est ce qui explique leur circonspection pendant la nuit. Un passant qui vient à eux les tient de loin sur le qui vive; ils tremblent toujours qu'une autorité les surprenne en défaut. Lorsque, malgré les vêtemens lourds dont ils sont chargés, un froid aigu les gagne et les endort, souvent ils ne se réveillent plus. On les trouve le matin gelés et raidis dans leur guérite ; aussi les officiers de ronde ne manquent-ils point de faire bâtonner impitoyablement tous ceux que les premiers momens du sommeil n'ont fait qu'engourdir, pour leur apprendre à se tenir une autrefois dans un mouvement continuel. L'un de ces malheureux ayant péri de cette manière, tomba quand on voulut le déplacer, et dans le choc de sa tête contre une pierre, le col se rompit net et se détacha tout-à-fait du tronc.

Les soldats mis en faction près des bords de la Néwa, aux environs du palais, ayant

encore moins d'abri contre le vent du nord pendant les plus terribles nuits de l'hiver, succombent aussi fréquemment à l'extrême rigueur du froid. La sentinelle, outre sa capote ordinaire, est encore couverte d'une épaisse fourrure; toutes les précautions semblent prises, et pourtant elles sont insuffisantes; la mort pénètre sourdement à travers ce qu'on oppose à ses atteintes, et ne s'annonce par aucune douleur qui puisse faire mettre la victime en défense. Un accablement total, un assoupissement perfide en sont les avant-coureurs; on cède, bientôt le sang n'a plus de cours, et les sources de la vie sont glacées à jamais. Malgré l'ordre très-rigoureux donné aux soldats factionnaires de ne pas rester immobiles une seule minute, et l'exemple que celui qui vient relever au poste son camarade mort a sous les yeux, il se laisse dominer à son tour par le sommeil et semble en craindre moins les suites que le tourment de lui résister. On a souvent observé que les personnes exposées à périr ainsi manifestaient beaucoup de mécontentement quand elles étaient réveillées de force par ceux qui les voulaient secourir. L'anéantissement qui

se prépare fait moins souffrir que le retour à la vie.

La gelée soutenue produit, comme chacun sait, des effets quelquefois semblables à l'action du feu; on dirait que les chairs, ulcérées par le froid, ont été brûlées; elles noircissent d'abord et tombent ensuite. Il n'est pas rare de voir le nez, les oreilles, les doigts se pourrir, se détacher quand ceux qui les ont eu gelés passent subitement de la température extérieure à celle des maisons. Le remède est de se frotter de neige; il est infaillible, et l'on s'avertit mutuellement pendant le jour des accidens qu'on remarque les uns chez les autres; mais la nuit ils deviennent plus funestes, attendu que ceux qui les éprouvent ne s'en aperçoivent pas eux-mêmes. Parmi les animaux, la rage est presque aussi commune que s'ils étaient soumis aux influences du soleil le plus ardent. On n'affiche point, comme en France, l'ordre de tenir les chiens muselés ou renfermés; mais des hommes, ayant commission de les détruire, parcourent les rues durant la nuit, les prennent au filet et les assomment. Ces pauvres chiens connaissent très-bien leurs bourreaux,

et ceux qui peuvent échapper se réfugient au corps-de-garde, où les soldats, meilleurs gens, leur prêtent volontiers aide et protection.

Sous la galerie intérieure du grand bazar, appelé gastinoï-dvor, d'autres chiens silencieux et traîtres, attachés de manière à pouvoir parcourir une distance de quelques cents pas ; défendent l'approche des boutiques. Pour les personnes qui n'en sont point averties et que le mauvais temps forcerait d'y chercher un abri, ils sont extrêmement dangereux. Plusieurs étrangers, auxquels on ne pouvait supposer de coupables desseins, en ont été victimes. Il serait bien à désirer sans doute que la police employât des moyens de surveillance moins violens ; mais sa principale affaire n'est pas de s'occuper des intérêts publics, son zèle à cet égard n'est qu'une vile affectation : obéir à ses maîtres, leur plaire, en obtenir des récompenses, voilà son devoir et son but.

Les nuits d'été sont très-belles, très-agréables ; on en profite pour se promener, car la chaleur du jour est accablante. Il fait clair à pouvoir lire jusqu'à onze heures du soir,

pendant tout le mois de juin, et, dès une heure du matin, le soleil reparaît à l'horizon. Ainsi qu'en Italie, chacun fait la sieste, et ne se livre aux affaires, aux plaisirs actifs que lorsque l'air commence à se rafraîchir. Vers midi, le pavé de Pétersbourg est brûlant, et la ville paraît déserte; mais, la nuit, elle reprend la vie et le mouvement; les canaux, la Néwa se couvrent de gondoles; les rues sont animées par un grand nombre de piétons et d'équipages. Enfin, l'harmonie qui se rétablit empêche de soupçonner l'absence de la cour qui, dans ce moment, réside à la campagne.

C'est pendant le calme des nuits d'été que les riches seigneurs font exécuter sur l'eau, par leurs musiciens esclaves, ces concerts délicieux connus sous le nom de musique des cors. On pourrait nommer la composition de l'orchestre un orgue vivant, puisque chaque exécutant ne tire qu'une seule note de son instrument. Il faut pour le former au moins quarante musiciens, et leur nombre peut aller jusqu'à cent. C'est de celui qui conduit que dépendent absolument la chaleur et l'ensemble; la précision avec laquelle les

autres obéissent à ses signes, est pareille à celle des touches d'un piano sous les doigts d'un artiste habile, avec cet avantage que les sons se prolongent autant qu'on veut et donnent beaucoup plus d'expression. Quand on ne réfléchit pas que ce sont des machines façonnées à coups de bâton qui produisent de tels effets, l'oreille en est réellement charmée. Il est impossible de se figurer quelque chose de plus enchanteur, de plus suave que ces concerts qui font l'étonnement et l'admiration de tous les étrangers qui les entendent. Quelle docilité, quelle patience, quelle attention ne faut-il pas aux malheureux qu'on dresse à cet exercice pour parvenir à ne pas attaquer mal à propos ou ne pas trop soutenir une note dans les morceaux les plus compliqués! Un peuple que la crainte agite sans cesse est seul capable de cet effort prodigieux auquel on se refuserait de croire, si tant de preuves ne l'attestaient. Les instrumens, tous de forme semblable, mais différens en volume, sont des tubes recourbés seulement à l'embouchure, et qui vont en augmentant jusqu'à l'extrémité par où s'échappe le son; ils varient depuis deux pieds

jusqu'à trente-deux pieds de long, dans une échelle progressive. Il faut trois, quatre ou cinq ans à chaque homme pour se former à cet emploi machinal.



CHAPITRE XXVI.

TOPOGRAPHIE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

La ville de Pétersbourg, bâtie avec ensemble, ne renferme rien qui la dépare. On n'y voit point de ces quartiers sales, fangeux, encombrés; de ces rues noires, étroites et tortueuses qui blessent à chaque instant les regards d'un étranger arrivant à Paris. L'aspect en est grand, régulier, jeune et majestueux; on dirait qu'un pouvoir surnaturel en fut le créateur. Comment, en effet, ne pas être saisi d'admiration en songeant que cette immense et magnifique cité, élevée sur pilotis, s'est fait place au milieu de marais impraticables! Quel prodige d'efforts et de constance! Quelle idée prendrait des Russes un voyageur qui ne les connaîtrait pas, en leur attribuant les merveilles qui frapperaient sa vue! Mais ces monumens,

qui semblent attester de si grands progrès dans les arts, ne sont point leur ouvrage; il faut bien se garder de les observer avec un prisme trompeur. C'est aux lumières, au talent des étrangers, appelés et retenus en Russie, qu'on doit presque tout le lustre et l'éclat dont brille la résidence des tsars. Comparez-lui les autres villes de l'empire, excepté Moscou, vous y trouverez une différence trop choquante pour ne pas être forcé d'abandonner l'opinion favorable que vous avaient d'abord inspirée les nationaux. Cependant, il ne faut pas croire que Pétersbourg soit ornée d'édifices aussi pleins de hardiesse et de véritable beauté que les nôtres! C'est l'ensemble qui séduit par sa régularité, sa fraîcheur; mais rien ne pourrait y soutenir le parallèle avec ce que la France peut montrer. Pour les lecteurs qui voudront une description topographique de la ville et de ses environs: j'emprunte ici le tableau tracé par M. Damaze de Raymond, il est fort exact et je puis en garantir tous les détails.

« Pétersbourg est situé sous le soixantième degré de latitude septentrionale, à l'embou-

chure de la Néwa qui l'environne presque entièrement de ses eaux, se divise en plusieurs bras et forme des îles dans lesquelles sont placés plusieurs quartiers de la ville; on peut donc arriver à Pétersbourg ou par mer ou par terre, à son gré: or, comme les goûts varient et que les deux routes sont fort agréables, nous allons les parcourir successivement.

« Quand on arrive par mer à Pétersbourg, il faut toujours passer par Cronstadt. Dès que l'on sort du port de cette ville, une vue agréable et gracieuse prépare l'œil au tableau magique que Pétersbourg offrira bientôt. A droite, sur les bords méridionaux du golfe, une rive de l'aspect le plus délicieux s'offre aux regards; tantôt elle présente un côteau en pente douce et couvert d'un tapis éblouissant de fleurs et de verdure, tantôt une colline escarpée et couronnée de bocages enchanteurs: ici c'est une vallée, là un jardin charmant, partout des maisons élégantes qui appartiennent la plupart à des seigneurs russes ou à des négocians étrangers; mais ce qui fixe surtout l'attention et efface tout le reste, ce sont les palais impériaux d'Ora-

nienbaum, de Péterhoff et de Strelnaïa-mysa, tous plus dignes d'attention les uns que les autres; sur la gauche, c'est-à-dire, le long de la rive septentrionale du golfe, la vue est moins variée, moins riante; mais les belles forêts de sapins et de bouleaux qui la bordent ont quelque chose de sévère et de majestueux, qui ne contraste pas mal avec la rive droite; enfin le milieu du tableau est terminé à l'horizon par les deux clochers de l'amirauté et de l'église du fort de Saint-Pétersbourg; mais à mesure que l'on approche, on découvre à l'extrémité nord-est de l'île de Vasilief le port des galères. En remontant le grand bras de la Néwa, on jouit d'une vue imposante; la ville se présente sur une longueur de plus d'une lieue et sur deux cents toises de large. A droite, on a la rive méridionale du fleuve, bordée d'un magnifique quai de granit; le long du quai s'élèvent un grand nombre de belles maisons, d'hôtels et de palais. Plus loin, on voit la place de Pierre Ier sur laquelle se trouve la magnifique statue équestre de cet empereur; devant soi, est le pont de bateaux qui conduit de cette place à l'île de Vasilief. Ce pont, qui

a cent trente toises de longueur, repose sur vingt-un grands bateaux. Au-delà du pont est le vaste édifice de l'amirauté avec ses chantiers et son beau clocher, dont la flèche dorée, éclairée par le soleil, semble une colonne de feu. Un peu plus loin, le palais impérial dont la vaste étendue et la saillie dérobent aux yeux les autres beaux édifices qui continuent d'embellir cette rive de la Néwa. Du côté de Vasili-Ostroff, c'est-à-dire, sur la rive septentrionale, à gauche du voyageur, est encore un superbe quai tout en granit comme celui de la rive méridionale, et bordé de jolies maisons, moins belles cependant que celles que l'on voit du côté de Galerenhoff; puis le grand édifice de l'académie des arts; plus loin l'hôtel du corps des cadets, et de l'autre côté du pont de bateaux, l'académie des sciences et la nouvelle Bourse. Toujours en suivant de l'œil la même rive, on aperçoit la forteresse de Pétersbourg, dont tous les ouvrages sont revêtus de granit, le clocher de l'église du fort qui est doré comme celui de l'amirauté, et produit un effet aussi magique. Enfin, toute cette vue que l'on peut embrasser presque d'un coup-

d'œil quand on arrive à Pétersbourg par eau, est terminée par l'hôpital militaire et de marine, situé sur la rive droite de la Néwa, dans le quartier de Vibourg.

« En arrivant à Pétersbourg par terre, cette ville n'offre presque aucun point de vue, si l'on en excepte celui dont on jouit des hauteurs de Pergala sur la route de Vibourg, à-peu-près à trois lieues de distance; mais pour entrer dans Pétersbourg de la manière la plus agréable, il faut passer par Narva, aussi est-ce la route que prennent un grand nombre de voyageurs; alors le dernier relais, qui est de cinq lieues, est extrêmement varié. Près de la maison du maître de poste, on voit le château de Strelnaïa mysa qui appartient au grand-duc Constantin, et non loin de là, un couvent de moines; le chemin est très-beau et fait partie de la chaussée de Péterhoff. On fait trois lieues ayant à sa droite de jolies maisons de campagne, et à sa gauche le golfe de Cronstadt. Durant les deux dernières lieues, la route s'éloigne un peu de la mer, et l'on passe jusqu'à la capitale au milieu d'une double haie de maisons de campagne, de jardins, de parcs, à

travers lesquels on découvre de temps en temps les clochers de la ville, et quelques autres édifices.

« La porte par laquelle on entre est un arc de triomphe bâti en granit, à grain fin. Il est à une seule arcade, d'un style noble et simple, et surmonté d'urnes en marbre blanc. On arrive bientôt après au beau pont de Kalischkin jeté sur la Fontanka et sur le canal de Catherine, dont les eaux se réunissent quelques pas plus haut pour se rendre ensemble dans le golfe de Cronstadt. Ce pont est de granit comme les quatre autres, que l'on a jetés sur la Fontanka; il a deux arches au milieu desquelles est un pont-levis. Les poids et les cabestans sont placés entre quatre jolies colonnes de granit. On voit deux autres colonnes également de granit destinées à porter des réverbères. L'aspect de ce pont, des deux magnifiques canaux et des superbes quais de granit qui les bordent, prépare le voyageur à trouver encore des objets plus dignes de sa curiosité. Quant aux maisons, cette partie de Pétersbourg n'est ni aussi régulière, ni aussi bien bâtie que les autres quartiers.

« Dès que l'on est arrivé dans une ville, la première chose à chercher est une demeure; il n'est donc nullement déplacé d'indiquer les meilleures auberges et les plus beaux hôtels de Pétersbourg. Ce sont ceux de Dematz près de la Moïka, de la ville de Londres, vis-à-vis le palais d'hiver, et encore ceux de Paris, de Bordeaux, de Madrid et du Nord (1). Ces diverses maisons ont des appartemens assez propres et assez élégans, et l'on s'y trouve aussi bien qu'on peut l'être à Pétersbourg; car, en général, les auberges n'y sont pas commodes sous le rapport du service. On n'y a point, comme en France, des domestiques destinés à servir tous les voyageurs; il faut prendre un domestique de place, ce qui est très-incommode et très-coûteux. Les *nécessaires*, que l'on regarde partout ailleurs comme objets de luxe, sont extrêmement utiles en Russie, et si l'on pouvait on ferait bien d'y transporter un ménage tout entier, car on n'y trouve aucun meuble dans les auberges, et l'on manque

(1) Toutes ces hôtelleries existent encore et méritent leur bonne réputation.

de mille petites commodités peu importantes en elles-mêmes, mais néanmoins indispensables.

« La Néwa traverse, embrasse et divise Pétersbourg; elle peut nous être d'une grande utilité pour nous faire connaître la ville. Suivons son cours et visitons tout ce qui se trouvera sur ses rives, à droite et à gauche, ainsi que les quartiers situés dans les îles qu'elle forme à son embouchure. La Néwa commence à baigner les murs de la ville vers le couvent de saint Alexandre Newski, et coule du midi au nord jusqu'au couvent des demoiselles nobles. Là sa direction change, elle prend tout-à-coup un nouveau cours à l'ouest, jusqu'à ce qu'elle vienne se diviser en plusieurs bras entre l'hôpital, situé dans le quartier de Vibourg et la fonderie de canons ou l'arsenal. Alors, le bras gauche qui conserve le nom du fleuve et qu'on appelle grande Néwa, parce qu'il est le plus considérable, coule au sud-est jusqu'à ce qu'il se jette dans le golfe de Cronstadt. L'angle que décrit d'abord la Néwa, puis le bras gauche appelé la grande Néwa, embrasse les parties orientale, septentrionale

et occidentale du quartier de l'amirauté, le plus vaste, le plus beau et le plus peuplé de Pétersbourg.

« Le bras droit de la Néwa, que l'on appelle Newka, coule d'abord au nord de l'hôpital, devant lequel j'ai dit que le fleuve se divisait, puis se courbe à l'extrémité de l'île de Pétersbourg, et prend son cours vers l'ouest jusqu'au golfe de Cronstadt, où il se perd, après avoir formé plusieurs petites îles. Tout ce qui se trouve sur la rive droite de la Néwa, puis sur celle de la Newka, à partir de l'hôpital, forme le quartier de Vibourg.

« Le bras moyen de la Néwa, appelé petite Néwa, se sépare du fleuve principal, plus bas que la Newka, et seulement vis-à-vis le palais impérial. Il coule dans une direction nord-est, jusqu'à ce qu'il se jette aussi dans le golfe. La grande île qui se trouve sur sa rive droite est celle de Vasilief, baignée d'un côté par les eaux du golfe, et de l'autre par la grande Néwa. Ce nom de Vasilief lui vient du nom d'un des officiers de Pierre Ier. Ce prince lui avait donné un commandement dans cette île, pendant que lui-même était occupé à bâtir la forteresse dans l'île de Pé-

tersbourg, et il lui écrivait souvent des lettres ayant pour toute adresse : A Vasili-na-Ostroff; à Bazile dans l'île, et c'est de là qu'elle a été appelée Vasili-Ostroff, île de Bazile.

« Les îles de Pétersbourg et de Vasilief sont, à proprement parler, les seules qui appartiennent à la ville; cependant on peut encore ranger dans ses dépendances celle de Kamenoï-Ostroff, qui s'élève à l'embouchure de la Néwa; elle renferme un château de plaisance impérial. On y voit aussi quelques maisons de campagne, appartenant à des particuliers. A l'ouest de cette île, on trouve dans une autre plus petite la maison de plaisance et le jardin de Ielagin; enfin, dans une troisième, un château de plaisance assez beau et un joli village finois, dont les habitans vivent du produit de la pêche et de leurs bestiaux, aussi bien que du loyer de leurs maisons, dans lesquelles ceux des habitans de la capitale qui n'ont point de maisons de campagne s'empressent de venir s'installer.

« Entre l'embouchure de la Néwa et celle de la petite Néwa, on voit encore une petite île appelée île de Pierre, dans laquelle on

remarque plusieurs jolies maisons de campagne.

« Outre les bras nombreux formés par la Néwa, Pétersbourg renferme aussi plusieurs canaux qui arrosent la partie méridionale de la ville, et coupent en cercles irréguliers l'immense quartier de l'amirauté. Les principaux sont : le canal de la Moïka, le canal de Catherine, qui a près d'une lieue de longueur, sept à huit toises de largeur et sept pieds de profondeur, et enfin la Fontanka, le plus long et le plus large de tous les canaux de Pétersbourg ; le demi-cercle qu'il parcourt a près de deux lieues d'étendue, et enveloppe les deux autres dans l'enceinte qu'il décrit. Sa largeur, qui varie un peu, est de dix à douze toises, et sa profondeur de sept pieds, quand les eaux sont à leur hauteur ordinaire. Il y a encore le canal de Saint-Nicolas, mais il ne peut point entrer en parallèle avec ceux dont nous venons de parler.

« Les quais de Pétersbourg sont de ses plus beaux et de ses plus riches ornemens; celui qui borde la rive gauche de la Néwa est surtout remarquable : il a plus d'une lieue de longueur, et s'étend depuis l'extrémité occi-

dentale de la rue Galerenhoff jusqu'à l'arsenal, fondé sur une grille qui repose sur pilotis; il s'élève au moins de dix pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve. Dans toute sa longueur règne un trottoir large de sept à huit pieds, tout en granit, ainsi que le parapet qui a trois pieds d'élévation, quinze pouces d'épaisseur et est arrondi sur les côtés de distance en distance; le parapet est interrompu par des reposoirs en demi-lune avec des bancs de granit; à droite et à gauche on descend par une pente douce jusqu'au bord du fleuve : c'est par là que les cochers vont puiser de l'eau, les blanchisseuses laver leur linge, et que ceux qui veulent passer le fleuve descendent pour s'embarquer en été, pour le traverser à pied en hiver. Tous les autres trottoirs de la Néwa, de Vasili-Ostroff, ceux des canaux de la Fontanka, de Catherine, de la Moïka, de Saint-Nicolas, sont sur le même modèle ; quelquefois seulement, au lieu de parapet tout en granit, ce sont de belles rampes en fer soutenues par des blocs de granit. Les ponts ne répondent pas à la beauté des quais. Le cours rapide de la Néwa et les glaces qu'elle charrie au prin-

temps et en automne, sont cause que l'on n'a pu jusqu'à présent jeter des ponts finis sur le fleuve; il a fallu se servir de ponts de bateaux. Il y en a deux de ce genre sur la grande Néwa. Le premier que nous avons vu en arrivant par mer conduit à la place de Pierre Ier, quartier de l'amirauté, à l'île de Vasilief, et le second, de l'arsenal au quartier de Vibourg, proche l'hôpital. Un troisième pont, jeté sur la petite Néwa, réunit l'île de Pétersbourg à Vasili-Ostroff. Un quatrième sur la Néwa, joint l'île de Pétersbourg au quartier de Vibourg, et enfin un cinquième conduit de l'île de Pétersbourg à la petite île de Kamenoï-Ostroff.

« Les ponts de bateaux étant très-éloignés les uns des autres, on serait obligé, dans une ville aussi vaste que Pétersbourg, de faire en été des détours de plusieurs wersts s'il n'y avait des bateliers sur les bords du fleuve, qui, pour quelques copëcks, conduisent d'une rive à l'autre; leurs bateaux, ordinairement à deux rames, ne sont pas couverts; mais au printemps, avant que les ponts soient rétablis, et en automne quand ils sont ôtés à cause des approches de l'hiver, on

trouve aux endroits où on les passe ordinairement de grandes gondoles, qui ont dix à douze rameurs; elles appartiennent aux différens ministères de l'empire, qui en entretiennent chacun deux, ou à des particuliers. Les gondoliers sont non-seulement très-bons rameurs, mais comme on s'en sert en été pour des parties de promenade, ils sont obligés d'amuser la compagnie par leurs chants et même par des morceaux de musique nationale exécutés par des instrumens : aussi savent-ils par cœur toutes les chansons nationales. Outre les grandes gondoles, il y en a également de petites, à deux, quatre et six rameurs, et qui sont couvertes. Comme un grand nombre de personnes font en été des parties de plaisir, ces gondoliers sont ordinairement si occupés, qu'il est difficile d'en avoir aux jours de fêtes, à moins qu'on ne les retienne quelques jours d'avance. Les grands seigneurs ont leurs gondoles particulières. Chaque ministère et chaque particulier fait porter à ses gondoliers une livrée souvent très-riche. Comme les gondoles naviguent, non-seulement sur la Néwa, mais encore sur les différens canaux,

elles ont deux espèces de rames, les unes plus longues et les autres plus courtes.

« Les rues de Pétersbourg sont pavées à dos d'âne, et pourvues d'égoûts pour l'écoulement des eaux; cependant, au printemps et en automne, elles sont couvertes de boue. Éclairées pendant la nuit ainsi que les quais, comme dans certains quartiers, on découvre une très-grande étendue, la longue file des réverbères produit une illumination assez semblable à celle que l'on voit à Paris, depuis le Pont-Neuf jusqu'à Passy. Le jour, le coup-d'œil est d'un autre genre, mais il n'en est pas moins agréable, et rien n'offre un aspect plus éclatant et plus frais que les rues de Pétersbourg, tant à cause de la forme des maisons, que des couleurs claires et tendres dont on a soin de les revêtir de temps en temps. Les maisons sont en général construites en brique et ont peu d'ornemens, si l'on excepte les colonnes qui sont fort à la mode; on en place partout. La plupart des maisons de Pétersbourg ont deux étages; il est rare d'en voir qui en aient trois ou quatre; elles sont toujours garnies de plusieurs balcons; les toits sont en fer et n'ont qu'une

très-faible inclinaison, lors même qu'ils ne sont pas tout-à-fait plats; une balustrade règne tout autour. Les toits sont peints aussi bien que les maisons ; le vert pomme, le jaune, le gris, le rouge et le blanc ont été à la mode; maintenant on se rapproche plus de la nature en employant une couleur jaune-grisâtre, qui approche pour l'effet de la pierre de Gatchina. On voit encore dans beaucoup de rues quelques maisons en bois. Comme il est défendu de bâtir de cette manière, on ne relève pas même celles qui tombent. Il faut cependant convenir que si ces maisons n'étaient pas aussi exposées aux incendies, elles mériteraient la préférence dans tout le Nord, car elles sont beaucoup plus chaudes que celles qui sont en pierre ou en brique. Leur architecture est semblable à celle des maisons de paysans, avec cette différence cependant qu'elles reposent sur des fondemens en pierre, et qu'en dehors et en dedans on attache des planches sur les poutres, pour revêtir ensuite le dehors de stuc peint en blanc, et le dedans de tapisseries de papier.

« Presque toutes les maisons offrent au

moins une façade de dix toises. Elles ont ordinairement, outre le principal bâtiment qui donne sur la rue, des ailes saillantes et un double corps de logis sur le derrière. Les cours sont vastes et peuvent contenir, outre les voitures de ceux qui viennent dîner ou rendre visite, une grande quantité de bois de chauffage. Le premier étage renferme les salons et les appartemens des maîtres; les ailes et les bâtimens de derrière sont occupés par les enfans et leurs gouverneurs ou gouvernantes; et le rez-de-chaussée est destiné aux chambres de domestiques, aux cuisines et aux caves. Les remises, les écuries, les greniers et la glacière sont sur la cour. Les fenêtres sont vitrées en grands carreaux; dans l'hiver on met de doubles fenêtres que l'on place extérieurement et dont on bouche soigneusement les plus petites ouvertures pour empêcher que la vapeur ne s'y gêle, ce qui intercepte le jour. »

Passant ensuite à l'examen des principaux monumens, M. Damaze de Raymond les décrit ainsi :

« *Palais impérial d'hiver.* Cet édifice est plus remarquable par sa grandeur colossale et

la magnificence de son intérieur que par la beauté de son architecture. Il a été bâti vers le milieu du siècle dernier par un architecte Italien, nommé Rostretti, ce qui ne l'empêche pas d'être de fort mauvais goût. Des ornemens inutiles et parasites le surchargent on est frappé surtout d'une manière désagréable, par les entailles faites dans les frises et dans les corniches de l'entablement, pour les fenêtres et les ornemens. Ceci ne s'accorde nullement avec l'idée d'un entablement parfait et fait croire que les croisées ont été percées après coup. Ce palais a quatre cent cinquante pieds de longueur, trois cent cinquante de profondeur, et soixante-dix de hauteur, mesure anglaise. Il est composé d'un rez-de-chaussée, d'un bel étage et d'un attique; le toit est entouré d'une balustrade ornée de statues; mais comme elle n'est point à jour, l'effet en est désagréable. Le palais forme un carré long, au milieu duquel est une cour assez vaste, la façade principale a, des deux côtés, des perrons couverts, surmontés de balcons. La grande entrée du milieu, qui passe par la cour et mène au grand escalier, n'est destiné que pour des

souverains et des ambassadeurs. Le rez-de-chaussée contient, outre un grand nombre de corridors voûtés qui se croisent, les chambres des gardes, la pharmacie de la cour, les cuisines et la demeure de quelques petits officiers du palais. Il y avait aussi autrefois un théâtre. Le bel étage renferme les grands appartemens de cérémonies, les appartemens des membres de la famille impériale, et la chapelle où l'on remarque un tableau de Lagrenée, qui représente la Sainte-Vierge portée sur des nuages, au milieu des airs et plusieurs apôtres qui la contemplent. L'attique sert de demeure aux officiers les plus distingués de la couronne. Les appartemens de l'hermitage sont meublés avec richesse et élégance. Le faîte de l'édifice est occupé par un jardin suspendu à la manière asiatique. Il y a un autre jardin d'hiver très-remarquable : il est entièrement environné et couvert de vitrages, et peut assez se comparer à une vaste serre chaude. On y voit des arbres dans toute leur hauteur. Les allées en sont belles, et ce qui anime surtout ce jardin factice, c'est un grand nombre d'oiseaux étrangers qui voltigent dans cette

enceinte. Outre la collection de tableaux, l'ermitage renferme une galerie qui imite les loges de Raphaël, si Raphaël peut être imité, et d'autres appartemens destinés aux collections de pierres gravées, de médailles, de monnaies, de minéraux, de gravures et autres objets précieux des arts et de la nature; une bibliothèque où se trouvent réunies celles de Voltaire et de Diderot, et enfin le théâtre de la cour, qui est sans loges, dans le genre antique et peut contenir quatre cents personnes. La façade de l'ermitage est dans le même alignement que le palais, ce qui forme sur les bords de la Néwa une continuité d'édifices d'un effet grand et majestueux. La rue qui longe le quai et le palais, s'appelle Millionnaïa Nebereschnaïa; à son extrémité orientale, on voit le palais de marbre.

«*Palais de marbre.* Cet édifice, beau et riche dans ses détails, a de grands défauts dans son ensemble; il forme un rectangle dont les plus longs côtés sont au nord et au sud. Si l'on avait placé la façade principale vers la Néwa, on aurait pu la rendre aussi belle que régulière, mais elle est à l'orient, à l'un des petits côtés du rectangle; ce qui

produit un très-mauvais effet. Les deux ailes de ce palais, quoique décorées de plusieurs colonnes, sont cependant peu agréables, parce que l'on a mêlé sans goût des colonnes de divers ordres. La cour est étroite et obscure ; le grand escalier est revêtu de marbres gris et noir, et embelli de colonnes. Ce palais a trois étages ; le rez-de-chaussée est de granit ; les deux autres étages sont revêtus de marbre semblable à celui de l'escalier. Les colonnes et les pilastres sont de marbre rouge ; mais ce qui est surtout remarquable, ce sont les serrures et les montans des portes et fenêtres, et quelquefois les portes elles-mêmes, qui sont en bronze doré ou cuivré et d'un travail très-fini. Les carreaux des fenêtres ont près de neuf pieds carrés et sont de la plus belle glace.

« *Palais d'été*, aujourd'hui de *Saint-Michel*. Le palais d'été était construit en bois ; son architecture était d'un fort mauvais goût, et il n'offrait de remarquable qu'une galerie de cent pieds de long sur soixante de large, qui était ornée de glaces. Il avait été bâti par Pierre Ier au confluent de la Moïka et de la Fontanka. Le palais Saint-Michel a été élevé

sur ses ruines par Paul Ier ; la rue des jardins aboutit à son portail; il est composé de huit colonnes doriques de marbre rougeâtre du pays; il a trois portes grillées soutenues par quatre piliers de granit. Le palais forme un carré parfait; il est entouré de tout côté par des canaux qui tirent leurs eaux de la Fontanka, et qui sont bordés de quais de granit; il a deux étages qui sont de briques; les souterrains et le rez-de-chaussée sont construits en pierres de taille de granit : l'architecture en est d'assez mauvais goût; il n'offre qu'une masse monstrueuse de pierres rougeâtres, environnée de fossés et de pont-levis. On prétend que l'empereur Paul a fait peindre son palais en rouge par galanterie. Une dame de la cour se présenta dans une assemblée en gants rouges, et le prince en envoya un à son décorateur avec ordre de donner cette couleur à son palais. Plusieurs seigneurs, pour faire leur cour au prince, ont peint leurs maisons de la même manière, ce qui n'a pas contribué à donner à quelques-unes un joli coup-d'œil. L'intérieur de ce palais n'offre dans ce moment rien de remarquable; car à la mort de Paul Ier on a fait transporter

ailleurs presque tout ce qu'il renfermait, et on a eu raison; car les tableaux et tous les objets d'art s'y détérioraient à cause de l'humidité.

« *Palais de Kamenoï-Ostroff.* C'est plutôt une fort jolie maison de plaisance qu'un palais; le bâtiment est adossé à la Néwa. La façade qui donne sur les jardins est ornée de colonnes au rez-de-chaussée, élevé de quelques marches. On trouve des salons, quelques chambres et un petit théâtre assez joli; elle est richement meublée; on y remarque surtout une cheminée en marbre et en porphire. Au premier étage, sont beaucoup de petits appartemens dans lesquels on peut loger à-peu-près quarante personnes; les jardins sont fort jolis et tenus avec le plus grand soin.

«Un monument digne d'occuper les regards du voyageur, après les palais, est la forteresse située dans l'île de Pétersbourg, que Pierre Ier fit bâtir, et que l'on peut regarder avec raison comme la première base de la ville. Ses murs fortifiés de cinq bastions réguliers, environnent une petite île d'un quart de lieue de tour. Du côté de la terre, elle n'a

qu'une porte qui conduit à l'île Saint-Pierre, par le moyen d'un pont-levis, et n'est fortifiée par là que par des remparts gazonnés; mais du côté du fleuve, elle est environnée de murs revêtus de granit, dans lesquels on a pratiqué, en face du palais, une porte par où l'on entre dans le fort, quand on veut y arriver par eau. Cette forteresse, qui pouvait être utile lorsqu'on l'a construite, ne l'est plus aujourd'hui, ni pour la défense de la ville, puisqu'elle se trouve au centre et ne la domine pas, ni pour servir de retraite en cas de prise; elle n'est propre qu'à faire une prison d'état; aussi renferme-t-elle un donjon.

« Pendant que Pierre I[er] faisait bâtir cette forteresse, il occupait uue petite maison de bois que l'on voit encore dans une île voisine, et autour de laquelle on a construit une espèce de bâtiment à arcades, qui lui sert de défense contre les injures du temps, et n'empêche pas qu'on ne l'examine; elle est composée de trois pièces, un salon, une salle à manger et une chambre à coucher: rien de cela n'est commode; tout est même d'une simplicité grossière; mais Pierre I[er],

occupé de ses vastes projets, presque toujours à la tête de ses ouvriers qu'il animait de son exemple, n'avait pas le temps de songer à se procurer une habitation commode et élégante : c'était un abri et non pas un palais dont il avait besoin.

« Dans un des bastions de la forteresse, sur la gauche, se trouve la Monnaie; elle est soigneusement gardée. Cependant il est facile de s'en procurer l'entrée quand on n'y travaille pas. Les ouvriers monnayeurs sont au nombre de plus de trois cents, la plupart esclaves de la couronne. Pour les mettre dans l'impossibilité de rien emporter et éviter de les fouiller en sortant, on les fait mettre nuds quand ils entrent au travail, et on leur fournit des chemises et des culottes qui ne sortent point de l'établissement, et qu'on leur fait quitter lorsqu'ils s'en vont. Les médailles sont frappées à la Monnaie. Les fourneaux et les laboratoires sont voûtés; il y a une sentinelle à toutes les portes.

« Dans l'enceinte du fort, se trouve l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul : elle est petite, peu régulière et de mauvais goût; mais elle mérite d'être vue, parce qu'elle renferme

les tombeaux de Pierre Ier et de ses successeurs. Celui du tsar est près de la porte latérale du côté droit; il est de marbre et d'une forme simple, ainsi que tous les autres. La voûte de l'église est garnie de drapeaux pris sur les Turcs. On y remarque aussi les clefs de sept villes prises; au-dessus de l'entrée, est un clocher carré avec une flèche de bois doré. Près de l'église, on voit dans un bâtiment fait exprès, *le Petit Grand Sire,* la première chaloupe qui frappa les yeux de Pierre-le-Grand. Elle avait été construite par un Hollandais; on l'a apportée ici en procession avec beaucoup de pompe et de cérémonie.

« Il n'est point de ville qui offre un aussi grand nombre d'églises de diverses communions que Pétersbourg; et un écrivain qui voudrait faire un tableau comparé des cultes, n'aurait qu'à y venir pour les voir presque tous réunis. Comme chaque religion a de fort beaux temples, nous les passerons en revue sans autre distinction que celle que méritera l'architecture. Le premier qui se présente est la nouvelle église de Casan, dont l'architecture est régulière et de bon

goût, et que l'on remarque surtout par la noblesse et la majesté de sa colonnade; après cela, on distingue l'église de Saint-Isaac, dont les fondemens sont de granit et qui est revêtue extérieurement de marbre gris et rougeâtre, et dans l'intérieur de jaspe, de porphire et de divers marbres précieux. L'église de Saint-Nicolas est remarquable en ce qu'elle a deux étages dans chacun desquels on peut officier en même temps. L'étage inférieur peut être chauffé en hiver. L'église catholique et l'église arménienne méritent aussi quelques regards; mais elles le cèdent toutes à celle de Saint-Alexandre Newski, une des plus belles de Pétersbourg; l'architecture est d'un goût assez pur; on y remarque le tombeau de Saint-Alexandre Newski, tout en argent; le couvercle, que l'on ôte quelquefois pour montrer l'image du saint, est d'un poids énorme et surmonté de trophées et de figures presque de grandeur naturelle. Les places de Saint-Isaac et de Saint-Nicolas sont assez belles; mais comme elles n'offrent rien de particulier, nous passerons à celles que rendent remarquables les monumens qui les entourent, ou

ceux qu'elles renferment. De ce nombre, sont celles de Pierre-le-Grand et du palais impérial.

« La place de Pierre Ier tient à celle de Saint-Isaac, ce qui la rend une des plus vastes de Pétersbourg; mais elle est moins célèbre par son étendue que par la statue équestre de Pierre Ier que Catherine II a fait placer à l'entrée du pont. L'empereur, monté sur un coursier fougueux, tient les rênes d'une main et a l'autre bras étendu : il est assis sur une peau d'ours pour figurer, dit Falconnet, l'auteur de la statue, l'état de barbarie dans lequel il a trouvé son peuple. Les obstacles qu'il a eu à vaincre pour le civiliser, sont représentés par le rocher escarpé, sur le sommet duquel s'élance le cheval. La figure du tsar est parfaitement ressemblante; on l'attribue à mademoiselle Collot, maîtresse de Falconnet. L'empereur est vêtu à l'asiatique; une couronne de lauriers ceint son front. On reproche avec assez de raison à l'artiste de n'avoir pas assez donné de noblesse au bras, que le héros est supposé étendre pour bénir son peuple; mais le cheval, par la beauté de sa pose et la chaleur de son

exécution, fait oublier ce défaut; le piédestal est au moins aussi remarquable que la statue par sa nouveauté et son originalité. C'est un énorme bloc de granit que Catherine a fait transporter à force de bras et de machines jusqu'au lieu où on le voit. Lorsqu'on l'a apporté, il était beaucoup plus considérable; car le sculpteur, dans la crainte que la nature n'effaçât les efforts de l'art, et que le piédestal tout brut et tout grossier qu'il aurait été, n'eût détourné les yeux de dessus la statue, malgré son poli et la perfection de son travail, a voulu rétablir l'accord et mettre tout à-peu-près du même ton en taillant et polissant le bloc de granit; mais il faut convenir que, si la statue a gagné quelque chose, le spectateur a beaucoup perdu. Sur le piédestal, on lit d'un côté ces mots gravés en lettres d'or : *Petro primo*, *Catharina secunda*, 1782. Sur l'autre côté est la même inscription en russe. La place du palais d'hiver est, après celle dont nous venons de parler, une des plus belles de Pétersbourg; elle est bornée d'abord par le palais, et ensuite par d'autres hôtels et palais fort vastes qui forment un demi-cercle

peu régulier, il est vrai, mais qui cachent l'aspect peu agréable qu'offrait le derrière des maisons de la rue dite *Perspective de Newski*.

« *Académie des Sciences*. L'Académie des Sciences a été fondée par Pierre I[er]; il en signa lui-même les réglemens; mais la mort l'empêcha d'en faire l'ouverture. Catherine I[re] assista à la première séance, le 27 février 1724; les membres de l'Académie sont au nombre de quinze, indépendamment d'un président, d'un directeur et de quatre adjoints, qui ont droit d'assister aux séances, et qui sont nommés aux premières places vacantes.

« L'Académie est formée de la réunion de trois bâtimens situés sur les bords de la Néwa, dans la partie orientale de Vasili-Ostroff. Ces vastes et nombreux appartemens renferment un salon destiné aux séances académiques, ainsi qu'une bibliothèque, des cabinets d'histoire naturelle et d'autres objets curieux : il s'en faut cependant de beaucoup qu'on en ait tiré autant de parti qu'on aurait pu le faire.

« La bibliothèque qui est ornée des bustes

de plusieurs grands hommes, contient une grande quantité de livres qui s'augmente chaque jour; elle est riche surtout en livres chinois, mongols et japonais. Les livres que l'on montre aux étrangers comme objets de curiosité, sont un manuscrit de la Vie des Saints, écrit en 1298, et la Chronique de Nestor, le plus ancien écrivain de la Russie.

« Le cabinet d'histoire naturelle est d'une grande richesse; on y remarque entre autres la collection des préparations anatomiques de Ruysch, que Pierre Ier acheta trente mille florins. On la regarde comme une des plus précieuses et des plus complètes qu'il y ait en ce genre. On y voit une échelle progressive d'embryons, depuis la grosseur d'un grain de chenevis jusqu'à celle d'enfans bien formés; outre cela il y a encore une quantité prodigieuse de phénomènes ou monstres. On sait que Pierre Ier avait ordonné que l'on apportât à l'Académie tous ceux qui naîtraient dans l'étendue de l'empire; on lui a obéi, et il a dû être satisfait; car on en voit de toutes sortes d'espèces, parmi les hommes comme parmi les animaux.

« Il ne manque rien à ce cabinet sous le

rapport des productions du pays. Les belles et savantes collections de Pallas et des voyageurs qui parcourent comme lui la Russie, n'ont rien laissé à désirer : oiseaux, quadrupèdes, coquillages, insectes, plantes séchées, tout s'y rencontre. On voit aussi avec intérêt les os fossiles, les dents et les côtes d'éléphans que l'on a trouvés en Sibérie, et qui ont été le point de départ de tant de systèmes et de tant d'inductions. Tous les objets exposés à la curiosité sont enfermés dans des armoires vitrées ou se voient à travers des bocaux ; quelques-uns seulement sont suspendus au plancher.

« Dans le salon des raretés, on remarque les ornemens trouvés dans les tombeaux découverts en Sibérie ; ils sont pour la plupart d'or massif et d'un beau travail. Ce sont des bracelets, des couronnes, des vases, des boucliers, des anneaux, des sabres à poignées d'or et garnis de pierreries, des idoles tartares, etc. Ceux de ces divers objets qui sont en cuivre, sont d'une antiquité beaucoup plus reculée et ont été le sujet de dissertations fort savantes de la part d'historiens distingués, qui ont eu bien de la

peine à répandre quelques faibles rayons de lumière au milieu de ces profondes ténèbres.

« On a consacré aussi un appartement à la collection des monnaies du pays, qui sert à jeter un grand jour sur son histoire. Il y a de plus beaucoup de monnaies étrangères, entre autres celles des califes d'Arabie, de Samos-Kaude, des kans de Kulgarie, de Crimée, etc.

« Deux chambres sont encore particulièrement dignes des regards du voyageur. On pourrait les appeler les chambres de Pierre Ier; car, dans la première, on voit quatre tours qui ont été à l'usage de ce prince, un lustre d'ivoire, des plats, des assiettes, des coupes en bois faites de sa main. Contre les murs et dans les armoires, on voit aussi, de lui, divers ouvrages de cuivre, qui représentent des siéges ou des combats. C'est enfin là que l'on montre, dans un coffre de cuivre doré, un manuscrit de la main de Catherine II, renfermant les instructions qu'elle adressa au comité chargé de confectionner le Code de lois qu'elle a donné à la Russie.

« Dans la seconde chambre, on voit une figure en cire de Pierre Ier, très-ressemblante

et faite sur ce prince après sa mort. Il est dans un costume fort riche, c'est celui qu'il portait le jour où il couronna Catherine. Dans un cabinet à côté, on voit le costume qu'il aurait peut-être mieux valu lui donner, parce qu'il le porta toute sa vie et qu'on ne l'a vu qu'une fois avec celui dont on l'a revêtu. C'est un uniforme vert fort simple; une épée à manche de cuivre; un chapeau à trois cornes, percé d'une balle à la bataille de Pultawa. Dans un autre cabinet, à côté, est le costume de matelot qu'il portait à Saardam.

« Au milieu de la place de l'académie des arts, dans un bâtiment isolé, se trouve le globe de Gottorp. C'est une grande sphère concave, qui a onze pieds de diamètre, dans laquelle se trouve une table assez grande pour que douze personnes puissent s'asseoir à l'entour. L'intérieur de cette sphère représente la voûte du ciel; elle est sur le méridien de Pétersbourg : les astres sont figurés par des clous d'or, et décrivent leur cours au moyen d'un mécanisme; le dehors du globe représente la terre. Ce globe a été

donné originairement à Pierre Ier, par Frédérick IV, roi de Danemarck : il avait été construit par l'ordre de Frédérick III, duc de Holstein, sur des plans trouvés dans les papiers de Ticho-Brahé; mais il a été brûlé, et on n'a sauvé que les bandes de fer qui entraient dans sa construction. On s'en est servi pour refaire le nouveau globe, auquel on a eu soin d'ajouter les dernières découvertes.

« Le voyageur Coxe, qui parle de ce globe, ne manque pas de dire que l'on en trouve un du même genre à Cambridge, mais beaucoup plus beau et beaucoup plus grand, qui peut contenir jusqu'à trente personnes.

De l'académie des sciences, il est naturel de passer à l'académie des arts; cependant, il s'en faut beaucoup que ces deux établissemens se ressemblent par leur but et par leur organisation. Ce dernier n'est point comme l'autre, une réunion de savans tenant de temps en temps des séances; c'est une institution destinée à recevoir trois cents jeunes gens à qui l'on enseigne les arts ou les métiers; leur éducation dure quinze ans. Ceux qui se distinguent sont envoyés dans les pays étrangers pour se perfectionner; le gouver-

nement les y défraie. Tout élève sortant de l'académie reçoit un certificat de liberté, à moins qu'il ne s'en soit rendu indigne par sa mauvaise conduite. Malgré ces avantages inestimables, cet établissement n'a point encore produit d'élèves d'un mérite transcendant. Deux choses nuisent à ce qu'il produise d'heureux résultats; la première est le mépris des Russes pour tout ce qui sort de la main de leurs compatriotes; la seconde, l'excessive présomption et peut-être aussi la grande légèreté innée chez ce peuple, qui lui fait croire qu'il possède à fond un art dont il a à peine acquis la première teinture et l'empêche d'approfondir ce qu'il a effleuré. Cependant, on ne saurait, sans injustice, refuser son admiration à cette belle et sage institution, une des plus glorieuse du règne de Catherine II; elle peut être par la suite extrêmement utile, car il est à espérer que les obstacles se leveront insensiblement, et à mesure que le peuple acquerrera plus de lumière et plus de sentiment, il se laissera davantage entraîner par le séduisant appât de la liberté, surtout lorsqu'il est offert comme la récompeuse de travaux propres par eux-

mêmes à faire la fortune et le bonheur de ceux qui s'y livrent.

« L'académie des arts est située dans l'île de Vasilief, sur le quai de la Néwa. L'édifice est d'une belle architecture, l'entrée est ornée de colonnes, et tout le bâtiment offre un très-beau coup-d'œil, lorsqu'on le regarde surtout de l'autre côté de la Néwa, dans la rue de Galerenhoff.

« Si les progrès dans les sciences et le développement des talens dépendaient des académies et des institutions de toute espèce, à coup sûr la Russie ne le céderait à aucun peuple de l'Europe. Les souverains qui étaient plus avancés que leurs sujets, ont tout réglé, tout institué, conformément à leurs lumières personnelles : il est fort peu de parties sur lesquelles ils n'aient porté leurs regards ; l'agriculture elle-même, cet art si avili dans ceux qui le cultivent, a été l'objet de leur attention, et la Russie, où tous les laboureurs sont esclaves, a une société *libre*, économique, établie pour l'avancement de l'agriculture : on a formé des établissemens où on l'enseigne aux fils des popes, qui se destinent à l'état de leurs pères, pour qu'ils

puissent l'enseigner à leur tour, dans les villages, comme si c'était faute de savoir fumer ou ensemencer lès champs que les laboureurs n'en tirent pas tout le parti possible, et n'exploitent pas avec avantage la mine féconde ouverte sous leurs pas. Tant que l'esclavage abrutira les hommes en Russie, tant que les terres seront estimées par le nombre des serfs qu'elles renferment, agriculture, civilisation, rien n'avancera; mais dès que le droit de propriéte sera assuré au laboureur, dès que la rétribution que l'on exigera de lui ne sera plus arbitraire, que son pécule sera à l'abri de l'avidité de son seigneur, alors on le verra, guidé par l'appât du gain, par l'espérance de laisser sa fortune à ses enfans, tripler et quintupler le produit actuel du sol de la Russie; alors il ne sera plus avare de sueurs et de soins, parce qu'il sera certain qu'ils ne seront point perdus. Jusque-là, en vain formera-t-on des sociétés libres économiques; en vain les principaux seigneurs de la cour s'empresseront-ils d'en être membres; en vain la société décernera-t-elle des prix aux meilleurs mémoires sur les questions qu'elle propose, et publiera-t-elle cha-

que année ses travaux et ses traités, les résultats seront absolument nuls.

L'arsenal et la fonderie de canons qui est à côté, sont situés sur les bords de la Néwa, près du second pont de bateaux et vis-à-vis l'hôpital. C'est un vaste bâtiment qui entoure une tour carrée; on y voit les plans en relief de plusieurs villes et citadelles, et des salles remplies d'armes, tant anciennes que nouvelles. Il y a aussi plusieurs appartemens occupés par des plans et des cartes relatives à la guerre. En général, cet établissement n'offre rien de très-curieux ni de très-intéressant : l'entrée s'en obtient assez facilement. On ne permet pas à ceux qui le visitent de prendre des notes, sans doute par mesure de sûreté; mais celui qui calculerait les forces de la Russie, d'après l'état de son arsenal, risquerait de se tromper beaucoup.

« Au sortir de l'arsenal, en laissant la Néwa à sa gauche, et en longeant pendant l'espace de mille cinq cents toises environ, le quai et les trottoirs de granit qui la bordent; on arrive à l'amirauté; elle occupe un terrain très-étendu à cause des cours et des chantiers dans lesquels on construit les vaisseaux de

guerre; elle est entourée d'un fossé et ne renferme rien qui puisse fixer l'attention d'une personne qui n'est pas versée dans l'art de la construction navale.

« Le port des galères, que l'on peut regarder comme une des dépendances de l'amirauté, est situé à l'extrémité de Vasili-Ostroff. Il est assez grand pour contenir cent galères; il y a autour des hangars destinés à recevoir les bâtimens quand il faut y faire quelques réparations. On remarque, parmi les galères qui sont dans le port, une galère dorée, appelée la Russie, qui a été montré par Catherine II, pour aller à Péterhoff.

« Dans la même île de Vasilief, au nord-ouest, sur les bords de la petite Néwa, se trouve un vaste quai auprès duquel on décharge les marchandises étrangères et russes. C'est à l'une des extrémités de ce quai que l'on voit les immenses bâtimens de la douane: c'était là que les négocians se rassemblaient en attendant que la nouvelle Bourse fût achevée. Maintenant que ce bel édifice, qui fait face au palais d'hiver est terminé, ils ont abandonné leur ancien rendez-vous.

« La Banque, située dans le second quartier

de l'Arsenal, est un des plus beaux édifices de la capitale. Elle a été bâtie par l'architecte Quarenghi, le même qui a construit la Bourse. Le corps de bâtiment principal où l'on échange les billets, et où se trouvent les différens bureaux, est placé au milieu d'une cour demi-circulaire et réuni par deux colonnades, aux ailes dans lesquelles sont les magasins où l'on dépose la monnaie en cuivre que l'on envoie de Sibérie. On n'échange jamais les billets contre de l'or ou de l'argent, c'est toujours contre du cuivre, encore n'en donne-t-on que dans la proportion d'un dixième de la valeur du billet; le reste est payé en petits billets de cinq roubles.

« Il y a encore à Pétersbourg, parmi les établissemens de commerce remarquables, un lombard : c'est une espèce de banque où l'on prête sur gage à un intérêt déterminé; le taux du prêt et de l'intérêt varie suivant la nature des objets engagés : les plus précieux sont ceux pour lesquels on obtient le moins, et on paie le plus. La raison en est que l'établissement trouve plus difficilement des acquéreurs pour des objets d'un grand prix, que pour ceux qui sont d'une valeur

ordinaire et d'un usage général, et qu'ainsi l'argent peut demeurer fort long-temps en repos, et ne rentrer que très-tard. On ne reçoit point d'objets au-dessous de vingt roubles ; mais on prend jusqu'à des terres et des châteaux. Les gages sont vendus trois semaines après l'échéance indiquée par le billet. Le lombard est établi dans l'hôtel, connu sous le nom de Bobrinski. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.





